

Université de Montréal

**Le conservatisme comme épistémologie : le cas de la tradition
conservatrice canadienne**

Par Éléna Choquette

Département de Science politique, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du grade de M. Sc. en
Science politique

Août, 2013

©, Éléna Choquette, 2013

Résumé

Par le biais d'une analyse du discours écrit et oral d'un certain nombre de conservateurs canadiens et occidentaux, nous chercherons à nous enquérir du statut de la relation à la fois délicate et complexe des conservateurs avec la connaissance politique rendue possible par l'entremise de sa raison, théorique et pratique, et de son jugement. Nous travaillerons d'abord à faire ressortir les dispositions épistémologiques du conservateur qui, à notre avis, débouchent typiquement sur l'antirationalisme et le scepticisme. Nous procéderons ensuite à l'examen des conséquences, sur le plan de l'action politique, de la conception conservatrice de la connaissance, conséquences qui amènent souvent ses partisans à adopter une posture politique distinctement pessimiste. Nous parcourrons finalement la lecture conservatrice de l'histoire politique canadienne dans l'objectif d'éclairer notre étude subséquente d'un certain nombre d'attitudes épistémologiques et politiques conservatrices particulières, dont ont tour à tour fait preuve diverses figures de proue de la tradition conservatrice canadienne. Au terme de notre enquête, nous espérons proposer un nouvel angle d'étude du conservatisme, celui de l'épistémologie, capable d'améliorer notre compréhension, et notre évaluation, des entreprises politiques et morales du mouvement conservateur canadien.

Mots-clés : Conservatisme, épistémologie, tradition, jugement, discours, Canada, Québec, philosophie politique, idéologie.

Summary

By way of an analysis of sections of its oral and written discourse, this thesis aims at investigating Canadian and Western conservatism in order to shed light on the definition, role and limits that conservatives attach to political knowledge, political reason and thus, to the faculty of judgment in politics. We shall first inquire into the conservative universe to underline the epistemological dispositions its adherents distinctively exhibit and which, more often than not, determine their non-rationalism and epistemological agnosticism. We shall consequently explore the political consequences of the conservative conception of political knowledge, which often command their political pessimism. After we briefly explore the conservative reading of Canadian political history, we proceed to the illustration of conservative epistemology and politics in showing how certain Canadian conservatives have exemplified some of the principles we highlighted in previous sections of the study. As we shall show, this particular scholarly exercise is a key to a better understanding and evaluation of Canadian conservatism, as well as its political and moral enterprises.

Key words: Conservatism, epistemology, tradition, judgment, discourse, Canada, Quebec, political philosophy, ideology.

Table des matières

Résumé	3
Summary.....	4
Table des matières	5
INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE UN. Épistémologie du conservatisme classique	13
LA DIFFICULTÉ D'APPROCHE DU CONSERVATISME	14
L'ÉPISTÉMOLOGIE CONSERVATRICE	17
AGNOSTICISME ÉPISTÉMOLOGIQUE	30
RÉCAPITULATIF DU CHAPITRE.....	40
CHAPITRE DEUX. Implications de l'agnosticisme épistémologique des conservateurs	43
ANTI-VOLONTARISTE, ANTI-PLANISTE, ANTI-INTELLECTUALISTE, LE CONSERVATEUR ?.....	43
ORGANICITÉ, AUTORITÉ & PART DE MYSTÈRE	52
L'AMOUR DE CE QU'IL CONNAÎT.....	57
CONSERVATISME & HISTOIRE.....	65
CHAPITRE TROIS. Le conservatisme au Canada : une forme particulière du régime conservateur.....	74
LE TORYSME CANADIEN	77
LE CLÉRICO-NATIONALISME CANADIEN-FRANÇAIS	80
LES LOYALISTES.....	82
L'ADVERSITÉ GÉOGRAPHIQUE CANADIENNE.....	84
LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE CANADIENNE.....	85
LA BRITANNICITÉ CANADIENNE	87
LE TORYSME ROUGE	90
LE NOUVEAU CONSERVATISME CANADIEN.....	92
<i>Le pragmatisme</i> de Sir John A.....	98
<i>L'histoire comme belles-lettres</i> de Creighton	101

<i>Le fait pluriel canadien</i> de Morton.....	103
<i>L'anti-intellectualisme</i> de Diefenbaker	105
<i>Le nationalisme</i> de George Grant	106
<i>L'esprit de compromis</i> de Mulroney	107
<i>Le torysme rouge</i> de Clark.....	109
<i>L'agnosticisme épistémologique</i> de Stanfield.....	110
CONCLUSION	111
LES SOURCES DOCUMENTAIRES.....	116

INTRODUCTION

Les dernières années ont été le théâtre d'un certain regain d'intérêt politique pour l'argument conservateur, au Québec comme ailleurs au Canada, notamment à la suite des élections successives, depuis 2006, de l'équipe de Stephen Harper à la tête du pays et de celle de Jean Charest, à la tête de la Belle Province, de 2003 à 2012¹. De l'avis de Beaudry & Chevrier, l'élection d'un gouvernement conservateur à Ottawa en 2006, et celle d'une dizaine de députés conservateurs fédéraux au Québec par la même occasion, en plus de celle du Parti de Jean Charest à trois reprises depuis le début du millénaire, remet en scène un pluralisme des idées peut-être plus large qu'on ne voudrait l'admettre au Québec (2007 9). En même temps qu'il suscite un nouvel intérêt du fait de sa prééminence sur la scène politique fédérale et provinciale, le conservatisme profite aussi d'une attention particulière du point de vue des sciences sociales². D'aucuns remarqueront, au Québec, l'émergence d'une nouvelle sensibilité historique, notamment à travers la montée en importance politique de conservateurs nationalistes au Québec, tels Mathieu Bock-Côté, mais aussi l'installation d'une nouvelle école, dite « de Calgary » dans l'Ouest du pays (Boily 2007).

Ce nouvel intérêt scientifique reflète assurément un changement dans la réalité politique canadienne. Plusieurs indicateurs suggèrent d'ailleurs qu'une certaine réingénierie identitaire se produit actuellement dans le pays. D'une part, l'on trouve un nouveau type de marketing politique en provenance du Parlement fédéral³. De son propre aveu, l'équipe de Stephen Harper travaille à « repeindre l'unifolié en bleu, » parce qu'une trop grande part des références identitaires du pays seraient intimement liées au passage des Libéraux à la tête du pays –notons la Charte des droits et libertés, le système de santé, les politiques du multiculturalisme, la prééminence des Casques bleus sur la scène internationale (Castonguay 2012). Lors du 39^e Parlement, le premier au cours duquel Harper a tenu les rênes du pays, soixante-cinq projets de

¹ De l'avis de nombreux politologues, et contrairement à ce que son nom indique, le Parti libéral du Québec embrasserait plusieurs positions conservatrices. Du reste, Jean Charest a longtemps été membre du caucus du Parti progressiste-conservateur sur la scène fédérale, et en a même assuré la direction de 1993 à 1998. Le Parti libéral du Québec n'entretient plus de liens privilégiés par son homologue fédéral depuis 1955.

² Voir notamment Beaudry & Chevrier 2007, Bédard 2005 & 2009, Boily 2007 & 2010, Cardinal & Lacroix 2009, Castonguay 2012, Cochrane 2010, Cooper 2009, Dart 1999 & 2004, Fierlbeck 2006, Flanagan 2007, Green 2002, Gwyn 2007 & 2011, Ives 2009, Kheiriddin & Daifallah 2005, Lamonde 2001, Leuprecht 2003, Massolin 2001, Miousse 2007, Patten 2001, Plamondon 2006 & 2009, Sarra-Bournet 2009, Segal 1997, 2006 & 2011, Sullivan 2006, Wells 2012 & Woolstencroft 2001.

³ Résurgence d'une forme de « populisme, » caractéristique du régime de Diefenbaker, ou communication efficace, du reste nécessaire alors que les Canadiens sont pour la plupart très occupés et guère attentifs aux débats politiques? La question demeure ouverte pour Castonguay (2012).

loi ont reçu l'aval du gouverneur général. Aucun d'entre ces projets ne semait en lui-même les germes d'une révolution institutionnelle, culturelle ou politique au pays ; or, considérés dans leur ensemble, les projets de loi proposent une conception du pays qui s'éloigne de celle que préconisaient les Libéraux. À terme, les Conservateurs aimeraient sans doute prendre la place des Libéraux pour incarner le rôle du « Parti gouvernant naturel du Canada »⁴ (Wells 2012 64, 68). D'autre part, le nombre d'électeurs canadiens qui s'identifient au Parti conservateur du Canada serait en hausse depuis quelques années. Aussi, il semble possible de montrer que les centristes politiques qui s'affichent comme tels adoptent de plus en plus la position traditionnellement défendue par la droite canadienne. En 1997, 41 p. cent de ceux qui annonçaient voter « au centre » souhaitaient élire les Libéraux de Chrétien, alors qu'en 2008, 48 p. cent d'entre eux votait en faveur de l'élection du Parti conservateur⁵ (Wells 2012 144). En entrevue avec *le magazine L'Actualité*, le premier ministre Harper a affirmé qu'à son avis, son message politique est clair et est très bien reçu par les Canadiens. Il reste au demeurant sur l'impression que le Canada est « plus conservateur » qu'il y a une décennie, dans la mesure où l'ordre public, la réduction du « fardeau fiscal », la réciprocité commerciale, le respect des compétences des provinces et le patriotisme militaire sont de plus en plus acceptés comme étant la norme, remarquerait-il (in Castonguay 2012).

D'après Bliss, le conservatisme s'est donné la mort à plusieurs reprises au Québec, notamment à travers la pendaison de Louis Riel, la fermeture des écoles catholiques du Manitoba, les conscriptions au cours des deux guerres mondiales et l'échec de Meech - tous des projets orchestrés par des gouvernements conservateurs - si bien qu'il ne pourrait jamais vraiment y reprendre vie (194 85). Il est du reste usuel de faire ressortir les politiques de l'État du Québec comme sorties « toute d'une pièce d'un consensus de centre gauche » (Beaudry & Chevrier 2007 13), comme plus « social-progressistes » que celles adoptées au Parlement fédéral ou encore au Congrès américain⁶. À en croire Boily, la définition répandue du Québec comme enclave

⁴ Pour y parvenir, Harper estime qu'il s'agit d'amener le parti plus au centre de l'échiquier politique. « If you're really serious about making transformation, » aurait-il précisé à l'endroit de ses proches conseillers, réunis dans leur petit local d'un centre commercial en banlieue de Calgary à la fin des années 2000, « what you also have to do is you have to pull the centre of the political spectrum towards conservatism » (in Wells 2012 64 ; voir aussi Castonguay 2012).

⁵ Cette migration électorale n'est certainement pas étrangère au vieillissement de la population et à la présence d'enjeux polarisants, notamment les menaces que pose le terrorisme international sur la sécurité nationale (Wells 212 144).

⁶ Dans les années 1960 et 1970, tous les partis politiques ayant le vent dans les voiles au Québec rejetaient le conservatisme politique. Le Parti libéral avait embrassé l'idée de la réforme politique, le PQ, celles de la

progressiste en Amérique du Nord manque de nuances, sinon de légitimité, en raison de l'importance du conservatisme dans l'histoire des idées des Canadiens-français d'abord, puis des Québécois ensuite. Il y a quelques décennies à peine, la plupart des observateurs définissaient la société québécoise par son conservatisme.⁷ Il n'en reste pas moins que dans l'imaginaire québécois, « être moderne, c'est forcément condamner le conservatisme, » mouvement honni depuis les années 1960 pour mieux embrasser les idéaux, pour la plupart libéraux, qui ont façonné la Révolution tranquille (Bédard 2005 462 ; Beaudry & Chevrier 2007 10, 17-19 et Sarra-Bournet 2009 177). Comme le conservatisme canadien-français, le conservatisme canadien-anglais, en tant que doctrine politique et sensibilité philosophique, représente ainsi une sorte de « point aveugle » de l'historiographie canadienne, occultée qu'elle a souvent été par la position quasi hégémonique des Libéraux à la tête du pays. En quelque sorte victime de ce qu'Éric Bédard appelle le « téléologisme moderne, » la sensibilité conservatrice canadienne s'est trouvée très peu de commentateurs pour la comprendre (2005 45). En conséquence, nous nous proposons, dans le cadre de cette étude, d'offrir une part de visibilité à certaines idées discordantes, à rendre justice à la pluralité et la complexité des idées dans l'histoire politique canadienne, en désignant un certain nombre de lieux à partir desquels se sont développés des îlots conservateurs au Québec, mais au Canada surtout.

L'origine britannique, dans le cas des Canadiens-anglais, ou française, dans le cas des Canadiens-français, des normes et institutions que ces deux communautés politiques ont de tout temps respectivement cherché à perpétuer a eu pour effet de générer, à l'intérieur du Canada moderne, deux traditions conservatrices assez imperméables l'une à l'autre. Du reste, l'importance qu'occupe la Grande-Bretagne dans le cœur du Tory canadien-anglais aura pour effet de soustraire souvent le Canadien-français de l'équation conservatrice au Canada⁸ : en effet, les torys canadiens « [sometimes tend] to stress the Britishness of Canada to an extent that offered little place to their French-speaking compatriots, » souligne Charles P. B. Taylor (1982

social-démocratie, alors que l'Union nationale, garante du point de vue politique conservateur au milieu du 20^e siècle, s'est évanouie (Sarra-Bournet 2009 178).

⁷ Au Québec, le Parti conservateur a établi sa domination de 1867 à 1897, puis de 1936-1959. Les libéraux ont, pour leur part, exercé le pouvoir sans interruption de 1897 à 1936 (Sarra-Bournet 2009 179).

⁸ Le conservatisme, supporteur qu'il s'est fait du principe monarchique, serait proprement anglais, à ce qu'en pensent nombre de ses adeptes au Canada. Quoique certains de ses apôtres les plus éloquents et les plus loyaux aient élu domicile en France, en Allemagne, au Canada et aux États-Unis, le conservatisme « has held continuous sway as a major political and intellectual force only in Great Britain » (Rossiter 1955 16). À l'opposé, de l'avis de nombreux conservateurs canadiens, le libéralisme canadien, de connivence avec celui des États-Unis, se serait toujours fait destructeur de l'attachement de ses citoyens aux choses britanniques. en plus de menacer l'intégrité des principaux symboles nationaux et identitaires canadiens (Massolin 2001 251).

45). La présente étude s'intéressera davantage à la tradition canadienne-anglaise, redevable qu'elle est vis-à-vis des premiers balbutiements proprement britanniques du mouvement conservateur. Il est à noter que la tradition conservatrice, chez les Canadiens-français, revêtra plus souvent les épithètes « clérico-nationaliste⁹ » ou « ultramontaine¹⁰ » que « conservatrice ». Les renvois vers la littérature orale et écrite qui se réclame de cet héritage transitent ainsi principalement par ces deux premiers vocables. Naturellement, nous ne souhaitons en rien suggérer que la tradition conservatrice canadienne-française soit moins riche ou moins digne d'intérêt. Seulement, différentes qu'elles ont de tout temps été, nous avons cru scientifiquement opportun de faire porter notre étude sur une seule des deux grandes traditions conservatrices au Canada.

Avant d'explicitier les objectifs de notre étude, son cadre méthodologique et l'essentiel de sa structure argumentative, nous souhaitons apporter trois précisions à notre définition opératoire de la tradition conservatrice au Canada. Comme nous procèderons à une analyse du discours oral et écrit de différentes figures de proue du conservatisme canadien, il importe de spécifier la manière dont nous avons déterminé le caractère conservateur de l'engagement politique de ses figures. Plusieurs des personnages dont nous rapporterons ici l'héritage discursif se seront, à un moment ou à un autre, définis comme conservateurs d'un point de vue politique. D'autres auront nié leur attachement à cette tradition, ou leur association aux personnalités publiques intimement liées au mouvement conservateur de leur époque. Il n'en reste pas moins que le caractère conservateur de l'engagement politique de toutes les personnalités qui font l'objet de la présente étude aura été défendu d'une manière ou d'une autre par au moins un autre politologue¹¹. Nous effectuerons aussi une distinction nette entre ce que nous appellerons le conservatisme « classique » (ou, pour faire court, « conservatisme ») du nouveau conservatisme, dont nous ne faisons pas directement l'étude. Nous discuterons des principes et de l'engagement

⁹ Éric Bédard estime plutôt que le conservatisme renvoie à ce qui était communément appelé le « clérico-nationalisme » seulement qu'au cours des années soixante au Québec. Dans tous les cas, le clérico-nationalisme désigne généralement cette forme de communautarisme traditionnaliste qui craignait le progrès, « en plus d'étouffer la pensée et l'initiative » (Bédard 2005 463).

¹⁰ L'ultramontanisme désigne la doctrine postulant la suprématie, spirituelle et juridictionnelle, de l'autorité du pape sur celle des églises nationales. Étymologiquement, ultramontanisme renvoie à ce qui se trouve « outre les montagnes, » symbolisant la nécessité que les Églises, au nord des Alpes, se rapportent à l'autorité et l'orientation de Rome. Le triomphe du mouvement survient lors du premier concile œcuménique du Vatican alors qu'est déclarée l'infaillibilité pontificale en ce qui a trait à la foi et la morale (Adams 2001 51).

¹¹ En ce sens, nous n'entreprenons pas le travail de pionnier qu'a notamment effectué Frédéric Boily en proposant en premier le conservatisme de Léon Dion ou de Fernand Dumont, ou celui qu'a effectué Charles Taylor en suggérant celui d'Al Purdy.

relatifs à ce dernier, encore que très brièvement, au deuxième et troisième chapitre. Nous soulignons néanmoins le fait que l'essentiel de notre démonstration repose sur la forme classique, inspirée d'Edmund Burke, de la longue et tortueuse histoire du conservatisme¹². Finalement, nous redoublerons de prudence pour ne pas tomber dans le piège insidieux qui consiste à confondre conservatisme et Parti conservateur. Encore qu'une doctrine, ou dans le cas présent une épistémologie, sous-tend l'engagement, l'action ou la pratique politique d'un parti politique, sa plateforme n'en est jamais le reflet complet. Comme le rappelle Freedon, « parties operate at the mass production end of the long ideological production line » (2003 79). En conséquence, nous tâcherons de nous intéresser à la fois au conservatisme qui se vit à l'intérieur et à l'extérieur des rangs conservateurs, mais à ne pas identifier l'ensemble du mouvement à la formation politique.

Dans le cadre du présent travail, nous nous proposons de faire l'étude du jugement dans la tradition conservatrice canadienne. Nous travaillerons d'abord à dégager de leur discours écrit ou oral certaines des attitudes épistémologiques qui sous-tendent l'action du conservateur dans le monde et débouchent le plus souvent sur une certaine forme d'agnosticisme épistémologique. Après avoir fait le tour du jardin épistémologique du conservateur, nous procéderons à l'examen des implications sur le plan politique de son attitude vis-à-vis de la connaissance et de sa possibilité. Comme nous avons pour objectif de dégager le discours conservateur de l'héritage oral et écrit de différents hommes de lettres canadiens, nous lui consacrerons la dernière étape de notre démonstration. Avant de procéder à l'étude détaillée d'attitudes épistémologiques et politiques conservatrices particulières (p. ex. le pragmatisme, le nationalisme et l'inquiétude politique) que l'on retrouve distinctement dans la conduite morale et politique de certains conservateurs canadiens, nous visiterons des segments de la lecture conservatrice de certains moments de l'histoire et de la politique canadienne. En conclusion de notre travail de recherche, nous nous pencherons sur le passage du conservatisme classique au nouveau conservatisme tel qu'il s'est opéré au Canada, nous permettant ainsi d'illustrer une partie des nouvelles formes de l'engagement du conservateur dans l'univers politique.

¹² Si nous avons préféré l'étude de la tradition conservatrice des Canadiens-français, nous aurions opté pour celle des écrits du contrerévolutionnaire Joseph de Maistre plutôt que pour ceux d'Edmund Burke. De Maistre présente, de l'avis de Boily, le point de départ du mouvement du conservatisme du point de vue français et canadien-français dans la mesure où il était bien connu des intellectuels catholiques-français, encore que l'historien Pierre Trépanier fasse remarquer, à juste titre, qu'il ne faille pas négliger l'étude des auteurs anglais pour en dégager les origines (Boily 2010 16).

Tout au long de notre étude de la tradition conservatrice canadienne, nous ferons le pari qu'il est possible de distinguer le conservateur de ses adversaires grâce aux prémisses épistémologiques qui sont les siennes. C'est donc à la recherche d'une épistémologie distinctement conservatrice que nous entreprenons la présente enquête. Il existe, à notre avis, une épistémologie que partage un grand nombre de conservateurs. Dans le cas où notre hypothèse s'avère fidèle à la réalité du mouvement, nous attendons de tous les conservateurs qu'ils se retrouvent d'une certaine manière, et dans des degrés divers, dans le portrait épistémique qui suit. Comme nous ne proposons pas de parcourir l'ensemble des dispositions épistémiques des « non-conservateurs », nous ne sommes pas en mesure d'avancer que l'épistémologie dont nous proposons d'explorer les contours est *exclusivement* conservatrice. Plutôt, nous envisageons que l'épistémologie de plusieurs socialistes et libéraux, entre autres idéologues, recoupe à de nombreux endroits celle des conservateurs. À titre d'exemple, nous attendons d'un certain nombre de libéraux qu'ils partagent le non-rationalisme des conservateurs et d'une grande partie des socialistes qu'ils se reconnaissent dans la conception organique des liens sociaux défendus par les conservateurs. Il n'en reste pas moins qu'au terme de cette enquête, nous espérons être parvenus à circonscrire, du point de vue épistémologique, le mouvement conservateur occidental, mais canadien en particulier, par le biais de ses rares énonciations. Ultimement, une telle enquête devrait nous rendre plus aptes à comprendre, et à évaluer, les entreprises politiques et morales du mouvement conservateur canadien.

Et si le conservatisme n'admettait pas l'étude ? Quiconque cherche à se pencher sur ce mouvement se bute rapidement à quelques embûches, dont le peu de littérature savante consacrée à la circonscription conceptuelle du mouvement conservateur et la proposition répandue voulant que les convictions conservatrices ne se « théorisent » pas. Sans postulats politiques grandioses capables d'être appréhendés, sans formulation fixe des principes se rapportant à sa conception de la nature de l'homme et de la meilleure relation État/individu, il semble que l'argument conservateur échappe à première vue à l'étude. Au mieux, la « pensée » conservatrice (ou ce qu'il en reste) apparaît être un ensemble indistinct de dispositions, de sensibilités et de tempéraments propres à certains individus, et non aux autres. Nous ne suggérons pas moins d'en entreprendre l'étude, puisque celle-ci cherchera à mettre cette problématique en lumière par le biais de l'examen des croyances conservatrices se rapportant à la possibilité de la connaissance sur le politique, mais aussi sur l'existence épistémologique et politique des conservateurs. Somme toute, notre enquête se propose d'explorer les prémisses de

cette problématique, puisqu'ils participent directement de la définition de l'épistémologie conservatrice.

Schématiquement, nous proposons de procéder à une analyse du discours conservateur dans l'histoire canadienne. Nous nous intéresserons particulièrement à celui qu'ont produit les Canadiens politiquement actifs, à savoir différents hommes de lettres, historiens, et autres politiciens canadiens, depuis la Confédération canadienne jusqu'à l'avènement au pouvoir de Brian Mulroney. Nous cherchons ainsi à nous enquérir de la signification épistémologique et politique du discours des conservateurs dans l'orbite de la politique canadienne post-confédération, en choisissant toutefois de ne franchir la barre des années 1970 qu'à de rares exceptions, parce qu'ensuite s'opère un changement épistémologique et discursif significatif sur lequel nous reviendrons en conclusion. Naturellement, le recours à la pensée des conservateurs canadiens n'est, à lui seul, pas suffisant pour, d'une part, alimenter l'ensemble de nos discussions et, d'autre part, broser un portrait épistémologique et politique satisfaisant du conservatisme, notamment en raison du fait qu'elle est l'héritière immédiate de la tradition conservatrice britannique, mais française aussi. Pour ces raisons, nous aurons fréquemment recours aux ressources littéraires qui dépassent nettement le cadre canadien, sans ne jamais néanmoins dépasser les limites de l'Occident. Somme toute, par le biais inédit de cette enquête, nous espérons montrer le conservatisme sous un nouveau jour, celui de l'épistémologie, par le biais d'une analyse discursive qui se propose, ultimement, de faire ressortir les sources et les implications politiques de sa posture épistémologique.

CHAPITRE UN. Épistémologie du conservatisme classique

LA DIFFICULTÉ D'APPROCHE DU CONSERVATISME

S'il existe, le conservatisme ne s'est jamais laissé traduire aisément. Plusieurs observateurs peuvent d'ailleurs témoigner des difficultés inhérentes à l'étude des discours oraux et écrits qui se revendiquent de son esprit. Nous proposons d'abord de passer en revue quelques-unes des raisons qui se proposent d'expliquer et de justifier la difficulté d'accès de ce courant idéologique.

La littérature savante s'attaquant de front à la question conservatrice ne représente qu'une infime portion de l'ensemble des enquêtes universitaires ayant pour terrain l'étude des idéologies. A *contrario*, l'école socialiste et sa rivale libérale ont fait couler beaucoup d'encre depuis qu'on les a vues naître. Michael Freeden reconnaît en introduction de son travail colossal sur les grands courants idéologiques occidentaux qu'il y a une véritable carence littéraire du côté des conservateurs : quoiqu'il existe des indices qui nous permettent de croire que les croyances conservatrices sont répandues, elles ne sont apparemment que rarement mises en mots, particulièrement de manière articulée et persuasive (1996 326). Au terme de ses enquêtes érudites sur le conservatisme anglais, Eccleshall en vient également à la conclusion que les idées rattachées à ce dernier courant ont été beaucoup moins bien circonscrites, en tant qu'ensemble d'idées distinct et cohérent, que son compétiteur libéral (1977 69). Et il est d'autant moins aisé de dessiner les contours du conservatisme canadien que le jeune pays n'a jamais porté de Burke, de Maistre ou même de Metternich, qui soit parvenu à coucher sur papier le corpus doctrinal conservateur qui existerait pourtant à l'état de latence (Bédard 2005 126).

La relative rareté du discours sur le conservatisme, et du discours conservateur aussi, peut être considérée à la fois comme une cause et un symptôme de la difficulté de mener à bien notre enquête. Elle en est une cause d'abord parce que le conservatisme déprécie lui-même l'effort théorique, à savoir celui qui consiste à amener l'observation particulière à un degré d'abstraction plus grand. Comme son attitude s'accompagne souvent d'un certain mépris envers la véracité ou la pertinence des propositions théoriques, pour la plupart considérées comme universelles, éternelles et indépendantes d'un cadre espace-temps particulier, le conservateur n'aura que rarement pour réflexe de se prêter lui-même à quelque exercice théorique que ce soit. En conséquence, l'étude du discours conservateur, et du discours sur ce discours, est rendue difficile en raison de la perpétuelle pénurie de littérature conservatrice. À l'inverse, comme l'étude du conservatisme est complexifiée par le manque de ressources littéraires et orales, elle

est plus rarement entreprise : ainsi, la relative rareté de la littérature secondaire sur le conservatisme constitue un symptôme de la difficulté à réaliser le présent travail. Ces deux phénomènes s'enchevêtrent à l'infini pour constituer un cercle vicieux, qui marque en propre le travail universitaire sur le conservatisme et sa littérature et qu'il est ici proposé de briser en partie.

Le conservatisme serait si pauvre du point de vue littéraire d'abord parce qu'il nie typiquement la valeur de l'effort théorique. Nous reviendrons plus tard sur la nature spécifique du rationalisme que les conservateurs rejettent de manière quasi unanime; il suffit à présent de souligner que l'intelligibilité de l'esprit qui anime l'attitude conservatrice est gênée par la tendance anti-théorique des conservateurs de manière générale. Il est effectivement mal aisé, « pervers » même selon Quinton (1978 12; 1995), de fouiller le discours conservateur à la recherche d'une théorie soigneusement ficelée, systématiquement imbriquée alors qu'il avance vertement en avoir contre l'imbrication, la systématisation, l'universalisation théorique des affaires humaines. S'il aime à les prendre en défaut de pertinence et fiabilité, sinon de possibilité, comment le conservateur pourrait-il lui-même avancer un ensemble de principes abstraits capables de description de son propre raisonnement, sa *weltanschauung* particulière¹³ ?

Sans corpus doctrinal faisant autorité, les conservateurs se retrouvent intellectuellement orphelins en ce qu'ils ne se retrouvent dans le catéchisme ou la tutelle littéraire de virtuellement aucun auteur ou maître à penser. L'absence d'articulations érudites des thèses conservatrices a certainement découragé nombre d'universitaires intéressés par la question conservatrice, qui considèrent cette absence comme le symptôme du peu de valeur de l'école de pensée du point de vue intellectuel, c'est-à-dire de ses carences claires sur les plans moraux et culturels (Freeden 1996 319). En contrepartie, les conservateurs persistent à signifier que si le catéchisme conservateur est rarissime, irrégulier, et souvent maladroit, c'est que la pulsion qui mène certains à mettre le conservatisme en mots est foncièrement non-conservatrice (Rossiter 1968 293). À preuve, le plus célèbre des hommes conservateurs du XXe siècle, Winston Churchill, se serait fermement refusé à réfléchir, articuler et jeter sur papier la nature et l'importance des principes qui ont animé sa carrière, malgré ses talents irrécusables d'orateur et d'homme d'État

¹³ Peut-être ce paradoxe prend-il le conservatisme en défaut d'auto-réfutation, en ce qu'il détruit à mesure ce qu'il produit – ce qui semble assez clair dans l'affirmation burkienne selon laquelle « nothing universal can be rationally affirmed out of any moral or any political subject » (in Quinton 1978 12). Pour certains conservateurs contemporains, il s'agit pourtant moins d'un paradoxe que d'un « tour de force » en ce que, grâce à lui, la pensée rationnelle goûte enfin à sa propre médecine pour s'annihiler d'elle-même (Scruton 2006 vii).

(Rossiter 1968 293). De la même manière, George Saville, 1^{er} Marquis d'Halifax, ne serait jamais parvenu à rédiger de traité politique systématique; ses idées auront été le mieux rendues par l'entremise de ses aphorismes et pamphlets (Quinton 1978 37). La plupart des conservateurs, autoproclamés ou non, persistent ainsi à croire qu'étudier le conservatisme revient à faire violence à l'objet en tant que tel, qu'un conservatisme logicisé, réflexif et rendu système n'est plus que son rival libéral qu'il n'a de cesse de combattre sur son propre terrain. Le libéralisme parle, débat, échange; mais le conservatisme se contenterait d'être (Viereck 2006 16). S'il se bat au front de l'articulation théorique des principes qui sous-tendent l'exercice de son jugement, le conservateur bat déjà en retraite, en ce qu'il trahit ses allégeances les plus fondamentales qui lui dictent le mépris qu'il doit entretenir vis-à-vis des propositions universelles (Bédard 2005 126, Rossiter 1968 293).

Si le conservatisme peine à faire surface, à prendre conscience de lui-même et à prendre l'espace discursif qu'ont tour à tour occupé les écoles libérales et socialistes notamment, c'est peut-être aussi parce qu'il s'est évaporé de l'esprit de ceux qui le cultivaient. Massolin prétend qu'à partir du milieu des années 1970, les conservateurs et détracteurs de la modernité sont virtuellement disparus du paysage politique canadien (2001 284). Même constat au Québec, à tout le moins pour Frédéric Boily (2010 131) : au moins depuis la Révolution tranquille, rares sont les intellectuels qui se sont explicitement réclamés de la tutelle idéologique conservatrice, sous peine d'être taxés d'archaïsme. Les conservateurs modernes, de la trempe de Diefenbaker, ont effectivement fait face à l'un des plus grands dilemmes de leur histoire : ou bien ils s'engageaient à embrasser la dynamique technologique moderne et devaient ainsi renier leur foi conservatrice, ou bien ils ne s'y engageaient pas et ne pouvaient ainsi aspirer à aucun soutien populaire (Massolin 2001 259). Pour tous les conservateurs canadiens et québécois, les perspectives politiques étaient sombres au tournant des années 1970. Pour George Grant, par exemple, qui porte une partie de la paternité conservatrice canadienne de l'époque, « the impossibility of conservatism in our era is the impossibility of Canada. As Canadians we attempted a ridiculous task in trying to build a conservative nation in the age of progress, on a continent we share with the most dynamic nation on earth » (Grant 2000 67).

Étant donné ce qui précède et ce qui suivra, l'utilisation du singulier lors de l'emploi du vocable 'conservatisme' peut sembler étrange et injustifié : qu'y a-t-il de suffisamment coordonné, de suffisamment semblable entre les différents corpus littéraires présentement sous la loupe pour nous permettre de conclure à l'existence d'un courant idéologique unique, capable de circonscription conceptuelle précise ? À cette question, Cecil répond que le conservatisme

politique n'est toujours qu'un « amalgame », c'est-à-dire qu'il rassemble toujours une grande quantité d'affections diverses, comparables à différents cours d'eau souvent mal répertoriés, qui se déversent tous dans une seule rivière, à laquelle les géographes ont d'ailleurs donné un nom unique et univoque (Cecil 1912 23). Nous avançons ici que ce que partagent la plupart des conservateurs, telle la rivière dans laquelle se jettent de dissemblables cours d'eau, ce sont une posture épistémologique commune que nous travaillerons d'ailleurs ici à définir, à faire transpirer de leurs discours sélectionnés.

Il n'en reste pas moins qu'il existe différents conservatismes, qui ont revêtu divers habits au cours de l'histoire, au sein de différentes communautés politiques¹⁴. Pensons au conservatisme réactionnaire français, au conservatisme nationaliste allemand¹⁵, au conservatisme traditionaliste britannique, au conservatisme radical américain, au conservatisme canadien d'inspiration britannique, à l'ultramontanisme canadien-français et ainsi de suite (Adams 2001 55). De toute évidence, nous ne pourrions parcourir l'ensemble des formes qu'ont empruntées les différentes rivières conservatrices à travers l'histoire et le territoire occidental, mais nous tenterons dans un premier temps de découvrir les allégeances épistémologiques qui les définissent un peu toutes à la fois dans l'objectif d'étudier, dans un deuxième temps, la manière dont ces allégeances se sont transposées sur le plan discursif dans le cas du conservatisme canadien-anglais et canadien-français post-confédération. Si nous nous intéresserons au virage qu'ont emprunté ces deux conservatismes au début des années 70, notre enquête s'achèvera avec la prise en importance de ce qui est désormais convenu d'appeler le néoconservatisme canadien et la nouvelle sensibilité historique québécoise.

L'ÉPISTÉMOLOGIE CONSERVATRICE

Bien qu'il ne s'en tienne de toute évidence pas à ce portrait expéditif et superficiel, Hugh Cecil lançait avec un brin d'humour, dans son *Conservatism*, qu'il est possible de reconnaître le conservateur anglais à son penchant égoïste remarqué, à son avarice manifeste et à son appétit insatiable pour les boissons alcoolisées (1912 250). À notre tour, nous ferons ici le pari qu'il est possible de reconnaître le conservateur de ses voisins à ses prémisses épistémologiques¹⁶. C'est

¹⁴ Sans parler des différents conservateurs qui ont différemment défendu les différentes écoles conservatrices. À en croire Taylor, les conservateurs canadiens « had to come in many guises, as a function of their lack of ideology, and even as a prerequisite for survival in a liberal era » (Taylor 1982 95).

¹⁵ Tous deux différents du conservatisme britannique de par leur extrémisme, selon Quinton (1995).

¹⁶ Quinton avait fait un pari semblable en soulignant dans son *Politics of Imperfection* que le principe qui sous-tend l'exercice politique des conservateurs a trait aux limites qu'ils croient propres au savoir

donc à la recherche d'une *épistémologie distinctement conservatrice* que nous entreprenons la présente étude. Pour mener cette enquête à bien, nous retracerons d'abord son contexte d'émergence et relèverons ses balbutiements discursifs, en Angleterre et en France, pour en dégager la posture épistémologique originelle.

Le point de départ de cette courte recension des discours conservateurs capables de révéler l'épistémologie qui le sous-tend se situe naturellement à la fin du XVIIIe siècle. Pour Cecil, « conservatism arose to resist Jacobinism, and that is to this day its most essential and fundamental characteristic » (Cecil 1912 249). Ce serait donc en réaction à l'action et l'esprit jacobin, et aux différents mouvements socialistes qui emboîteront subséquemment ses pas, que l'esprit conservateur aurait vu le jour, même s'il n'en portait pas encore le nom¹⁷ (Viereck 2006 10). Le vocable « conservateur, » dans le sens moderne, n'est en effet investi qu'une quarantaine d'années suivant les événements révolutionnaires, alors que Châteaubriand, désireux de promouvoir la cause d'une Restauration politique et cléricale en France, fit paraître une revue à laquelle il donna le nom « Le Conservateur » (O'Sullivan 1976 10).

La Révolution française représentera en effet une telle rupture d'avec le statu quo qu'il était impossible d'y rester indifférents. En 1789, il est devenu clair, à tout le moins pour Cecil, que l'événement qui départageait les camps politiques en Angleterre était la Révolution française : ou bien l'on soutenait l'esprit révolutionnaire qui animait l'action jacobine, ou bien on le sanctionnait et épousait plutôt la formule constitutionnelle anglaise, d'esprit plutôt conservateur (Cecil 1912 44). Il n'en reste pas moins que les partis traditionnels anglais offraient avant 1789 une base philosophique capable de défendre ou de pourfendre l'action des révolutionnaires français. Et la plateforme tory, avec le soutien moral du Whig irlandais Edmund Burke, était intellectuellement toute désignée pour offrir une résistance vive et organisée à la rhétorique révolutionnaire française.

Sans grande surprise, la Révolution française, qui marque le passage pour le moins soudain de l'Ancien Régime français à la société moderne, aura le même effet polarisant en France ; peu après 1789, on trouvera d'un côté de l'Assemblée nationale le camp favorable aux « gains » remportés par l'effort révolutionnaire et l'autre, sceptique à l'égard de l'héritage révolutionnaire, dévasté par le pillage qu'il a occasionné et favorable à la restauration d'un ordre

politique. Pour Quinton, ces limites auraient d'abord des retombées importantes du point de vue épistémologique, et non politique (1978 13).

¹⁷ Arendt en arrive au même constat. « Historically speaking, both conservative thought and reactionary movements derive not only their most telling points and their *élan* but their very existence from the event of the French Revolution » (Arendt 2006 274).

monarchique, prérévolutionnaire. Au XIXe et XXe siècle, les affaires politiques sont demeurées considérablement plus polarisées et les partis politiques, plus intransigeants et moins rassembleurs en France qu'en Angleterre victorienne (Adams 2001 44).

Ce que les conservateurs reprochent aux jacobins et aux autres révolutionnaires français au lendemain des événements de 1789, c'est notamment de se revendiquer de l'optimisme épistémologique et scientifique des Lumières et de le transposer sur le plan politique, auquel il n'appartient absolument pas. Du point de vue conservateur, on remet en question l'idée newtonienne selon laquelle une loi naturelle, suprême et immuable, explique, prévoit et régule un système sans que l'homme et son jugement n'aient désormais à se brouiller avec lui (Farthing 1957 149). Les conservateurs craignaient ainsi le règne de la raison « froide » et bureaucratique, de laquelle toute disposition affective est scrupuleusement évacuée, règne qu'il associe à l'idéal de la Renaissance (Nisbet 1986 17). Depuis l'avènement des Lumières, les hommes se sont « enhardis à penser que tout commençait à partir d'eux » (Beaudry & Chevrier 2007 21), que l'ordre intemporel des choses de ce monde leur était transparent, intelligible et qu'ils détenaient dès lors l'ensemble des outils capables de les faire sortir d'une condition qui ne leur échappe désormais plus, d'une condition qu'ils peuvent sitôt comprendre et techniquement maîtriser (O'Sullivan 1976 10). Ce que les conservateurs cherchent conséquemment à faire des Lumières, c'est de les « éteindre », de peur qu'elles ne persistent à aveugler les moins avertis d'entre eux, qui croient pouvoir en tirer des leçons épistémologiques et politiques absolues¹⁸.

De même qu'ils décrient l'épistémologie révolutionnaire, les conservateurs en germe dénoncent le fait révolutionnaire en tant que tel, en ce qu'il trahit un certain décalage vis-à-vis du discours qui le fait naître. Malgré sa rhétorique égalitariste, la Révolution française marque en pratique la substitution forcément violente d'une élite à une autre. Qui plus est, la révolution, comme moment transitoire, mais forcément violent, demeure contraire à l'objectif qu'il vise à réaliser, à savoir l'établissement d'une communauté juste. L'erreur, pour Raymond Aron, est de prêter « à la Révolution une logique qu'elle n'a pas [...] d'en attendre les bienfaits incompatibles avec l'essence [radicalement violente] de l'événement » (1955 113). Il en va de la logique de l'acte révolutionnaire qu'il en cultive d'autres, plutôt que de les faire cesser dans l'objectif d'amorcer le processus de reconstruction d'une société (Burke 2009 27). Pour Burke et d'autres conservateurs britanniques, la culture politique contrerévolutionnaire et l'incrémentalisme anglais sont plus à même de remplir les missions que se donnent les Français, dans la mesure où

¹⁸ Voir le chapitre de Scruton, qu'il a soigneusement intitulé 'Extinguishing the Light' (2006, chapitre 6).

les moyens qu'emploient les Anglais, notamment la réforme politique et le droit coutumier, sont en complète adéquation essentielle avec les objectifs qu'ils visent (Farthing 1957 127). Selon Aron, les idées que la Révolution française a lancées de manière totalement impétueuse, à savoir la souveraineté du peuple, l'exercice de l'autorité comme conforme à des règles édictées à l'avance, la suppression des différenciations sociales et personnelles, « furent réalisées en Angleterre, parfois plus tôt qu'en France, sans que le peuple, en un sursaut prométhéen, secouât ses chaînes » (Aron 1955 15).

Pas étonnant que la révolution ait accouché d'horreurs pareilles, du point de vue des conservateurs. En Allemagne romantique et ailleurs, la terreur révolutionnaire française est perçue comme le dénouement logique de l'esprit des Lumières, et met ainsi en relief son incohérence, ses déficiences évidentes. Si les hommes supposaient s'être placés au-dessus de la sagesse providentielle, bouffis de l'orgueil épistémique tiré de l'optimisme scientifique des Lumières, les conservateurs de l'époque les croyaient punis par Dieu pour avoir renié son œuvre (Adams 2001 44, 46). Selon Viereck, poète et professeur d'histoire américain, plusieurs témoins oculaires de révolutions politiques deviendront conservateurs en raison du désordre humain auquel ils sont forcés d'assister, désordre impossible à soutenir, dont les révolutions politiques accouchent forcément (2006 59).

Il n'y a pas que la Révolution française qui ait écorché les mœurs de certains auteurs conservateurs, au point de réveiller en eux une disposition politique demeurée à l'état de latence jusque là¹⁹. Plusieurs feront allusion aux dommages politiques occasionnés par l'installation de la Révolution industrielle, toute urbanisante, moralement dégradante et désolidarisante qu'elle sera perçue. Ses lourdes machines, ces monstres mécaniques émettant des bruits, des lumières et des odeurs « endiablés » jamais connus auparavant dans les prairies et les collines anglaises ou continentales, auront l'effet de retourner l'Europe sur sa tête (Nisbet 1986 11). Pour Kirk, le nouvel industrialisme anglais a donné un coup plus dur aux esprits conservateurs de l'époque que les livres des égalitaristes français (Frum 1996 300).

Or, toutes les révolutions ne sont pas *révolutionnaires*, comme l'a été la Révolution de 1789. D'autres moments historiques, auxquels on a accolé le vocable de « révolution », n'ont pourtant adopté ni l'esprit, ni la rhétorique, ni l'horreur de la Révolution française. Un des premiers efforts argumentatifs de Burke, à l'aube de ses *Réflexions sur la Révolution de France*, consiste d'ailleurs à comparer, pour mieux dissocier la Révolution anglaise de 1688 de la

¹⁹ De son propre aveu, R Scruton avance que ce sera les événements de mai 1968 qui réveilleront ses instincts antirévolutionnaires (Scruton 2006 300).

française de 1789. Pour Burke, la Glorieuse Révolution a été menée de front dans le seul objectif de rétablir l'intégrité du système de gouvernement britannique, scellé par l'inviolabilité politique du pacte constitutionnel et l'hérédité d'un engagement immémorial, qui avait cours depuis et jouissait d'une consécration historique du fait de sa pérennité (Barker 1951 217). Alors que l'Angleterre se remettait sur ses pieds en 1690, la structure institutionnelle du Parlement aristocratique est demeurée intacte, tout comme les mœurs du Commonwealth chrétien (Barker 1951 97). Au temps de la Révolution française, on ne doutait plus, du côté conservateur, que l'on puisse importer les gains des révolutions continentales « sans verser le sang, sans sacrifier l'acquis des siècles » (Aron 1955 38). Pour Cecil, la Glorieuse Révolution n'est rien de moins que le rejet général du Puritanisme, de la tyrannie militaire et des autres « novelties in Church and State, » en faveur des formes familières du politique. Pour plusieurs auteurs conservateurs, la Glorieuse Révolution n'est rien de moins que le triomphe du conservatisme contre les forces vives du progressisme (1912 32).

La Révolution américaine entretient une réputation semblable dans l'imaginaire conservateur. Encore qu'elle ait emprunté une partie de son discours à la nomenclature des Lumières, la Révolution de 1776 ne faisait pas appel à la prétendue perfectibilité de l'homme, mais aux droits dont jouissaient eux-mêmes les Anglais (Grant 2000 59). Elle aurait aussi eu pour effet de préserver l'essentiel du climat institutionnel et chrétien qui régnait au temps du régime britannique établi en Amérique (Barker 1951 97). La Révolution américaine, que Viereck aimerait rebaptiser la « Conservation américaine », aurait en effet consacré la définition des libertés anglaises traditionnelles, dont on avait établi l'existence en 1688 (Viereck 1965 111). Burke ne se sera pas opposé aux mouvements révolutionnaires américains –il les aura même ardemment défendus en tant que député et pamphlétaire – et ne se serait ainsi pas retrouvé parmi les nombreux loyalistes qui ont franchi la frontière américaine pour venir s'établir en Amérique du Nord britannique (Dart 1999 63). Comme la révolte américaine avait pour clair objectif de s'opposer aux innovations royales injustifiées, elle ne serait, au fond, qu'une réaction conservatrice dans la tradition politique anglaise²⁰ (Kirk 1953 6). Le déracinement occasionné par les mouvements révolutionnaires anglais et américains, s'il y en a un, est beaucoup moins considérable que celui qu'ont provoqué les troubles révolutionnaires français à la fin du XVIIIe siècle. Pas qu'ils affectionnent les révolutions « qui conservent », ou les contrerévolutions –ils y

²⁰ « If the American Revolution was a mere political revolution executed within a social framework already basically liberal, what sort of reaction would it engender? » demande à juste titre McRae (1955 243).

préfèrent nettement « l'anti-révolution » (Nisbet 1986 20)–, mais les conservateurs estiment que certaines d'entre elles ont permis à des communautés de retrouver la paix et la décence civiles.

S'ils honnissent pareillement les mouvements révolutionnaires et ceux qui les nourrissent, c'est assurément que les conservateurs ont beaucoup de mal à composer avec l'altération rapide de leurs milieux de vie et des traditions immémoriales qu'ils aiment à honorer, mais aussi qu'ils méprisent les motifs que les révolutionnaires évoquent pour justifier les désordres qu'ils provoquent. Au temps de la Révolution française, par exemple, les conservateurs entrevoyaient la raison de laquelle se revendiquaient les révolutionnaires comme le masque des préférences individuelles des députés de l'Assemblée nationale, le fruit de leur esprit confiné, ou de leur orgueil épistémique démesuré. En ce sens, le conservatisme européen est né d'une croisade délibérée contre l'odeur du rationalisme desséchant, suffisant et exclusif, perçu par les conservateurs dans les rangs révolutionnaires français (Rayner 1986 329). Les principes qu'énonce par exemple la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 sont par ailleurs fortement inspirés de l'esprit des Lumières, contre lequel les conservateurs et romantiques de tout acabit sont prêts à se lever. Alors que l'idéal des lumières traduit un amour pour l'universel, le général, le scientifique, et réproouve ainsi toutes formes de la pensée susceptibles de se laisser corrompre par la force obscure et irrégulière des formes coutumières du savoir, des affects, préjugés, et particularités paroissiales, les conservateurs et romantiques renversent l'équation : en politique comme ailleurs, les conservateurs, antimodernes et autres romantiques promeuvent le respect des figures traditionnelles d'autorité et réproouvent la confiance aveugle envers la science et la technique dont feraient preuve les esprits prétendument illuminés (Adams 2001 46).

Les conservateurs rejettent l'esprit des Lumières et l'idée de la science telle que la promeuvent les positivistes modernes puisque les premiers doutent que les derniers puissent saisir le comportement humain dans toute sa spontanéité, son pragmatisme et son imprévisibilité. Les conservateurs doutent aussi généralement que la littérature et les conclusions générales auxquelles parvient la science soient capables d'orienter la conduite et la moralité humaines (Freeden 1996 320). « I never govern myself, no rational man ever did govern himself by abstractions or universals, » écrivait Burke (in Viereck 2006 31), signifiant que le raisonnement politique est moins déductif qu'inductif.

« The heart of politics is not political theory, it is the people and how they want to live their lives, » écrivait Margaret Thatcher par l'entremise du *Conservative Manifesto* qui l'a fait élire à la tête du gouvernement britannique en 1979. Les conservateurs se sont effectivement

approprié un terme pour représenter ce qu'ils dédaignent : la « théorie », conçue comme contraire à la « pratique, » à la « vie »²¹. Burke est un des premiers conservateurs à témoigner de cette disposition anti-théorique qui désigne souvent les conservateurs en propre. Dans ses réflexions, il écrit avec éloquence qu'à *la perfection théorique des propositions universelles* –par exemple, celle des droits naturels tels que les conçoivent les jacobins– *correspond leur insuffisance, déficience pratique* (Burke 2009 60). Pour le Whig irlandais, le savoir qui rend les hommes capables de construire et entretenir des municipalités, des États et des empires ne pourrait jamais être enseigné de manière apriorique, c'est-à-dire sans en faire directement et personnellement l'expérience (Burke 2009 61 ; voir aussi Viereck 2006 50). Cette science, dite politique, s'intéresse aux choses si diffuses, si complexes, si sujettes au changement qu'elle ne pourrait jamais faire appel aux enseignements théoriques, considérés trop figés, abstraits et détachés du monde pour expliquer, définir, prévoir ou justifier quelque phénomène politique qui soit (Quinton 1978 13).

Ceux qui s'adonnent à la construction de système théorique en politique ne peuvent parvenir à faire correspondre le produit de leur labour intellectuel avec le réel qu'en tentant tant bien que mal de contrôler ce dernier par la violence, le despotisme selon Burke (2009 223). En effet, pour les conservateurs, la matière politique, la « réalité » ne répond pas à la volonté d'idéal et à la raison humaines, toutes imparfaites qu'elles sont : plutôt, le réel résiste, ne répondant que de ses propres lois, qui échappent de toute évidence à l'entendement humain. La nature humaine refuserait de s'expliquer « by Gallop Poll statistics or by blueprints of totally planned utopias » (Viereck 1965 25). En conséquence, les conservateurs dissimulent un certain malaise, pour ne pas dire une pudeur, à l'égard des orthodoxies scientifiques de toute sorte, des systèmes explicatifs, aussi rodés qu'ils soient, puisqu'ils sont par essence condamnés à décrire une réalité qui leur échappe fatalement. Bien qu'ils s'éloignent des propositions universelles et décrivent la proclamation d'une Déclaration semblable à celle de 1789, ils encouragent les hommes d'État et ceux qui s'intéressent aux affaires politiques à s'en remettre à leurs expériences et prudences personnelles, mais surtout à celle de leurs prédécesseurs.

En ce qu'elle se détache de l'effort théorique pour s'orienter vers la pratique, la pensée conservatrice entend se différencier de son adversaire libéral : le conservateur prend souvent ses distances vis-à-vis du raisonnement libéral en le taxant de « rationaliste ». Plutôt que de

²¹ La réflexion théorique, pour Sullivan, n'est simplement pas propre à l'esprit humain : seul Dieu en est capable. Même Jésus, ce Dieu-fait-homme, refuse de s'exprimer par l'entremise de principes théoriques, abstraits, mais opte pour les paraboles, auxquels les hommes ont un accès immédiat (1006 174).

témoigner de sa loyauté envers des slogans abstraits, dont la portée n'est jamais circonscrite et la pertinence, aucunement démontrée, le conservateur voue son respect aux personnes²²²³. Pour Kirk, les slogans ne sont que des phrases pompeuses qui prétendent, sans y parvenir, rendre intelligible la nature de la réalité politique infiniment complexe (1953 7). Contrairement à certains libéraux qui s'adonnent consciencieusement à l'activité théorique qui consiste à traduire leurs principes de vie par l'écriture de traités philosophiques²⁴, les conservateurs ne chercheraient pas à débattre ou parlementer, à l'aide de slogans ou d'autres raccourcis conceptuels, mais à vivre (Viereck 2006 16). C'est pourquoi leurs meilleures idées seraient mal soutenues par l'écriture universitaire, serrée et argumentative, mais servie par la brièveté, ingéniosité et la grâce des épigrammes. Viereck recommande d'ailleurs ceux de Metternich, Disraeli, Tocqueville, Nietzsche et Churchill²⁵ (2006 16).

En définitive, les conservateurs ne souhaitent pas forcément décourager tout exercice de la réflexion théorique ; seulement, ils font régulièrement ressortir de leurs discours qu'il importe d'en reconnaître les limites inhérentes pour en faire un usage intelligent (Radasanu 2011 17). Tant qu'ils s'ajustent adéquatement à la situation dans laquelle ils se trouvent, les hommes n'auront que rarement recours aux services que la théorie est à même de leur rendre (Mannheim 1936 229).

Autant qu'il ne vise pas à l'effort théorique, le conservatisme ne se veut pas non plus réflexif, dans la mesure où il ne cherche pas à se comprendre, s'expliquer et s'évaluer pour mieux apparaître à lui-même. Le conservatisme ne cherche point à rendre explicites les idées qui sous-tendent son exercice ; il consiste plutôt en un procédé visant à décoder le réel à travers l'expérience, procédé inintelligible à ceux qui n'y participent pas (Freeden 1996 321). Pour Hayek, le conservateur refuse même de regarder certaines réalités en face en « [tenant] pour

²² Newman aurait défini le Toryisme par la loyauté que ses défenseurs vouent envers les *personnes*, et le libéralisme par la loyauté de ses partisans envers les *slogans* (in Viereck 2006 16).

²³ Hayek note, avec une note de sarcasme, qu'à son avis, le conservateur conçoit que si le gouvernement est aux mains de personnes raisonnables, on ne doit jamais entraver leur travail de règles inflexibles : « comme il est essentiellement opportuniste et manque de principe, son espoir doit être que les sages et les bons puissent diriger » (1960 397).

²⁴ Certains libéraux, dont plusieurs pluralistes (notamment Isaiah Berlin), échappent notablement à cette caractérisation.

²⁵ Viereck recommande pareillement la poésie –à savoir, la cristallisation de l'émotionnel et du concret, par opposition, au rationnel– à saveur conservatrice de Samuel Coleridge, William Wordsworth, John Newman et Matthew Arnold (2006 33). Nous ajoutons celle de T. S. Eliot et de Ralph Waldo Emerson. Soulignons que, encore qu'ils aiment souvent à s'engager dans le monde par le biais du poème, les conservateurs ne sont pas les seuls à le faire.

irrévérencieux et impie le fait de se poser certaines questions, » sur ses propres positions (1960 400).

Dans *Conservatism as an Ideology*, Huntington montre bien en quoi le conservatisme ne s'est jamais offert de catéchisme substantif, clair, et équivoque autour duquel ses partisans pourraient se rassembler ; plutôt, le conservatisme se positionne souvent en fonction de l'emplacement relatif de son adversaire. S'il n'est pas réflexif au sens où il ne se réalise pas dans la prise de conscience des postures politiques indissociables de son activité, il l'est pourtant dans la mesure où il réfléchit de manière quasi systématique la position de ceux auxquels il s'oppose (1957 468, voir aussi Freedon 1996 336). Dans sa version originale, rappelle Mannheim, les conservateurs ne se sont même jamais contraints de désigner la nature des positions publiques qu'ils défendaient sur une base régulière ; ce sont les libéraux qui les traîneront tardivement dans cette « arène politique », à savoir celle de la prise de positions fermes, explicites et cohérentes²⁶. Comme les conservateurs ne font souvent que réagir aux prises de position rivales, ils se font dicter le tempo et la forme des luttes politiques à venir (Mannheim 1936 231). En un mot, l'argument conservateur s'annonce comme adoptant une posture positionnelle, et non substantive, dans la mesure où il « vient après » dans l'objectif de refléter les déplacements politiques des camps progressistes adverses²⁷. En dehors de ses interactions avec ses rivaux, s'il existait alors seulement, le conservateur ne serait vraisemblablement jamais conscient de sa propre existence²⁸ (Freedon 1996 337).

Ce qui marque bien souvent le conservateur en propre, c'est son adoption quasi mécanique d'un point de vue non téléologique, sur les affaires politiques, mais sur la vie humaine

²⁶ Freedon note, en support à cette affirmation, que ce sont les socialistes qui ont en quelque sorte forcé la main des Conservateurs en les contraignant à adopter une position jusque là défendue par les Libéraux, c'est-à-dire la défense de la limitation du pouvoir de l'État, pour contrecarrer la menace qu'ils faisaient planer sur le statu quo politique au sortir de la Deuxième Guerre mondiale (1996 355).

²⁷ Il ne faudrait cependant pas croire que le conservatisme puisse refléter n'importe quelle position : Green rappelle que dire des conservateurs qu'ils ne sont que des « miroirs sur pivot » occulte une partie de la réalité conservatrice en ce qu'il y existe un grand nombre de positions que les conservateurs ne pourraient jamais adopter sans renier leur catéchisme politique et aliéner leur support électoral dans le cas du Parti conservateur (2002 281).

²⁸ Sur cette question, Arendt adopte le point de vue complètement opposé. Elle écrit :

Historically speaking, both conservative thought and reactionary movements derive not only their most telling points and their *élan* but their very existence from the event of the French Revolution. They have remained derivative ever since in the sense that they have hardly produced a single idea or notion that was not primarily polemical. This, incidentally, is the reason conservative thinkers have always excelled in polemics, while revolutionaries, to the extent that they too developed an authentically polemical style, learned this part of the trade from their opponents. Conservatism, and neither liberal nor revolutionary thought, is polemical in origin and indeed almost by definition » (Arendt 2006 274).

aussi²⁹ (Fuller in Oakeshott 1991 ixi). Les libéraux et socialistes, adeptes d'une conception plutôt progressiste et téléologique des affaires humaines, se targuent souvent de ne consulter que l'avenir, de ne regarder que vers l'avant dans l'objectif d'atteindre des sommets politiques, moraux et sociaux auxquels l'humanité n'a jamais eu accès³⁰. Bien malin qui parviendra à avancer sans consulter ses ancêtres, prévient pourtant Burke (2009 33). L'esprit d'innovation et de progrès, que l'esprit conservateur associe aux idéologies progressistes, « is generally the result of a selfish temper and confined views » (Burke 2009 33) : comme il n'est possible d'en tirer aucune prévision qui tienne, celui qui s'aventure à décrypter ce que l'avenir réserve, à ses proches et à soi-même, ne fait rien de mieux que transposer ses propres vues, toutes confinées qu'elles sont, sur une période temporelle condamnée à lui échapper. À l'image de Burke, la plupart des conservateurs préfèrent conséquemment la sagesse héritée du passé, plus vaste, plus solide, plus certaine, à celle, inaccessible, d'un futur inconnu et impossible à connaître. Par ailleurs, la plupart des activités humaines qui ont de la valeur n'ont, selon eux, pas d'objectifs extrinsèques qui renvoient à un ordre temporel différent des siens : les sphères d'activités humaines qui ont le plus de valeur ne sont réalisées que pour elles-mêmes (Oakeshott 1991 123). La culture et l'histoire, pour ne nommer que ces deux-là, n'ont de valeur qu'à l'intérieur de leurs propres champs, c'est-à-dire qu'elles renferment leurs propres moyens et finalités. Il en va de même des autres domaines de la vie, selon Scruton (2001 23). Il suffit conséquemment, pour les conservateurs, d'avoir le passé pour référence quand vient le temps de vaquer aux occupations quotidiennes qui n'exigent, par ailleurs, aucun renvoi dans l'avenir, dont on ne peut rien connaître.

²⁹ Bien que la conception non-téléologique de la politique et de la vie humaine soit assez répandue dans les milieux conservateurs, tous ne s'entendent pas sur son adéquation. Grant, parmi d'autres conservateurs modernes, avance que le conservatisme, comme le socialisme, est une idéologie téléologique dans la mesure où il comprend la vie humaine –mais pas forcément la politique– comme ayant une fin et étant fondée sur une conception particulière du bien et du bonheur, en plus d'une conception fixe de la nature de l'homme (in Horowitz 1965 355). Nous reviendrons sur ce décalage dans la section consacrée à la différenciation épistémologique des conservateurs et nouveaux conservateurs. Suffit-il seulement de noter ici que les conservateurs religieux sont plus enclins à épouser une conception téléologique de la vie humaine que leurs homologues athées.

³⁰ Nous utilisons le terme « téléologique » ici pour désigner les idéologies progressistes de manière générale, c'est-à-dire celles qui postulent que la vie sur terre a une certaine direction dans la mesure où elle traverse des étapes successives qui aboutissent déjà sur une forme d'avancement. Nous ne souhaitons pas suggérer que les libéraux et socialistes acceptent tous l'idée que l'homme ait, individuellement ou collectivement, une finalité, un *telos*, à réaliser.

Le rejet caractéristique du procédé théorique, de la réflexion politique et du progressisme épistémologique³¹ des conservateurs a pour effet de faire passer pour des « anti-intellectuels ». John Stuart Mill a d'ailleurs dit des Conservateurs qu'ils étaient regroupés au sein du Parti politique le plus stupide qu'il connaisse³² (in Kristol 1995 349). Certains conservateurs rient de cette assertion, mais soulignent au passage qu'elle recèle une certaine part de vérité : les conservateurs préfèrent nettement « the promptings of the heart to the dictates of the head, » dans les mots de W. L. Morton, un notable historien aux allégeances politiques conservatrice (1985 307). Burke abonde dans le même sens : les vérités de ce monde ne sont véhiculées qu'à travers l'intuition et la révélation divine en ce qu'elles ne seraient jamais capables de parvenir à l'esprit humain par l'entremise de l'intellect (in Kirk 1953 24). De Maistre tisse un lien entre les deux sources de la connaissance burkienne en affirmant que, contrairement ce que propose les Lumières, les vérités mondaines nous parviennent via les instincts dont Dieu a muni l'homme (in Adams 2001 44). En définitive, il est juste de souligner la manière dont plusieurs conservateurs reconnaissent mettre leurs capacités cérébraux de côté pour laisser ressortir la force irrégulière, mais vive, de leurs élans instinctifs (Hogan 1963 xii), aspérités, passions et affections (Morton in Taylor 1982 106).

Après avoir passé en revue une série de dispositions épistémologies conservatrices, réunies sous l'épithète « antirationaliste », nous tenterons de faire le point sur la définition conservatrice de cette posture. Michael Oakeshott, sans doute l'un des plus prolifiques intellectuels conservateurs du XXe siècle, a consacré une partie de sa carrière scientifique à l'éclaircissement du terme d'un point de vue conservateur³³. Nous récapitulerons sa position pour mieux le comprendre dans le cadre de la présente étude.

Il existe deux types de savoir selon Oakeshott : le savoir technique et le savoir pratique. Alors que le premier se traduit par la formulation de principes, de règles à suivre, le dernier n'existe qu'au moment où il s'exerce, n'est pas capable de réflexion et se refuse à s'exprimer sous forme de règles, de doctrines, de propositions (1991 12). Si le premier peut être appris par cœur et être traduit sur le plan de la pratique de manière mécanique et universelle, le dernier ne peut

³¹ Qu'on a ici baptisé « téléologie ».

³² Nous utilisons ici la majuscule pour désigner les partisans de la formation politique conservatrice, par opposition à ceux qui partagent une disposition épistémologique et politique conservatrice, sans avoir formellement joint les rangs partisans conservateurs. Il importe du reste de ne jamais confondre les deux formations (Dart 1999 6).

³³ Pour Quinton, l'offensive menée par Oakeshott contre le rationalisme moderne est l'attaque la plus complète et la mieux ficelée de la conception du politique comme activité technique visant à l'atteinte d'objectifs scientifiques par des moyens déterminés à l'avance de l'histoire occidentale des idées (1995).

ni être transmis, ni appris, mais lentement inculqué et acquis. Oakeshott aime à rapprocher le savoir pratique de l'art culinaire³⁴ : la lecture d'un livre de cuisine, aussi talentueux en soit l'auteur, ne fait pas de chacun d'entre nous d'excellents cuisiniers en ce qu'il que la traduction exclusivement technique d'un savoir plus complet. Seuls les détenteurs du savoir pratique nécessaire à la confection de plats savoureux et équilibrés deviendront des artisans culinaires vertueux, qui se passeront naturellement de littérature culinaire.

Le rationalisme, pour Oakeshott, est la conviction d'après laquelle ce qu'il a appelé « savoir technique » est le seul savoir qui soit digne de ce nom et qu'il n'y pas de savoir qui ne soit pas technique : le rationalisme est ainsi un acte de foi envers la souveraineté du savoir technique³⁵ (15). De toute évidence, le savoir technique jouit d'une apparence de certitude, de précision, de démontrabilité, bref, de vérité plus grande que le savoir pratique en ce que le premier semble avoir le pouvoir de sortir n'importe quelle personne d'un état de complète ignorance pour la conduire à un état de parfaite connaissance en quelques leçons rapides. Or, lorsqu'il s'engage dans le monde politique, le rationaliste croit que la lecture de grands classiques en philosophie lui suffira : la politique des rationalistes, Oakeshott écrit, c'est la politique de l'inexpérience, la politique des inexpérimentés (28). Le rationaliste, en politique, préfère la destruction à la réforme puisqu'il ne sait pas composer avec les traditions, les préjugés, qu'ils entrevoient comme autant d'encombrements desquels il faut chercher à se libérer (6, 8). Le rationaliste approche les affaires publiques « par problèmes » et croit que ceux-ci peuvent tous être résolus de manière satisfaisante, à condition qu'on y réponde rationnellement, c'est-à-dire sans laisser son jugement s'obscurcir par le voile des nombreux asservissements préreflexifs, hérités des habitudes coutumières.

Le rationaliste erre, selon Oakeshott, puisque les deux formes de savoir, technique comme pratique sont « savoir, » dans la mesure où elles sont toutes deux nécessaires à la bonne conduite de la plupart des activités humaines, dont l'activité politique (1991 13). Le savoir du rationaliste ne sera jamais que « demi-savoir, » puisqu'il est privé de sa contrepartie pratique (36). Le savoir pratique est d'autant plus incontournable en politique que, de tous les autres univers, l'univers politique est particulièrement impropre au traitement rationaliste attendu qu'il s'intéresse aux choses transitionnelles, circonstancielles et conventionnelles (1991 7).

³⁴ Il rapproche aussi le savoir pratique des Beaux-arts, de la peinture, de la musique, de la poésie (Oakeshott 1991 13).

³⁵ Bacon et Descartes sont les premiers philosophes à faire cet acte de foi. Ils ont conséquemment cherché à établir les règles d'une méthode scientifique qui puissent être exprimés en termes univoques et appliqués de façon universelle et mécanique (Oakeshott 1991 22).

Peut-être la terre ne porte-t-elle aucun des rationalistes tels que se les représente Oakeshott ; mais cela n'importe que peu. Ce qu'il comptait de faire ici, c'est de montrer le terreau, dont il importe maintenant de présenter la composition, sur lequel la définition conservatrice du rationalisme se cultive.

Le rationaliste, soit le partisan de la souveraineté du savoir technique, est à la fois un sceptique et un optimiste. Il est sceptique en ce qu'il doute qu'aucune opinion, habitude ou croyance ne soit suffisamment fondée pour n'être jamais remise en question par l'emploi de ce qu'il entend être la raison humaine. Il est optimiste en ce qu'il ne remet jamais en cause la lucidité, la clairvoyance de cette dite « raison, » lorsqu'adéquatement mise en exercice (Oakeshott 1991 6). Le conservateur adopte la posture inverse, encore qu'il soit lui aussi un sceptique et un optimiste. Il est sceptique en ce qu'il doute que l'on puisse parvenir à quelque vérité que ce soit concernant le monde. Il est optimiste, aussi, en ce qu'il est certain qu'on doit inlassablement remettre en cause la clairvoyance de ce que le rationaliste appelle la raison humaine. La raison de l'homme, pour le conservateur, est faible, profondément insuffisante et radicalement bordée, en ce qu'elle n'est souvent qu'un pur produit de l'histoire : elle ne se compare jamais avantageusement à la sagesse que recèle le savoir des âges, accumulé génération après génération (Bénéton 1988 106; Boily 2010 18; Radasanu 2011 24). Adeptes d'une doctrine épistémologique défendant l'emploi inconditionnel d'une raison « sèche³⁶, » « arrogante » pour connaître le monde, les rationalistes sont, en définitive, les adversaires premiers des conservateurs. Pour ces derniers, la raison ne doit être valorisée qu'à la hauteur de ce qu'elle est, c'est-à-dire à peine plus qu'un instrument quelconque qui ne doit être mis à profit qu'avec prudence et scepticisme (Rossiter 1968 52). La raison de l'homme, même pratique, n'est jamais suffisamment puissante pour comprendre le monde, sans même parler d'en éradiquer certains problèmes. Quoiqu'ils ne doutent pas qu'elle existe, ils rappellent incessamment qu'on ne doit pas s'y fier complètement quand vient le temps d'envisager des solutions aux malaises des hommes³⁷ (Baradat 2009 23).

En matière politique, finalement, le conservateur considère qu'il est imprudent, voire dangereux de se laisser « éclairer » par sa raison, comme savoir immédiat, mais technique,

³⁶ « Technique », par opposition à « sensible » (Beaudry & Chevrier 2007 11).

³⁷ Beiner remarque que le libéral et socialiste peuvent, à certains moments, reconnaître les limites inhérentes à l'exercice de la raison de la manière dont le conservateur le fait aussi. Contrairement aux autres, toutefois, le conservateur ne tente jamais de surmonter sa propre situation marquée par l'incertitude épistémologique, n'entreprend guère de transcender sa compréhension finie et historique de lui-même et des autres (1983 160).

puisque les conséquences de la transposition d'un tel savoir dans le réel sont aussi imprévues que possiblement désastreuses (Cayley & Grant 1995 169). Il rejette aussi son emploi exclusif en politique puisqu'elle inspire l'hybris, fait valoir une souveraineté factice de l'individu et de ses facultés radicalement insuffisantes, défie au nom d'une logique abstraite les instances d'autorité établies, et, surtout, parce qu'elle est privée de la contribution essentielle de sa contrepartie pratique (Freeden 1996 339).

AGNOSTICISME ÉPISTÉMOLOGIQUE

Comme le savoir pratique, conjugué au savoir technique, est le seul garant de la sagesse politique, il est malaisé, pour les conservateurs, de s'instruire sur le plan politique sans y prendre part, aussi malaisé que de traduire sur le plan théorique les enseignements politiques dont pourraient profiter les générations à venir. Cette posture épistémologique conservatrice trahit un certain agnosticisme épistémologique chez les conservateurs en ce qu'ils rejettent l'énonciation écrite ou orale du savoir pratique, prétendument capable de transmission immédiate à travers elle. La connaissance politique, soit le savoir technique et la pratique politique conjugués, est donc difficilement acquise, et malaisément transmise du point de vue conservateur.

C'est notamment la raison pour laquelle le conservateur se méfie de la certitude avec laquelle les jacobins se targuent de connaître, politiquement parlant. Avec du recul, les conservateurs modernes rapprochent l'école jacobine d'une secte : pour Nisbet, notamment, les jacobins se sont crus investis d'un savoir exclusif et exhaustif, dont il fallait défendre la connaissance à tout prix. Pour faire triompher cette vérité, les jacobins cherchaient à détruire l'Église catholique, qu'ils considéraient comme une citadelle de superstition et d'immoralité (Nisbet 1986 16). La conduite épistémologique jacobine désigne précisément le genre d'attitude vis-à-vis de la connaissance politique, de la *gnôsis* politique, que le conservateur abhorre. Pour ce dernier, le sage est celui qui sait qu'il ne sait pas, celui qui sait qu'il ignore tout de ce monde (Sullivan 206 173). Pour cette raison, le conservateur ne souffrirait pas de l'erreur épistémologique que commettent la plupart des êtres humains, celle de croire qu'ils savent alors qu'il n'en est rien. « All of us move around thinking we understand reality when we don't, in the most immediate sense, » (Cayley & Grant 1995 95). À en croire Grant, les hommes pourraient payer cher de cette erreur, puisque celui qui croit savoir, sans savoir, est socialement dangereux (1995 76).

Le bannissement conservateur de l'énonciation théorique de son propre catéchisme, mais du savoir politique fixe et universel aussi, traduit bien le caractère ineffable du conservatisme, que Ron Dart rend du reste bien dans son livre dédié à la tradition tory canadienne, *The Canadian High Tory Tradition: Raids on the Unspeakable*. En conséquence de son ineffabilité, Robert Stanfield, chef du Parti progressiste-conservateur de 1968 à 1976 et « meilleur premier ministre que le Canada n'ait jamais eu, » croit que, pour étudier le conservatisme, on doit se contenter d'examiner la nature des idées qui ont, momentanément ou à plus long terme, séjourné sous le « parapluie conservateur » (1974). Une autre des nombreuses sources du malaise conservateur vis-à-vis de sa propre énonciation théorique réside d'ailleurs dans la valeur qu'il accole au fait religieux, la sublime, exclusive et ineffable source de toute souveraineté (Nisbet 1986 37). Pour Disraeli, premier ministre britannique sous Victoria, le principe qui gouverne l'âme des hommes est religieux, ce qui explique que l'homme est né pour l'adoration et l'obéissance qu'il doit à Dieu (in White 1964 27; voir aussi Kekes 1985 472). L'agnosticisme est toléré dans l'univers conservateur, rappelle John Kekes, mais pas l'indifférence vis-à-vis de la religion³⁸. Par ailleurs, la négation de ce principe religieux, illustrée par leur aveuglement vis-à-vis de la splendeur du buisson ardent ou leur surdité vis-à-vis du tonnerre du Sinaï, est une des principales erreurs commises par les révolutionnaires d'après Burke (in Kirk 1953 27). Il importe d'autant plus, pour les conservateurs, de faire en sorte que la religion demeure une partie intégrante de la vie associative des communautés, sans quoi elle risque d'être récupérée par des mouvements totalitaires³⁹ (Boily 2010 20).

Pour des conservateurs américains comme J. Adams ou A. Hamilton, le sens religieux est fondamental dans la mesure où il concède à sa communauté de fidèles une certaine force conservatrice, définit la place de chacun dans l'entreprise collective de l'ensemble, pourvoit l'individu de racines qui le rattachent aux institutions et traditions de sa communauté et l'amène à respecter le passé pour les enseignements dont il est l'héritier (Livingston 1956 654; voir aussi Cayley & Grant 1995 49). En retour, aussi longtemps que le conservatisme se rend garant du respect du fait religieux au sein d'une communauté, il se garde, selon Cecil, des deux principaux dangers qui le guettent : d'abord celui de (a) ne devenir qu'une simple franchise du libéralisme,

³⁸ Quoique l'agnosticisme prépare le terrain pour l'installation du chaos, pour W. H. Mallock (Kirk 1953 355).

³⁹ François Hertel, prêtre catholique canadien-français pensait, à titre d'exemple, que la jeunesse québécoise de la Révolution tranquille – à soixante-quinze p. cent athée et se croyant soulagée du poids du catholicisme – s'est jetée dans les bras de ce qu'Éric Voegelin appellerait une « religion politique, » à savoir le marxisme (Boily 2012 61).

dont la défense des idées est proche de celle du conservatisme⁴⁰, et ensuite, celui de (b) ne se lever qu'à la défense des mieux nantis, sans faire l'effort sincère de considérer l'intérêt d'une communauté tout entière (1912 117).

Morton se définit comme un anglican pratiquant⁴¹. L'Anglicanisme, pour lui, se raccorde harmonieusement au conservatisme, en ce qu'il confère à ses fidèles « a sense of establishment, and a sense of social obligation, » qu'il marie tous deux à la disposition politique conservatrice (in Taylor 1982 75). Donald Creighton, Vincent Massey, Hilda Neatby, et George P. Grant, tous à leur manière des porte-paroles de la tradition conservatrice canadienne, sont également, comme W. L. Morton, des croyants proclamés. Le religion et son pendant politique ne font pas pour autant bon ménage dans toutes les circonstances. Aussi souvent que possible, le conservateur tente cependant de respecter l'adage connu d'après lequel l'on doit rendre à César ce qui lui revient, et à Dieu ce qui lui revient aussi⁴² (Matthieu, XXII, 21). Par ailleurs, ce principe de stricte séparation des autorités, mais d'enchevêtrement des valeurs, serait celui que propose l'ensemble des textes que contient l'Ancien Testament : le bon citoyen conservateur doit obéissance à l'État et aux autorités mondaines à l'intérieur de leurs propres sphères législatives, qui peuvent s'étendre bien au-delà des affaires spirituelles (Cecil 1912 75).

Dans l'objectif de mieux faire la lumière sur l'épistémologie conservatrice, nous passerons maintenant en revue trois des postulats conservateurs qui ont des répercussions significatives sur la manière dont le conservateur entrevoit la connaissance qu'il a du monde et de lui-même. Nous définirons tour à tour (a) le postulat de l'indisponibilité de la nature humaine, (b) le postulat de l'inégalité des hommes entre eux et, finalement, (c) celui de l'imperfectibilité de l'homme.

En même temps qu'il rappelle ce qu'il croit être les limites inhérentes à l'exercice de la raison et au pouvoir des propositions *a priori*, le conservateur suppose l'impossibilité de la

⁴⁰ Pour Grant, le libéral, surtout celui qu'on qualifie de « séculariste, » s'efforce de préserver l'environnement de valeurs propre à la civilisation occidentale dans laquelle il évolue, environnement immédiatement hérité des enseignements religieux pré-modernes. Or, il s'efforce de préserver ces valeurs tout en rasant sur son passage la foi, alors qu'elle seule est capable de justifier ces valeurs et de les animer. L'éradication libérale de la religion sur la sphère publique est un non-sens difficile à expliquer pour les conservateurs, puisque les valeurs occidentales, sans leur support religieux et moral, risque l'évaporation ou la corruption à chacun instant (Cayley & Grant 1995 147).

⁴¹ Dans les milieux conservateurs, on appelle souvent les Anglicans des « Tories at prayer » (Dart 2004 161).

⁴² Tous les conservateurs religieux ne sont pas chrétiens ; il n'en reste pas moins que le christianisme soit la religion la mieux représentée chez les conservateurs à l'étude dans le cadre de cette recherche.

pénétration théorique définitive, cohérente, « streamlined » de l'être humain (Freeden 1996 413). Combiné à son mépris général pour l'effort d'abstraction que commande le processus de théorisation, le conservateur considère que s'il ne peut se connaître lui-même et ainsi se définir, c'est que l'homme n'est pas son propre maître et créateur : plutôt, dans les mots de Grant, les êtres humains « are essentially owned by something beyond them. I don't mean owned as slaves –here languages fails– but that there is something beyond the passing that we do not measure and define, but by which we are measured and defined » (Cayley & Grant 1995 82). Les êtres humains ne sont pas les sources absolues d'eux-mêmes, et deviennent dangereux lorsqu'ils en viennent à croire le contraire. Avec l'avènement de la modernité, les hommes ont en quelque sorte cessé de croire qu'ils s'inséraient dans un ordre cosmique qui les transcende et que leur existence relevait des commandements d'une autorité supérieure, dont ils ne savent que très peu de choses, mais dont ils pouvaient jadis ressortir la présence. Les symboles et systèmes de représentation qui gravitaient alors autour d'eux sont devenus autres, comme mythes étrangers. Au moment de sa déclaration d'indépendance vis-à-vis du monde et de sa création, l'homme a fait l'expérience du monde comme vide de sens (Duffy 1982 111). Dans l'objectif de se réhabiliter dans le monde, l'être humain doit sans cesse se rappeler qu'aucun effort théorique ne peut aboutir sur une quelconque catégorisation, un quelconque schème qui puisse analytiquement traverser l'esprit humain dans toute sa spontanéité, son infinitude et son pragmatisme (Oakeshott 1991 113).

En plus de ne pas se connaître, l'être humain n'est jamais tout à fait l'égal de ses semblables, selon l'argument conservateur classique. « All men are not born equal in their capacity and energy, and in an individualistic world there can be no expectation of equality of result, » rapportait schématiquement Robert Laird Borden, Premier ministre canadien conservateur de 1911 à 1920 (in Christian & Campbell 1983 113). La différenciation sociale est inévitable, elle existe d'ailleurs de tout temps, prêchent les conservateurs⁴³ : bien malin celui qui parviendra à faire prospérer une société sur d'autres bases (Baradat 2009 24). L'argument conservateur, soutenant l'impossibilité de l'égalité, a cependant beaucoup évolué dans le temps. Alors qu'il soutenait plus radicalement que l'inégalité intellectuelle et biologique est un trait inaltérable du genre humain, il propose plutôt, pendant l'essentiel du XXe siècle, que les talents

⁴³ À ce propos, Grant pense que « there's no reason to believe in equality, it doesn't seem to me unless there is some fundamental grounds for equality, » avant d'ajouter que la seule égalité sur terre soit celle de la parution de chacun devant Dieu (Cayley & Grant 1995 148; voir aussi 58).

divers des êtres humains ne pourraient jamais être supprimés, à travers l'ingénierie sociale, à des fins égalitaires ⁴⁴(Eccleshall 1977 72).

Certains pourraient être tentés de croire que ce deuxième postulat conservateur, à savoir celui de l'inégalité sociale des hommes entre eux, n'est qu'une autre des prises de position oppositionnelles qu'ont adoptées les conservateurs vis-à-vis du postulat de la radicale égalité des hommes avancé par plusieurs autres idéologies progressistes (Freedon 1996 409). Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un axiome qui traverse le discours conservateur, canadien notamment, depuis fort longtemps. La seule véritable base d'égalité sur laquelle repose l'humanité, pour le conservateur, est l'égalité morale. Les hommes sont tous semblablement tentés par la corruption – nous y reviendrons rapidement –, mais aussi tenus aux mêmes standards moraux devant Dieu (Kirk 1953 8). Or, la justice terrestre, administrée qu'elle doit être par les êtres humains qui l'habitent, ne doit pas forcément être construite en fonction d'un critère rigide d'égalité. Le conservateur cherchera d'abord l'« équilibre », communautaire et non individuel, et saura comprendre que « inequality is indeed often a useful sign by which injustice may be detected, but it is never the essence of injustice » (Cecil 1912 167).

Au Canada, la tradition tory, sur laquelle nous reviendrons au troisième chapitre, a incarné avec emphase cette croyance en l'inégalité des hommes. Les torys canadiens entrevoyaient pourtant les dons, intellectuels comme manuels, des uns comme impliquant des responsabilités proportionnelles, corrélatives vis-à-vis des autres (Christian & Campbell 1983 116). Ainsi le maintien des privilèges est justifié aux yeux du conservateur canadien puisqu'il garantit le respect du principe d'après lequel « noblesse oblige ». À l'inverse, sous l'effet niveleur de l'égalisation des conditions, la grandeur de l'homme risque l'abaissement, et sa liberté, son affaiblissement (Beaudry & Chevrier 2007 21). La croyance tory en l'immuable et nécessaire inégalité des hommes entre eux, ainsi que l'acceptation proprement tory de l'organisation de la société en classes sociales différenciées est bien reflétés dans l'idée canadienne, d'inspiration britannique, de la mise en place d'un système de représentation sénatorial (Christian & Campbell 1983 108).

⁴⁴ Comme l'égalité n'est pas un idéal à réaliser et que les distinctions sociales seraient par ailleurs impossibles à éradiquer, plusieurs conservateurs se font un point d'horreur de célébrer ces dernières plutôt que de chercher à les dissimuler. Ainsi, en 1934, au cœur de la Grande dépression, R. B. Bennett, 11^e Premier ministre canadien, réintroduit une pratique ayant pour objectif d'honorer les plus aptes et les meilleurs d'entre les Canadiens par l'entremise de titres d'horreur décernés par le monarque (Bliss 1994 118). Morton souhaitait, en 1985, que ces pratiques reprennent du service pour que le mérite de certains canadiens soit connus des autres (308).

Du point de vue conservateur, « those who can see the absurdity of the notion of his perfectibility, can discover the perfection of his foresight », rappelait John Taylor, dans son *Inquiry into the Principles and Policy of the Government of the United States* (in Livingston 1956 522). En plus de sa radicale non-connaissance de lui-même, son inégalité vis-à-vis de ses concitoyens, l'individu conservateur croit aussi devoir composer avec ce qu'il entend être son indéfectible imperfectibilité (Dart 1999 36). Parce qu'il est malaisé pour lui de connaître les véritables motifs de son créateur et Sa définition de la perfection, le conservateur croit rarement que les êtres humains soient en mesure de se rendre meilleurs sur les plans physiques et spirituels par leurs propres efforts (Hogan 1963 23) ; pour Grant, « they can only get better insofar as they have partaken in an idea of perfection » (Cayley & Grant 1995 175). À l'inverse, l'idée contraire, celle de la perfectibilité de l'homme et celle de l'être humain comme « matière plastique » capable de répondre aux tentatives de perfectionnement et de réforme, est, encore une fois, née avec la Révolution ; c'est contre elle que s'insurgeront nombre de détracteurs des doctrines progressistes qu'étaient les conservateurs de l'époque⁴⁵ (O'Sullivan 1976 11). Dans l'objectif d'expliquer la persistance de la souffrance humaine malgré le rejet de l'hypothèse du péché originel et la concertation des efforts progressistes qui visaient à l'éradiquer de la planète, Rousseau et ses disciples supposeront que la culpabilité revient en propre aux institutions, que l'on doit conséquemment réformer à mesure qu'ils font du tort aux communautés⁴⁶. Les conservateurs n'en croiront rien : si les institutions sont mauvaises, c'est que les êtres humains qui les ont mises sur pied sont, d'une manière ou d'une autre, mauvais (Huntington 1957 456 ; Kekes 1998 44). Encore une fois, l'argument selon lequel l'être humain est moralement inaméliorable distingue le conservateur du libéral, et du socialiste aussi, qui eux prêchent typiquement la perfectibilité de l'homme⁴⁷. Alors que le socialiste conçoit qu'un environnement sainement construit puisse assister l'homme vers la perfection et que le libéral présume qu'une communauté dont les membres sont laissés libres de se parfaire le feront sans doute, le

⁴⁵ L'optimisme humain grandit avec l'installation de l'esprit des Lumières. On entrevoyait alors la nature de l'être humain comme de moins en moins mauvaise. Il est possible de discerner cet optimisme dans les écrits de Locke, notamment *Le christianisme raisonnable* (1695), dans lesquels le philosophe rejette fermement l'idée d'après laquelle le destin de l'homme est entaché par le péché d'orgueil commis par Adam et d'Ève (O'Sullivan 1976 10).

⁴⁶ Pour O'Sullivan, la thèse de la culpabilité de l'environnement institutionnel tient depuis et alimente conceptuellement toutes les idéologies politiques radicales contemporaines (1976 10).

⁴⁷ Selon Morton, la foi conservatrice en la faillibilité de l'être humain et la croyance libérale en sa perfectibilité absolue ont de tout temps départagé les camps conservateurs des camps libéraux (1985 301).

conservateur religieux suppose plutôt que seule la Grâce divine, par la Rédemption, soit capable de racheter l'âme du chrétien (Morton 1985 301).

Conformément aux premiers enseignements chrétiens et judaïques, desquels le conservateur théologique tire l'essentiel de ses leçons religieuses, l'homme hérite d'une prédisposition « inextirpable⁴⁸ » (O'Sullivan 1976 15) à l'erreur, au crime et au mal du fait du péché originel (Kristol 1995 5 ; Quinton 1978 10). Encore que la croyance conservatrice en l'imperfectibilité de l'homme ne découle pas strictement de la théologie chrétienne –elle peut aussi être impliquée par les conclusions de la politique d'Aristote ou des doctrines stoïques (Morton 1985 302)– elle n'y est certainement pas étrangère en ce qu'elle renvoie à la question de l'orgueil et de l'humilité qui ont de fortes connotations religieuses et conservatrices⁴⁹ (Freeden 1996 339). Dans le récit du Jardin d'Éden en particulier, le conservateur se retrouve souvent en la figure d'Adam et associe l'innovation au personnage d'Ève, « rash, fickle, eager to be lured by the seductive promises and utopian pipe-dreaming of the serpent –a forerunner » (Eccleshall 1977 63). Les conservateurs doutent d'ailleurs que les hommes ne soient vraiment capables de contrôler leurs pulsions bestiales, leurs instincts sombres, leur amour insatiable du pouvoir et leurs dispositions à en abuser (Farthing 1957 120). Sans la connaître vraiment, ils se méfient de la nature de l'homme (Baradat 2009 23). Pas que les hommes soient essentiellement mauvais, ou essentiellement bons : ils partagent les deux dispositions à la fois, ce qui rend toutefois illusoire la perspective de leur perfectibilité (Kekes 1998 213). Ce que John Adams, deuxième président américain, appelle « the general frailty and depravity of human nature » (John Adams in Rossiter 1955 22) ne doit cependant prévenir les tentatives des uns de se dépasser sur les plans moraux et physiques : les efforts individuels visant l'auto-amélioration sont tous louables, et se doivent d'être poursuivis, encore qu'ils soient à chaque moment mis à rude épreuve, voire mis en péril, par « the vicissitudes of contingency » (Kekes 1998 90). La manière la plus efficace d'assister l'homme dans la répression de ses dispositions vicieuses demeure la mise en place d'un cadre législatif capable de les décourager, expier –et punir (Farthing 1957 120).

⁴⁸ Du fait que cette disposition soit inextirpable, John A. Macdonald, premier Premier ministre canadien, se méfie du tempérament réformiste autant que de la conception réformiste de la société qui stipule que des changements institutionnels sont le remède universel des problèmes de l'humanité. Convaincu que la nature humaine n'est guère plastique, Macdonald doute que les différentes réformes annoncés par les Libéraux n'aient un quelconque impact bénéfique sur la conduite des choses politiques : « *human beings will find holes in any system*, » qu'il croyait, selon son plus récent biographe (in Gwyn 2007 296).

⁴⁹ La conception conservatrice du caractère imperfectible de l'esprit et du corps humain ne serait même qu'une version « sécularisée » du récit religieux d'Adam et d'Ève (Quinton 1978 13).

Du fait qu'elle tire l'essentiel de sa force dans l'exégèse religieuse, la notion de péché originel et ses implications pour la conception conservatrice de l'indéfectible corruption humaine, n'est plus aussi en vogue après des conservateurs de la fin du XXe siècle : à ce propos, Oakeshott écrit que, encore qu'elle ne soit pas adéquate pour une société considérée dans son ensemble, la quête de la perfection est toute désignée pour les individus (191 466). Il n'en reste pas moins que le pessimisme proprement conservateur vis-à-vis de la capacité de l'homme à devenir meilleur persiste. Comme le rappelle Edmund Dave Fulton, candidat à la chefferie du Parti progressiste-conservateur du Canada en 1956, la posture conservatrice en est une d'humilité, dans la mesure où le conservateur « is conscious of the degree to which his conduct falls short of the ideal, and indeed of the limitations of his very horizon as compared to the concept of the Universe that is there if we had the capacity to grasp the vision » (in Christian & Campbell 1983 129).

Le récit de la Genèse, celui du jardin d'Éden en particulier, prend une place importante dans l'imaginaire conservateur et participe certainement de son adoption d'une posture capable de défendre l'impossibilité du progrès moral et physique de l'homme⁵⁰. Or, cette position épistémologique ne devrait être désignée comme étant une posture qui assume la « non-perfectibilité » de l'homme, d'après Kekes : certains êtres humains ne sont pas seulement « imperfectibles », mais aussi en proie aux forces les plus obscures, que nient les progressistes, à savoir celles du *mal*. Les régimes totalitaires et leurs victimes, la pratique systématique de la torture, le génocide de nombreux peuples, les guerres mondiales : ces horreurs ne peuvent constituer que de simples « imperfections » dont l'homme est responsable, noyées dans le cours d'une longue histoire de la civilisation occidentale, somme toute moralement droite⁵¹ (Kekes 1998 42). Le mal existe pour la plupart des conservateurs, encore que sa représentation soit fort différente selon que l'on considère celle de l'un de ses porte-paroles ou celle d'un autre, mais il agit toujours sur leur conception épistémologique du monde⁵². Nous nous intéresserons particulièrement à celle de Kekes, Kirk et Scruton.

⁵⁰ Selon Viereck, le conservatisme est purement et simplement le produit politique sécularisé du récit du péché originel (1965 30). Inspirés par le catholicisme, plusieurs conservateurs vont effectivement accorder grand crédit à cette conception du tout premier péché (Boily 2010 19). La grande partie des mobiles iniques et « irrationnels » des êtres humains seront en effet expliqués par la désobéissance tristement célèbre d'Adam et Ève par de nombreux conservateurs chrétiens (Rossiter 1955 21).

⁵¹ Plus anciennement, nous aurions mis l'accent sur les jours macabres des Croisades et des chasses aux sorcières, sur les effets de l'Inquisition, sur la brutalité de la colonisation et de l'esclavage (Kekes 1998 11).

⁵² Sans compter que certains d'être eux n'abordent jamais directement la question du mal et de sa probable existence.

Les séismes peuvent encourir des pertes significatives en termes matériels et humains, parfois plus importantes que celles causées par l'explosion d'une bombe larguée par des terroristes par exemple. Or, les deux types d'horreur sont incomparables, pour Scruton, en ce que la première n'est l'œuvre que d'une nature ordinairement bienveillante, mais la deuxième, l'expression manifeste du mal. Pour Scruton, il existe de tels actes proprement « *evil*, » c'est-à-dire pour lesquels on peut trouver des coupables. Il existe aussi des réflexions proprement diaboliques et, surtout, des êtres proprement mauvais. Les êtres mauvais, possédés qu'ils sont par le mal, ne sont pas mauvais au sens d'« imparfait », d'« étourdi », de « maladroit » sur le plan moral ; ces êtres sont incapables de progrès moral et ne pourraient être admis au sein de communautés humaines sainement constituées. « Even if we think of [them] as human, [their] faults are not of the normal, remediable, human variety, » (Scruton 2006 176) mais témoignent d'une origine métaphysique autre, extrahumaine. L'être mauvais est un visiteur d'ailleurs, une sorte d'incarnation du Diable. Même ses charmes –il est souvent doué de charmes– ne sont qu'un témoignage supplémentaire de son altérité. D'après Scruton, la séduction de l'homme mauvais ne menace pas seulement le corps de l'honnête homme, mais son autonomie, son « *self* » (2006 176). L'expérience du mal n'en est pas forcément une de douleur physique; au contraire, elle peut ressurgir d'un instant de très intenses plaisirs. Elle peut prendre la forme d'une révulsion soudaine, alors que « the victim perceives that her freedom and self-hood have fallen into alien hands » (Scruton 2006 187). À plusieurs reprises, Scruton rapproche l'expérience du mal et celle, parfois schizophrénique et coupable, du plaisir sexuel. Pour plusieurs, la rencontre avec le mal s'est produite par l'entremise de l'acte sexuel. Les personnes qui ont été soumises à des avances sexuelles, ayant subi une agression incestueuse, celles ayant interrompu l'acte sexuel sur l'impression d'une violation quelconque, se retournent toutes vers leur assaillant comme l'a fait Faust vis-à-vis de Méphistophélès, c'est-à-dire avec un regard froid de stupeur, de désespoir, et de vide. Les assaillants de l'Enfer ne sont pas seulement des êtres mauvais, aux motifs opaques, auxquels on ne peut parvenir à pardonner; ce sont aussi des êtres que l'on place à part, qui visitent l'humanité depuis un endroit dans lequel n'existent ni corps, ni âme, selon le récit qu'en fait Scruton (2006 189).

Encore qu'il choisisse de ne pas le décrire avec autant de lyrisme que Scruton, Kekes croit aussi en l'existence du mal⁵³. Il importe pour lui de reconnaître que le mal, en tant que force

⁵³ Kekes utilise ici le vocable « mal » –ou plutôt « *evil* »– de manière tout à fait délibérée. Il importe de l'employer, avec prudence et diligence cependant, pour désigner la pire des causes que l'homme est donné à connaître, « the most severe condemnation that our moral vocabulary affords » (1998 9).

obscur qui, conjuguée à la force déstabilisatrice de la contingence, empêche l'homme de mener une vie aussi bonne qu'il ne l'entend. Les institutions les plus robustes ne pourraient empêcher les Ténèbres d'accomplir leurs desseins destructeurs. Pour Kekes, le mal intervient chaque fois qu'un tort sérieux et injustifié est infligé à un être humain par un autre (1998 69). Les être mauvais, comme inspiré par l'Enfer, sont des « monstres moraux » qui, bien que rares, ravagent des univers familiaux, communautaires, ou nationaux. Ces êtres du mal exercent une force de caractère sans pareille, capable de réprimer tous les élans de tendresse qu'ils peuvent ressentir. Ils ont une vision claire de la nature du mal qu'ils infligent, ainsi qu'une détermination infiniment profonde. Hitler, Staline, Mao ont été, pour Kekes, de tels monstres moraux (1998 74). Puisque ces monstres existent, puisqu'ils savent que ce qu'ils font est contraire au bien et agissent en dépit des élans de bonté et d'amour dont ils sont néanmoins capables, Kekes croit démentir l'axiome socratique stipulant que les hommes qui connaissent le bien le font nécessairement et, qu'en conséquence, les hommes incapables des bonnes actions ne savent simplement pas le faire. Socrate se méprend sur la nature du mal, explique Kekes. En plus des motivations naturelles et morales mises au profit de la réalisation du bien, l'homme doit composer avec des mobiles tout aussi fondamentaux qui mènent naturellement l'homme à accomplir le mal (Kekes 1998 78). Bien qu'il existe, le mal pourrait être une force mineure dont on ne ressent que rarement l'expression. Or, pour Kekes, les forces du mal prévalent souvent et ne s'apaisent momentanément que pour mieux ressurgir. Aucune explication ne peut justifier une telle primauté du mal (Kekes 1998 76). En conséquence de son existence et de ses traits de permanence, l'homme doit en reconnaître la force ; à l'en croire, le mal persiste éternellement dans son dessein ultime, à savoir celui de troubler l'homme dans son progrès sur le chemin du bien. Quoiqu'elles n'y parviendront vraiment jamais, les communautés humaines conservatrices doivent s'efforcer de construire des remparts institutionnels à l'incursion du mal, notamment en valorisant l'éducation morale, en insistant sur la mise en vigueur des standards moraux convenus au sein d'une communauté, en traitant les uns et les autres en fonction de leurs « mérites et démérites » respectifs et en sévissant avec rapidité et robustesse contre les personnes ayant été trouvées coupables de crimes sérieux et odieux (1998 45).

À son tour, Kirk a une définition plus épistémologique du mal. Pour l'homme de lettres conservateur, dont les écrits contribueront à orienter le mouvement conservateur américain de la deuxième moitié du XXe siècle, le mal tire ses racines dans l'attitude du rationaliste, dont la voix présume apte à « interfere with the mysterious march of God in the world » (1953 57). Ceux que le conservateur appelle les « humanistes sentimentaux, » ces agitateurs malicieux, tirent

régulièrement prétexte des tensions constituées dans les univers religieux, légaux, moraux et politiques pour susciter des troubles et justifier tant bien que mal des mouvements révolutionnaires, selon eux nécessaires. Ces rationalistes croient trouver la source des prétendus maux qu'ils pointent du doigt dans la constitution même des institutions qu'ils travaillent à détruire. Hélas, ils ont tort, insiste Kirk : le mal ne trouve refuge que dans le cœur des hommes, particulièrement dans celui de ceux qui croient connaître l'inconnaissable et agissent à la lumière de ce savoir factice (1953 32). Comme Burke, Kirk est cependant plus optimiste vis-à-vis de la capacité des hommes à se défendre contre l'incursion du mal. Des millénaires d'expériences amères ont enseigné à l'homme la manière de contrecarrer l'œuvre du sauvage, de la brute, du démon ; ces enseignements, capables d'amener l'homme à assujettir ses élans les plus violents, sont renfermés dans les divers mythes que l'on cultive, dans les rituels que l'on entretient, dans les coutumes immémoriales qui se logent au creux des instincts irrépessibles et autres préjugés utiles (1953 35). Même le plus sage des hommes ne peut vivre que de sa raison, écrit Kirk. L'emploi seul, comme suffisant, de la raison froide, technique, procédurale, incapable d'apprécier sa contrepartie traditionnelle, « leads to a wasteland of withered hopes and crying loneliness, empty of God and man: the wilderness in which Satan tempted Christ was not more dreadful than the arid expanse of intellectual vanity deprived of tradition and intuition, where modern man is tempted by his own pride, » relate Kirk (1953 36).

RÉCAPITULATIF DU CHAPITRE

Nous voilà ainsi au crépuscule de notre toute première enquête, ayant pour objectif de faire le portrait de diverses attitudes épistémologiques du conservateur. Elles ne sont certainement pas toutes cohérentes entre elles, mais une disposition générale semble s'en dégager: celle du scepticisme, ou de l'agnosticisme épistémologique. Nous conviendrons maintenant d'une manière de désigner cette disposition à la lumière de différentes bribes de discours des conservateurs canadiens, comme occidentaux.

Encore que « knowledge of it cannot be had » (Kekes 1998 167), sauf peut-être de manière schématique et grossière, la plupart des conservateurs ne doutent pas qu'une forme de Vérité existe ; le conservateur n'est généralement ni nihiliste ni relativiste⁵⁴ (Rayner 1985 333). Il

⁵⁴ À en croire ce qu'en rapporte Sullivan, « there is, in other words, no single linear truth about anything, merely perspectives whose particular truth can be judged or measured » (2006 195). Grant, *a contratio*, rejette sans ambiguïté les enseignements, qu'il qualifie d'existentialistes, de Nietzsche l'effet que les travaux de ce dernier suggèrent que « there is no such center to touch ». Aux propositions nietzschéennes, Grant répond : « I just think there is. My thoughts have never really turned from this central thing in any

se contente néanmoins, à ce qu'il allègue, de se rappeler que sa connaissance du réel, du beau, du vrai n'est qu'éternellement provisionnelle (Sullivan 1006 173). Cette situation peut être difficile à vivre, pour certains : la colère, le spleen et le genre satirique seraient par ailleurs des propensions affectives qu'éprouvent de temps à autre de nombreuses personnalités conservatrices canadiennes en témoignage de leur pessimisme épistémologique, selon l'enquête qu'en a faite Charles P. B. Taylor (1982 106). Encore qu'il suggère de se contenter de la connaissance qu'il croit pouvoir avoir du monde, le conservateur reproche à ses adversaires les plus optimistes de se vautrer dans leur orgueil épistémique. Il critique vertement l'attitude du rationaliste, mais celle du libéral, du socialiste et autre progressiste aussi, quant à la manière dont ces derniers justifient les principes qu'ils défendent, c'est-à-dire par l'entremise d'un emploi prétendument exclusif d'une raison technique, toute connaissante qu'ils supposent qu'elle soit (Rayner 1985 329).

De son insistance sur la nature imperfectible de l'homme, conjuguée à l'appréhension de la complexité de l'univers qu'il a à comprendre, le conservateur infère souvent, de surcroît, que les constructions théoriques sont de bien piètres guides en matière politique⁵⁵ (Quinton 1978 22). En conséquence, le conservateur rappelle régulièrement la définition de ce qu'il entend être les limites intrinsèques à l'usage de la réflexion théorique : le jugement politique, comme jugement dont on doit faire l'expérience, a pour mission de rendre compte des particularités de l'espace et du temps dans lequel il s'exerce et est donc mal entretenu par une conception de la raison qui ne leur fait guère de place (Oakeshott 1991 467). Comme l'a écrit Hans Jonas, il n'existe guère de « science du jugement », concerné qu'il est par les particularités du milieu qui sollicite son travail. Il n'existe pas, non plus, de théorie stipulant les règles d'usage raisonnables de cette théorie, d'où la difficulté de connaître les moments opportuns pour en déployer l'appareil (Beiner 2001 viii ; Huntington 1957 457).

Résulte de cette posture agnostique un scepticisme épistémologique marqué. Par scepticisme, dans le contexte québécois, Beaudry & Chevrier entendent « une inquiétude mêlée de doute, une mise à distance, [...] un refus d'emboucher la trompette de la victoire dans la parade du progrès, le désir d'interroger le sens d'un projet collectif, d'une histoire aux strates

way » (Cayley & Grant 1995 51). Ces deux affirmations montrent bien que tous les conservateurs ne s'entendent pas sur les réponses à apporter aux questions difficiles que pose l'existence de l'homme, mais qu'ils n'en partagent pas moins des éléments importants.

⁵⁵ En conséquence de cela, Green note que les Conservateurs ont opté pour une politique économique épousant les contours d'une pensée économique largement inspirée par une réforme tarifaire inductive plutôt que déductive. Voir les exemples qu'il en donne à la page 283 (Green 2002).

encore inconnues, d'un mouvement de société qui ne coule pas dans le lit d'une seule rivière, au risque de déceler dans des tableaux édifiants des zones d'ombre et des apories » (2007 20). Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs auteurs conservateurs sont aussi religieux et cette allégeance n'est pas sans effet sur l'épistémologie conservatrice que nous cherchons à définir. Si un homme croit en Dieu, fait remarquer White, il acquiert le droit de remettre tout le reste en question : le scepticisme épistémologique (comme politique, nous le verrons au deuxième chapitre) du conservatisme pourrait ainsi être le produit de son respect profond, de sa révérence envers Dieu et envers rien d'autre (White 1964 5). Sa croyance en Dieu est ainsi le témoignage du fait qu'il reconnaît ne pas connaître la nature et les motifs de la « force, » nécessairement divine, qui se trouve derrière tout, qui saurait tout expliquer s'il nous était donné de la comprendre (Sullivan 2006 208). Selon ce qu'ils en disent, le scepticisme des conservateurs constituerait la disposition intermédiaire entre la *foi* –aveugle, allèguent les conservateurs– des fidéistes, et la *raison* –« inflated » aux dires de Kekes (1998 54)– des rationalistes. Quoiqu'ils ne rejettent totalement ni l'une ni l'autre, ils répugnent à l'emploi illusionné des deux, lui préférant l'usage modéré de la raison technique, amalgamé à sa cousine pratique, soutenue qu'elle doit l'être d'une foi, inébranlable, mais avertie, en les desseins célestes.

Du point de vue conservateur, l'imperfection radicale et indéracinable de l'homme, intellectuelle comme morale et physique, contraste d'autant mieux avec la sagesse de l'humanité entière que cette dernière est plusieurs fois millénaire, infiniment vaste, et sédimentée dans ses diverses pratiques et autant d'institutions⁵⁶ (Quinton 1978 11). L'expérience sociale d'une communauté, historiquement accumulée, est cristallisée dans la mémoire des coutumes, ainsi que dans les institutions qui sont parvenues jusqu'à nous. Elle vit aussi dans le cœur des peuples qui, d'une manière ou d'une autre, ont acquis une vaste expérience de la pratique politique. Le savoir nécessaire à la sauvegarde des communautés n'est, en conséquence, jamais renfermé dans l'esprit d'un seul individu. Au contraire, il est diffus, implicite, rendu impersonnel, de sorte que chacun puisse participer de lui (17). Une infime partie, rappelle Kirk, n'est rendue littérature. La plus grande part de ce savoir se cachera toujours derrière les réflexes instinctifs, les jugements pré-réflexifs, et les pratiques coutumières des communautés auxquelles ils appartiennent (1953 34). Nous élaborons sur la nature de ce savoir politique au deuxième chapitre.

⁵⁶ Cette proposition est contenue dans le passage désormais célèbre de Burke, d'après lequel l'individu, seul, est ignoble (« *foolish* »), alors que l'espèce est sage. Le régime conservateur, construit suivant cette assertion, pourrait être désigné par l'épithète, qu'a minutieusement choisi Chesterton, la « démocratie des morts » (in Kirk 1985 500).

CHAPITRE DEUX. Implications de l'agnosticisme épistémologique des conservateurs

How mysterious are the ways of Providence!
How short-sighted are we!
Some years ago I thought it a great hardship to be banished into the wilderness,
and would have imagined myself completely happy
could I have exchanged it for a place in the delightful city of Philadelphia.
Now the best wish we can form for our friends
is to have them removed to us.

*Letter of the Reverend John Stuart, 26 Nov. 1798,
(in Duffy 1982 9).*

Maintenant que nous avons achevé le tour préliminaire du jardin épistémologique conservateur, de ses dispositions profondes et de ses *apriori* les plus saillants, il est temps de procéder à l'examen des implications, sur le plan politique, des définitions conservatrices de la raison et du jugement. Nous espérons faire l'exploration, quoique forcément parcellaire, des conséquences pratiques des postulats conservateurs quant au rapport qu'entretiennent ses partisans d'avec la connaissance. Afin d'y parvenir, nous suggérons de parcourir le scepticisme proprement politique qui marque l'engagement conservateur en politique, le pragmatisme dont il se revendique, son rejet manifeste du volontarisme et des velléités planistes de ses adversaires. Nous soulignerons conséquemment l'importance qu'il confère aux instances d'autorité, à l'ordre politique de manière générale et à la nature hiérarchique des régimes politiques. Nous montrerons la manière dont le conservateur se replie sur des mécanismes extrahumains dans l'objectif de prendre des décisions qu'il ne saurait prendre autrement dans un contexte politique qu'il qualifie du reste de radicalement incertain. Avant de clore le chapitre sur le pessimisme politique conservateur, attitude qui définit d'un seul mot l'ensemble des conséquences sur le plan pratique des postulats épistémologiques qu'il persiste à adopter, nous nous attarderons au traditionalisme, seule doctrine habilitante dont se revendique le conservateur.

ANTI-VOLONTARISTE, ANTI-PLANISTE, ANTI-INTELLECTUALISTE, LE CONSERVATEUR ?

L'agnosticisme épistémologique, à savoir le scepticisme par rapport à la possibilité de parvenir à une connaissance certaine en matière politique comme en toute autre matière, a de claires incidences sur l'attitude qu'adopte le conservateur en situation politique. Une des plus claires est sans doute l'impression qu'il garde de l'indisponibilité de l'ordre moral (Kekes 1998

167). Bien qu'ils ne remettent ordinairement pas en cause le fait qu'il existe un tel ordre moral⁵⁷, une hiérarchie naturelle avec laquelle l'État ne doit interférer que pour le préserver du désordre produit par le crime et l'immoralité, les conservateurs n'aiment pas spéculer sur sa nature et ses implications sur la vie bonne des êtres humains, contrairement à ce qu'ils entendent être une activité typiquement rationaliste⁵⁸ (Kekes 1998 55 ; Cayley & Grant 1995 49). Les conservateurs aiment d'ailleurs à rappeler que les mobiles de l'être humain ne sont pas forcément calqués sur ceux de Dieu –peut-être, suggère Frum, peut-on même sentir Sa présence même au cœur de la plus prodigieuse des misères humaines⁵⁹ (1996 276). Quoi qu'il en soit, l'idée même que la Providence soit en quelque sorte intelligible répugne Grant, tout comme elle répugne à d'autres conservateurs religieux. « The idea that Providence is scrutable is a terrible idea. It's a blasphemy [...] a cause of disbelief » (Cayley & Grant 1995 83). Certains d'entre les conservateurs craignent par ailleurs l'action politique de ceux qui croient en détenir une connaissance précise et déterminée. Dans les mots de Sullivan, « the moment we are told that an infallible Truth is about to set mankind free, it is only a matter of time before the guillotines and gulags are constructed » (Sullivan 2006 194). Ceux qui s'annoncent comme arbitres de la rectitude morale, garants du respect des livres sacrés, s'éloignent d'autant plus de Dieu qu'ils croient que les règles ont plus de jugement que les hommes eux-mêmes. Pour Sullivan, « rules can only go so far; love does the rest. And the rest is by far the most part » (2006 206).

Alors qu'il rejette le volontarisme et le planisme des uns, le conservateur tourne en ridicule l'utopisme des autres (Freedon 2003 89). Le conservateur dédaigne l'utopie en ce qu'elle suggère, par définition, de ne pas tenir compte des particularités des lieux, de l'ordre historico-social qui prévaut en un temps donné; au contraire, elle s'en détache⁶⁰. Mannheim rappelle à cet effet qu'il existe deux formes de la pensée qu'il importe pour le conservateur de rejeter : les

⁵⁷ Un des six canons du conservatisme de Kirk stipule la croyance en l'origine divine de l'intention qui définit les lois qui déterminent de la forme que prend le social, mais aussi la conscience de l'homme (in Frum 1996 300). Ron Dart, un conservateur canadien, croit aussi fermement à l'existence d'un tel ordre moral digne de connaissance, avec lequel les vies humaines se doivent de s'harmoniser. Explicitement, il ajoute que « those who ignore such an order reduce reality to the smallest circle turns of their ever shrinking ego » (1999 37).

⁵⁸ Qu'ils ne soient par ailleurs jamais parvenues à des conclusions convergentes sur sa nature et ses implications est très gênant pour les rationalistes, d'un point de vue conservateur (Kekes 1998 55).

⁵⁹ « If there is such a thing as providential purposes, we should not hastily assume they include the comfort and prosperity of each and every generation » (Frum 1996 275).

⁶⁰ Naturellement, le conservateur ne déplore pas le fait que les hommes rêvent à un monde meilleur en tant que tel : au contraire, leurs rêves témoignent de sa créativité, « which flows from the fact that he is a creature uniquely endowed with imaginative powers as an essential aspect of his self-consciousness » (Kristol 1995 184). Ce qu'il déplore pourtant est ce que Kristol appelle l'utopisme, à savoir la volonté de l'homme quant à la mise en correspondance de l'utopie avec la réalité (1995 189).

utopies, soit la représentation d'un « lieu » qui n'en soit pas un, en plus des « chliasmés », soit la représentation d'un « temps », d'une « époque » qui n'en soit pas un (1936 205). Ces deux types de représentations idéelles doivent être proscrites de l'univers politique puisqu'elles se soustraient, par définition, aux forces inéluctables du temps et des lieux dans lesquels l'homme évolue forcément. C'est sans doute pour cette raison que, comme le remarque habilement Huntington, la mentalité conservatrice n'a jamais porté d'utopies sous son aile, contrairement à ses rivales progressistes qui naviguent dans le monde en fonction d'elles⁶¹. Si le conservateur se risquait à se fermer les yeux pour se reculer de l'univers qu'il connaît, il ne verrait politiquement rien. Le conservateur ne se coupe ainsi jamais du monde lorsqu'il s'engage dans l'univers politique ; plutôt, il s'y lance avec dans la tête que ce qu'il peut déjà voir. Dans sa forme classique, le conservatisme se voit être en complète adéquation avec les forces temporelles et géographiques qui le porte (Huntington 1957 458).

Les conservateurs se méfient pareillement des soi-disant « idéaux » qui sous-tendent la constitution de ces utopies. Comme le rappelle Oakeshott, il est embarrassant de constater qu'après de longs siècles de constructions idéelles, d'imagination politique et d'expériences multiples, nous ne soyons toujours pas parvenus à établir la désirabilité d'un seul de ces idéaux de manière indubitable (1991 481). Encore qu'ils puissent être le fruit d'une réflexion tout ce qu'il y a de plus « scientifique », le conservateur estime qu'une société ne se bâtit jamais, dans tous les cas, sur la quête de tels idéaux moraux. À en croire Oakeshott, la poursuite obstinée d'idéaux moraux ruine les comportements moraux établis par l'usage et la pratique morale collective, qui à eux seuls, se rendent mieux garants du respect de l'ordre moral que toute autre attitude de la part de l'homme (1991 487). Comme les idéaux sur lesquels sont bâties les utopies ne sont pas sûrs, dans la mesure où ils ne se sont pas forcément mesurés à la complexité du réel et n'ont pas fait leurs preuves dans un lieu et un moment donné, Oakeshott conclut en dernière analyse que ces idéaux ne sont guère plus qu'une sélection arbitraire d'excentricités morales. Du reste, « utopianism always clouds the mind, » rapporte Grant (Horowitz & Grant 1969 3) en insistant sur le fait que le phénomène est par ailleurs nouveau. Les anciens n'avaient pas de mot pour exprimer l' « idéal », que l'on oppose depuis Kant au « réel⁶² » (Cayley & Grant 1995 79).

⁶¹ Huntington qualifie en conséquence le conservatisme d'idéologie « institutionnelle », ou « immanente », par opposition aux idéologies progressistes, elles, « idéationnelles », « transcendantes » (1957 458 ; voir aussi Mannheim 1936 205).

⁶² Ou au « matériel », dans les mots de Morton (1985 309) qui souligne l'importance d'infuser, en politique, l'un (l'idéal) dans l'autre (le matériel), rejetant ainsi une part du raisonnement conservateur que nous avons ici présenté comme essentiellement anti-idéaliste.

Plutôt, ils considéraient que des circonstances rendraient éternellement la réalisation du meilleur régime impossible. L'utopisme, souvent accompagné de son espoir de voir naître des changements politiques importants, est un phénomène décidément moderne, selon ce qu'en rapporte le conservateur canadien. Il est aussi français, à en croire Aron qui écrit que la pensée politique en France est couramment marquée par l'utopisme. A contrario, celle de l'Angleterre serait souvent plus « contemporaine de la réalité » (1955 39).

« You are welcome to try your experiments, and, if you can, to displace the actual order by that ideal republic you announce, for nothing but God will expel God. But plainly, the burden of proof must lie with the projector. We hold to this, until you can demonstrate something better, » rapporte Emerson en récapitulant à merveille la position conservatrice vis-à-vis des projections idéalistes (1971 188). Au XXe siècle, le rôle du « projecteur » sera d'ailleurs plus souvent assumé par la figure de l'intellectuel, à croire ce qu'en disent les conservateurs. Hormis les jacobins, les conservateurs se méfient en effet des visionnaires, des songe-creux, ou des spéculateurs, « des prophètes, philosophes, ou ingénieurs » (Berger 1986 233) qui, du point de vue des conservateurs, ne jugent sur le plan politique que par des standards universels et s'éloignent d'autant de la position privilégiée de l'action politique, c'est-à-dire la vie dans ses particularités temporelles et spatiales (Stanfield in Taylor 1982 199). Aux cérébraux, les conservateurs préfèrent ceux qui ne se laissent pas facilement séduire par les fruits de la théorie politique (Freedman 1996 318). Hugh Segal, sénateur canadien progressiste-conservateur, indique à cet effet que ce sont les intellectuels comme Pierre E. Trudeau qui font du tort à la condition politique des Canadiens, puisqu'ils se laissent facilement corrompre par la force « toxique » (Flanagan 2007 282) des idées, ou d'une idée en particulier –le bilinguisme officiel par exemple⁶³. « Purist scholars [...] abhor the land of compromise because they fell it dilutes a compelling idea, » rapporte Segal en rappelant que les conservateurs préfèrent toujours le compromis à la rectitude idéologique⁶⁴, l'entente à la recherche de la vérité (2011 13, 73). En se détachant des forces autonomes, mais infiniment complexes, de la géographie, de l'histoire et des populations pour s'investir dans la mise en correspondance impatiente d'une idée, surgie de leur imagination,

⁶³ Stanfield donne aussi l'exemple des économistes qui, à l'en croire, sont incapables d'expliquer la manière dont les choses fonctionnent réellement ou la manière dont elles pourraient être modifiées pour fonctionner d'un point de vue économique. « People can be swept off their feet by impressive theories, » échappe-t-il en signifiant que, encore qu'elles soient difficiles d'accès, les travaux des intellectuels du milieu économique ne répondent d'aucune vérité de ce monde (in Taylor 1982 199).

⁶⁴ Segal conçoit que l'on puisse bâtir, à partir d'une idée toute simple que l'on n'accepte jamais de compromettre, un empire tyrannique. À cet effet, voir le chapitre qu'il intitulé « The Tyranny of a Simple Idea » pour traiter de l'idée libérale de l'intérêt privé, de la quête socialiste de l'égalité et du souci persistant des néoconservateurs pour la liberté (1997).

et de la réalité, donnée, les intellectuels s'engagent trop souvent dans un processus de transformation et de destruction forcément violentes de l'homme sur son environnement⁶⁵. Le conservateur honnit par ailleurs d'autant plus l'action politique de l'intellectuel que ce dernier se trouve souvent au cœur des différentes quêtes révolutionnaires⁶⁶. Aron écrit que l'intellectuel peut trouver dans la politique « un divertissement, un objet de foi ou un thème de spéculation,⁶⁷ », mais est d'autant plus dangereux qu'il ne sait pas tenir compte des dommages collatéraux, aussi substantiels qu'ils seront, de ce qu'il provoque sur le plan matériel. « Les révolutions méritent-elles tant d'honneur? Les hommes qui les pensent ne sont pas ceux qui les font, » martèle Aron (1955 48).

S'il prend ses distances vis-à-vis de la figure de l'intellectuel, c'est aussi parce que le conservateur considère qu'elle rappelle le culte séculaire et rationaliste des Lumières. L'intellectuel surestime toujours sa compréhension du monde et s'irrite de l'inintelligibilité du réel, selon ce qu'en dit Kirk suivant la définition baconienne de celui-ci. Par implication, il néglige les pouvoirs de l'émerveillement, des révélations et des enseignements qu'il est possible de tirer de l'expérience de ce monde, au profit du seul mode de l'être dont il serait capable, à savoir celui de sa raison privée (Kirk 1985 478). O'Sullivan compare ainsi l'intellectuel à l'homme qui marche les yeux fermés, se blesse le pied sur une pierre et condamne la pierre de s'être trouvée sur son chemin. L'intellectuel, du point de vue conservateur, se comporte en effet souvent en aveugle vis-à-vis des servitudes de la pensée, mais aussi des quelques sources de la connaissance qui échappent inévitablement à sa raison, en même temps qu'il se heurte à des problèmes qui n'existent pas en dehors de son action dans le monde et tente tant bien que mal de les expliquer de son point de vue confiné (1976 21). Ce qui fait le génie universitaire de certains les condamne souvent à une existence politique médiocre ; cette constatation politique fait de Burke une personne d'autant plus exceptionnelle pour les conservateurs qu'elle était à la fois brillante et infiniment vertueuse du point de vue politique⁶⁸ (Kirk 1953 14).

⁶⁵ Au mieux, l'intellectuel n'est pas destructeur, mais désespérément naïf et rêveur (Freedman 1996 321).

⁶⁶ Scruton pense que les intellectuels sont particulièrement disposés au ressentiment en ce qu'ils vont dans le monde portant l'idée qu'il existe un décalage important entre ce qui est et ce qui devrait être. En proie au ressentiment, les intellectuels sont plus susceptibles que le citoyen lambda de proposer la destruction des lieux qui renferment les injustices qu'ils décrient, mais n'effectueront que rarement le travail que commandent de telles critiques (2006 159).

⁶⁷ La réforme est ennuyeuse, la révolution excitante pour l'intellectuel (Aron 1955 55).

⁶⁸ S'il croyait initialement que l'esprit tory canadien était mieux protégé sous l'aile des universitaires et des artistes, Taylor revient rapidement sur son hypothèse. Dans les derniers chapitres de son travail journalistique, l'auteur en vient qu'à croire que la tradition conservatrice a de meilleures chances de vivre à travers le Parti conservateur canadien, donc par l'entremise de ses artisans (1982 193).

Le secret des succès intellectuels et politiques de Burke est le pragmatisme, selon ce qu'en rapportent ses apôtres. Le conservateur vante en effet le pragmatisme du parrain du conservatisme qu'il reconnaît à son rejet de la pensée magique et à son adoption de points de vue qui tiennent compte, à son avis, de la résistance du réel à travers son examen de l'histoire et les traditions (Adams 2001 56). Le tempérament du conservateur le prédispose en effet à évaluer les intuitions qui lui viennent par l'entremise de son expérience, ou de celle des autres, mais non pas celle qui proviennent des formules aprioriques, des « phrases et des théories » pour reprendre les mots de Metternich (in Viereck 2006 70 ; voir aussi 31). Tout ce qui n'aura pas été ainsi évalué sera méthodiquement remis en doute, indique Cecil (1912 12). Dans l'imaginaire conservateur, le dicton « un tien vaut mieux que deux tu l'auras » prend tout son sens⁶⁹.

Le pragmatisme du conservateur, ainsi que son adoption corrélative du type de politique étrangère *realpolitik*, n'est rien de plus qu'un « despair of anything better, a lack of faith in any universal code of good and bad » (Viereck 1965 50). Le pragmatisme du conservateur naît ainsi de son agnosticisme épistémologique, de l'impression qu'il a de l'indisponibilité de l'ordre moral et de son mépris de la pensée prétendument magique. Le danger politique nous guette effectivement, rappelle Joe Clark, Premier ministre canadien de 1979 à 1980, dans la précipitation et dans l'énonciation de phrases prétendument « magiques », magiques en ce qu'elles aspirent au règlement rapide et définitif de torts politiques permanents⁷⁰ (in Christian & Campbell 1983 152). Au contraire, le conservateur valorise souvent l'action politique de l'homme qui part de son appréciation de l'héritage des lieux et d'une temporalité donnés pour appréhender la nature des réformes qu'il devra mettre en œuvre.

Le conservateur dédaigne aussi l'évocation de principes qu'il importerait de respecter sans égard à l'importance des autres. Eugene Forsey, sénateur et constitutionnaliste conservateur canadien, se remémore ainsi une des nombreuses discussions à laquelle il a eu l'occasion de prendre part au congrès annuel de l'Association canadienne de science politique. Un printemps, les congressistes ont été priés d' « accepter » le « principe » soutenant la constitutionnalité d'un statut spécial pour la province de Québec, comme il le relate dans

⁶⁹ À ce dicton d'esprit conservateur, Cecil en ajoute un autre, tout aussi intéressant : « An ounce of fact is worth a pound of theory » (1912 9). À celui-là Kristol ajoute : « An acre in Middlesex is better than a principality in Utopia » (Kristol 1995 199).

⁷⁰ C'est sans doute pour cette raison que Clark, dans l'un de ses tous premiers discours à la Chambre des communes en sa qualité de Premier ministre canadien, a déclaré avoir de l'admiration pour Macdonald dans la mesure où il était un homme pragmatique, d'esprit pratique « He wanted to make the nation work. He was more interested in having a national that worked than having a nation which accorded to theories, » rapportait Clark (in Christian & Campbell 1983 145).

Freedom and Order. Même les partisans de l'adoption d'un tel principe n'étaient pas en mesure d'informer l'assistance des implications qu'une telle adoption pourrait avoir. Quelle est la nature des pouvoirs qui pourraient être ainsi transférés de la capitale canadienne vers celle de la province ? Le Québec serait-il en mesure de prendre des décisions fédérales dont les retombées ne l'impliqueraient plus ? Nombre de questions auxquelles il faut répondre, de l'avis de Forsey, avant d' « accepter » quelque « principe » que ce soit (1974 328). L'appétit des Canadiens-Français envers l'affirmation de principes politiques, encore qu'il se soit développé plus récemment selon Forsey, aurait par ailleurs été quasiment nul au temps de la Confédération, peut-être en raison des liens qu'ils tissaient entre l'énonciation de ces principes et l'horreur de la Révolution française. Naturellement, les principes politiques peuvent être utiles dans certaines situations, mais doivent à tout prix être circonscrits pour être utiles, c'est-à-dire que l'on doit s'entendre au préalable sur les conséquences pratiques qu'implique leur exercice. D'après le constitutionnaliste conservateur canadien, « it is altogether too easy to fall into the trap of accepting some innocent-looking general principle, only to find that, worked out to its logical conclusion, it will deprive us of our shirts, trousers, shoes and socks, leaving us with only our underclothes and our neckties » (1974 328).

Encore qu'il soit incapable de dire de quelle manière, le conservateur respecte des principes de vie qu'il hérite souvent de ses ancêtres et trouve son intégrité menacée dès lors qu'on pense à les suspendre (Scruton 2001 13). Le pragmatisme des conservateurs les mène ainsi à ne discuter que rarement, à ne point ressentir le besoin d'altérer l'état actuel des choses. « Most people who call themselves Conservative don't necessarily have a philosophy at all, » philosophie, comme quête absolue de réponses aux grandes questions de l'existence susceptibles de remettre en cause l'ordre établi, admet Stanfield au cours d'un entretien avec Taylor (1982 196). L'une des choses qu'appréciait d'ailleurs Grant du caractère de Diefenbaker est l'absence de ces idées subversives de son esprit ; « And, you know, it may be good for practical people not to have thoughts in their heads, » (Cayley & Grant 1995 149). Comme il ne s'estime pas capable d'en trouver lui-même, le conservateur assume souvent les réponses aux grandes questions philosophiques qu'il se pose (Scruton 2001 9). Quoi qu'il en soit, le conservateur rappelle continuellement l'importance de garder ses pieds sur terre au quotidien. À la manière de Machiavel qui indique dans *Le Prince* qu'il importe de savoir composer avec le quotidien sans

quoi les citoyens courent à leur perte⁷¹, Grant ajoute : « You have to live in the world. I can't imagine not living in the world. Sheila and I have raised six children. I can't imagine not having a family. You learn so much » (in Taylor 1982 133).

Le pragmatisme des conservateurs est d'autant mieux illustré par leur conception de la pratique du politique qu'elle est fidèlement rendue par Oakeshott. Dans les essais rassemblés sous le titre *Rationalism in Politics*, Oakeshott aspire à départager l'idéologie de la pratique du politique, qu'il apparente respectivement au savoir technique et au savoir pratique que l'on a préalablement distingué⁷². Contrairement à ce que l'usage commun du terme suggère, Oakeshott entend par « idéologie » non pas le mouvement (conservateur ou autre) politique en tant que tel, l'épistémologie duquel nous avons par ailleurs ici tenté de mettre au jour. Plutôt, Oakeshott entend par idéologie l'ensemble des principes, capables de traduire en mots la conduite politique et morale de ceux qui y participent. Ainsi, dans l'ordre cognitif des choses politiques, l'idéologie politique est souvent considérée comme venant avant l'activité politique, en ce qu'on croit que la première appréhende plutôt la deuxième qu'elle n'y réagit ou ne participe d'elle. On pense couramment de l'idéologie qu'elle a pour fonction d'identifier les dispositions et les situations à encourager, à supprimer ou rediriger (1991 48). Oakeshott tente de montrer le contraire. L'idéologie politique, telle qu'il l'entend, succède à l'activité politique. En soutien à son argument, il reprend la métaphore culinaire : le livre de cuisine, que l'on compare ici au catéchisme idéologique politique, ne pourrait être écrit avant l'expérience qu'a son auteur de la cuisine; en ce sens, le livre de recettes, comme l'idéologie, « is the stepchild, not the parent of the activity » culinaire comme politique⁷³ (Oakeshott 1991 52). De même, toutes les idéologies –et elles ont leur part d'utilité à en croire ce qu'en rapporte le conservateur– constituent l'abstraction, la généralisation post-activité d'une tradition politique d'une société.

L'erreur rationaliste, qui dérange le conservateur dans son présumé pragmatisme, consiste à croire que l'idéologie puisse seule assister l'homme dans sa compréhension du monde.

⁷¹ « Anyone who ignores everyday reality in order to live up to an ideal will soon discover he has taught himself how to destroy himself, not how to preserve himself, » écrit Machivell dans *Le Prince* (in Kekes 1998 48).

⁷² Avant Oakeshott, James effectuait une distinction semblable entre le « knowledge of » et le « knowledge about ». Alors que le premier s'acquiert strictement par l'entremise de l'expérience (et correspond ainsi au savoir pratique), le deuxième peut être transmis par les livres (savoir technique) (in Nisbet 1986 32 ; voir aussi la distinction entre « knowing that » and « knowing how » de G. Ryle, *The Concept of Mind* (1949)).

⁷³ Rawls, philosophe politique aux allégeances libérales bien connues, partage une partie de la réflexion d'Oakeshott, en ce qu'il croit que le processus de pensée qui vise à un équilibre réfléchi s'amorce avec une interprétation des pratiques. *A contrario*, Oakeshott considère pourtant que ce que Rawls appelle « équilibre réfléchi » n'est guère rendu possible par l'interprétation, même celle des pratiques, mais plutôt par l'expérience des traditions de la conduite morale et politique d'une communauté.

Comme l'idéologie n'est que le produit, et non pas la source de la connaissance politique, elle n'est pas en mesure de révéler tout ce qu'il a fallu d'expériences politiques pour la rendre possible. Encore qu'elle constitue une référence stable et indépendante, elle n'est en rien une source de connaissances à partir de laquelle il soit possible de tirer des enseignements pour l'avenir : il n'existe rien comme les fragments, les vestiges et les reliques des traditions de politiques, les « traditions of behaviour, » que le passage du temps n'affecte jamais, pour alimenter les réformes politiques qu'il importe d'opérer dans une société (59). Les crises politiques, du type qui requiert l'attention de toute une communauté, ne jaillissent jamais que d'une tradition, et ne seront jamais dépassée qu'à travers elles, à ce qu'en croit Oakeshott. Ainsi, les jugements moraux que l'on doit poser sur la pauvreté extrême, à titre d'illustration, ne viennent jamais avant son expérience : plutôt, on tire les diagnostics et recommandations morales de notre rencontre avec elle. Seule l'expérience d'une difficulté nous rend capables d'en sortir (126). Aussi évasive et difficile d'accès qu'elle soit⁷⁴, la tradition des conduites morales ne constitue jamais, en conséquence de sa place dans le monde, un fardeau pour le conservateur : elle est plutôt la clef d'un héritage infiniment habilitant dont l'homme est en quelque sorte l'obligé.

L'on ne peut ainsi attendre de la philosophie politique, comme de l'idéologie, qu'elle nous donne les moyens de faire face à l'adversité en matière politique. Pour Oakeshott et nombre de conservateurs, elle ne nous permet en rien de séparer le bon grain de l'ivraie, de départager le mal du bien. Comme l'idéologie, la philosophie vient après l'activité politique, elle la réfléchit et l'explique, mais n'est pas en mesure de l'alimenter au sens strict : « if we pursue it, we may hope only to be less often cheated by ambiguous statement and irrelevant argument » (Oakeshott 1991 66). Puisqu'ils n'en sont guère capables, les idéaux moraux ne devraient, telles les idéologies qui les mettent de l'avant, jamais prétendre orienter la conduite morale des individus. Une vie morale alignée sur elle, du point de vue d'Oakeshott, est illusoire, égarée, perverse. Tel le poète qui n'est pas en mesure de savoir ce qu'il écrit tant qu'il ne l'a pas écrit, le conservateur croit qu'il ne peut jamais connaître les réponses à ses questions morales tant qu'il n'y répond pas : comme l'écriture participe littéralement de la réflexion poétique, les réponses aux questions morales participent de l'activité morale en tant que telle. Les hommes ne sont ainsi jamais en mesure, de l'avis des conservateurs, de déterminer le bien avant d'avoir tenté de le faire (479).

⁷⁴ Parce qu'elle ne se métamorphose pas d'un seul coup, du commencement jusqu'à la fin, mais plutôt morceaux par morceaux, et parce qu'elle porte déjà les changements qu'elle fait naître, une tradition particulière peut faire l'objet d'une certaine connaissance, nonobstant le mouvement inscrit dans son caractère (Oakeshott 1991 61).

Somme toute, les conservateurs concluent souvent que, soustrait aux prises de décisions politiques quotidiennes, le savoir technique, ou la raison des hommes, n'est que bien peu de chose (Eccleshall 1977 80). Aussi bien s'en remettre à la convenance éclairée des hommes politiques (Frum 1996 299).

ORGANICITÉ, AUTORITÉ & PART DE MYSTÈRE

On rappelle souvent l'esprit de la nouvelle forme du conservatisme qui transpire les discours de Margaret Thatcher, 71^e Première ministre du Royaume-Uni, en évoquant son allusion à l'inexistence de la société. Alors qu'elle déplorait qu'un grand nombre de citoyens britanniques attribuent la responsabilité des torts qui les affligent à « la société », Thatcher conclut effectivement à l'absence d'une telle chose que l'on puisse nommer « société », société capable de prendre sur elle l'ensemble des problèmes de la population du Royaume-Uni. Or, contrairement à ce que suggère son assertion tirée hors de son contexte, Thatcher ne convient pas alors de l'inexistence radicale de quelconques liens sociaux capables de rattacher les individus entre eux. Selon ce qu'en rapporte Green, elle cherchait plutôt à abandonner l'usage abstrait et hautement indéterminé du vocable « société ». Du même souffle, elle souligne par ailleurs l'importance sociale de la famille, qui porte, à l'en croire, les toutes premières responsabilités sociales d'une population⁷⁵ (Green 2002 289). Thatcher n'est du reste pas la seule conservatrice à défendre la primauté sociale des liens familiaux. « Blood is thicker than water, » chantent en cœur les conservateurs en rappelant qu'aucun lien humain n'est plus fort que ceux que partage une même famille avec leurs ancêtres et enfants⁷⁶. S'il existe un seul mode d'existence caractérisé par la vie en groupe, qui permette de surcroît à l'homme de vivre parmi les autres de manière stable, c'est celui de la famille. Voilà pourquoi les conservateurs s'inquiètent souvent de sa fragilité croissante (Quinton 1995). Somme toute, le conservateur « lives for the simple, organic things, children, dogs, the elm on the skyline, the water lapping at the rock. He is interested in family; he

⁷⁵ «They're casting their problem on society. And, you know, there is no such thing as society. There are individual men and women, and there are families. And no government can do anything except through people, and people must look to themselves first. It's our duty to look after ourselves and then, also to look after our neighbour. [...] life is a reciprocal business » aurait dit Thatcher (in Green 2002 289). Comme le manifeste de 1983 l'indique par ailleurs, la famille et l'individu, auxquels on fait souvent allusion de manière conjointe, seraient d'égale importance pour les nouveaux conservateurs, de sorte que l'individu est toujours conçu comme appartenant à une communauté plus grande, institutionnellement contraignante et moralement directrice (Freedon 1996 390).

⁷⁶ Seul celui qui prête l'oreille aux enseignements de ses ancêtres est digne de se faire gardien de ceux qui viendront au monde, avait l'habitude de rappeler Burke (in Scruton 2006 207).

instinctively wants to know who your people were and where you come from » (Morton 1985 302).

En dehors de la famille, l'individu conservateur est conçu comme ayant les qualités d'un être « coopératif, mais inégal » ; ses droits et devoirs, ses joies et ses peines sont autant d'éléments qui pèsent sur son appartenance foncière à une communauté fondamentalement organique, cellulaire, historiquement soudée (Adams 2001 55 ; Dart 1999 18, 34 ; Farthing 1957 38 ; Green 1991 287). En conséquence, le conservateur définit la communauté des hommes comme représentant un regroupement virtuellement corporel d'autres communautés articulées et fonctionnelles, hiérarchiquement organisées (Horowitz 1978 393 ; Rossiter 1955 27). *A contrario*, plusieurs de ses adversaires libéraux comprennent la société comme composée d'individus primordialement libres, essentiellement égaux entre eux, délibérément rassemblés à des fins pour la plupart contractuelles⁷⁷ (Eccleshall 1977 79 ; Quinton 1978 16). Dans le portrait libéral de la société, l'individu est conçu comme étant doué des qualités d'un être « compétiteur égal ». Ses accomplissements, sa vie même, sont représentés comme foncièrement individuels, définis par sa poursuite du bonheur plutôt que par son appartenance. En conséquence de sa conception organique de la famille et de la communauté, le conservateur conviendra des limites imposées à ses actions comme « naturelles », extrahumaines. Il s'accorde conséquemment facilement avec le fait que les membres d'un tout, tout organique qu'il est, ne soient pas complètement autonomes en raison de leur dépendance vis-à-vis des autres. Le libéral n'arrivera que plus difficilement à composer avec les résistances qu'il rencontre sur son chemin politique puisqu'il les estime artificielles, contractuelles. Jamais naturelles⁷⁸ (1978 393).

Un des contrecoups pervers des mouvements révolutionnaires consiste précisément en l'impression de libération des devoirs mutuels que les uns entretiennent vis-à-vis des autres, selon ce qu'en dit le conservateur. La Révolution française, rapporte Nisbet d'après Burke, a implanté des germes nihilistes dans les communautés au sein desquelles les liens sociaux traditionnels ont été détruits (Nisbet 1986 45). La modernité libérale s'éveille en même temps que les révolutions, qui ont détruit, à mesure de leur passage, ce qui restait des anciennes solidarités (Boily 2010 45). Contrairement à ce que les « scientifiques de cette modernité »

⁷⁷ Le réformiste Preston Manning, dont la plateforme partisane participe malgré tout de l'esprit conservateur contemporain au pays, comprend pourtant que « individual human beings are of supreme value and importance. It is the responsibility of governments to give first consideration to human beings as individuals (as persons) rather than as human beings in the aggregate » (Manning 1967 65).

⁷⁸ En conséquence de cette attitude politique, les conservateurs accusent les libéraux d'avoir un sens de la communauté étioilé, de n'entretenir aucun respect pour cette fibre irréflichée qui relie les hommes aux autres (Adams 2001 56).

voudraient leur faire croire, les conservateurs persistent à penser que leurs sociétés ne sont point nées d'un contrat auquel consentent ceux qui y vivent, insiste Morton (in Massolin 2001 246). « I never thought that a society like Canada was based on contract, » ajoute Grant. « I just took it as something natural, the way many people still do in the Maritimes. Nobody thinks they're part of Cape Breton society because of a contract » (Cayley & Grant 1995 145).

En tant qu'être coopératif inégal à ses semblables, intimement lié aux membres de sa communauté d'origine ou de sa communauté d'attache, le conservateur est souvent disposé à considérer comme légitimes les institutions d'autorité qui se proposent de régner au-dessus des siens et de lui-même. Typiquement, le conservateur entretient « a feeling of deep respect tinged with awe » (Rossiter 1968 48) pour les instances d'autorité, ainsi qu'envers l'histoire et les lois qu'elles recèlent, dont la société a du reste besoin. Les distinctions sociales sont foncièrement indépassables (Eccleshall 1977 62) : si un peuple se risque à tenter d'effacer, tout ou en partie, les distinctions naturelles qui prévalent entre les hommes, « Bonaparte fills the vacuum » (Kirk 1953 9). En rappelant la déficience du jugement politique de ceux qui ne participent pas à la prise de décisions politiques et les difficultés persistantes des individus à faire prévaloir le bien de l'ensemble par leurs propres moyens, les communautés conservatrices aiment souvent s'en remettre à l'autorité de ses instances politiques (Eccleshall 1977 62 ; Morton 1985 302). Quoi qu'il en soit, le pouvoir sans le glaive n'est par ailleurs que « unhappy power, » rapporte Scruton. Et le pouvoir malheureux erre, violente, distribue des peines de manière arbitraire sans ne jamais s'établir. *A contrario*, le pouvoir qui fait autorité, sait se passer du glaive en ce qu'il peut sévir sans semer l'hostilité (2001 161 ; voir aussi Adams 2001 57). Au final, l'amour que porte le conservateur pour les siens et les instances de pouvoir qui prévalent ne sont souvent qu'une expression de son amour pour Dieu, à ce qu'en croit Rossiter (1968 48). Fidèles à ce qu'ils croient être les enseignements du Nouveau Testament, les Torys de ce monde parviennent régulièrement à la conclusion qu'il est rarement juste de s'opposer au pouvoir du souverain (Cecill 1912 78).

D'un point de vue formel, le conservateur classique, que l'on distingue du nouveau conservateur, supporte souvent les régimes politiques favorisant le règne des élites, qu'ils soient monarchiques ou aristocratiques⁷⁹. À la manière de l'autorité du père sur son fils, la légitimité

⁷⁹ L'esprit aristocratique et le support moral des régimes monarchiques sont, de l'avis de Rossiter, les éléments les plus proéminents de l'humeur politique des conservateurs (1968 50 ; voir aussi Morton 1985 301). Quinze années plus tard, Stanfield rapporte que le support moral des privilèges de l'aristocratie, comme de la loyauté, a fait partie du décor conservateur classique, mais qu'il n'y appartient pas de manière nécessaire (in Taylor 1982 195).

d'un régime à la tête duquel se trouve un grand monarque apparaît comme transcendant aux yeux des conservateurs, notamment parce que son installation politique remonte à des temps immémoriaux. Dans les pays prérévolutionnaires d'Europe, les régimes monarchiques commandaient en effet le respect des communautés pré-modernes depuis tellement longtemps qu'elles ne parviennent pas - même aujourd'hui - à en tracer l'origine morale précise (Scruton 2001 39). De cette manière, l'autorité politique d'un souverain apparaît comme ne relevant plus d'une cause unique capable d'être appréhendée (Freedon 1996 353). Sans tout à fait comprendre les raisons qui commandent l'obéissance de l'un vis-à-vis de son supérieur, il en va de l'ordre des choses pour le conservateur que le premier réponde de sa loyauté envers les instances d'autorité dans son milieu⁸⁰ : the « feeling of loyalty towards England [or any other country] is a blind feeling, instinctive, strong, born with us and impossible to shake off, » relate T. L. Wood dans un débat quant à la possible entrée dans la famille fédérale canadienne de la Colombie-Britannique⁸¹ (in Gymn 2007 367). Lorsque le contraire survient, et que les foules prennent le contrôle des commandes politiques⁸², s'installe la guerre civile, croyait-on au Canada à la lumière de l'expérience américaine de 1861-1865. Il importe de se rendre à l'évidence : les plus nécessaires sont mieux servis d'un point de vue politique par un régime élitiste que démocratique, noblesse obligeant (Baradat 2009 26). C'est notamment pour cette raison que certains conservateurs canadiens, notamment Eugene Forsey, Vincent Massey, 18^e gouverneur général du Canada, ainsi que John Farthing, auteur du non-équivoque *Freedom Wears a Crown*, croient que toutes formes de liberté, comme toutes ces autres valeurs « which make life more than existence » sont les sous-produits immédiats du règne efficace d'un régime capable d'établir son autorité à travers les âges (Farthing 1957 30 ; Massolin 2001 239).

Les conservateurs aiment aussi favoriser l'établissement et le règne durable des autorités politiques parce qu'elles se rendent garantes de l'ordre et de l'intraduisible « rule of law »⁸³ (Ives 2009 23). Le respect conservateur de l'autorité n'est cependant garanti que dans la mesure où cette autorité se fait l'expression de la loi, de l'ordre et de la décence civile sans laquelle toute société se dissout dans « l'anarchie », pour utiliser les mots de Morton (1985 301). La tradition

⁸⁰ Par définition, « loyalty is the instinct to do for others what is expected of one, » d'après Morton. Elle est particulièrement conservatrice en ce que le conservateur préfère toujours le concret à l'abstrait, et ainsi les personnes aux slogans (1985 302).

⁸¹ Grant ajoute que cette loyauté est noble, attendu qu'elle n'est pas exprimée envers une mauvaise institution (Cayley & Grant 1995 99).

⁸² Ne serait-ce que par l'introduction du suffrage universel (Bliss 1994 10).

⁸³ Pour le conservateur, l'ordre et l'État de droit sont plus importants que, notamment, la quête de la vérité ou de la perfection, toutes impossibles qu'elles sont à mener à bien (Oakeshott 1991 428).

politique britannique, à tout le moins celle dont les Canadiens-anglais ont cru hériter, consiste en un amalgame des deux éléments, soit le principe monarchique et sa garantie du respect des citoyens de l'ordre politique. À ce qu'en dit Farthing il n'est pas surprenant de trouver ensemble le roi et l'ordre : l'usage judicieux de sa force foncièrement indivisible assure la primauté de l'ordre, « for a kingdom is essentially an organic order of growth » (Farthing 1957 3 ; voir aussi Rossiter 1968 34). Bien qu'ils soient virtuellement tous démocrates aujourd'hui, les conservateurs attendent des régimes politiques modernes qu'ils jouissent d'un pouvoir fort, valorisant l'unité et la loyauté (Boily 2010 40). Convaincus des vertus intrinsèques de l'ordre, le conservateur préconise en retour le recours à « la répression punitive [des forces de l'ordre] contre l'ennemi aux visages renaissants » (Beaudry & Chevrier 2007 14) que ses adversaires libéraux, et socialistes aussi, ne manqueront pas de lui reprocher (Freedon 1996 375).

La conception conservatrice de l'organicité de sa communauté et de sa famille, conjuguée à son respect admiratif pour l'autorité, débouche ici sur son impression marquée du rôle que jouent les forces extrahumaines sur la préservation de l'ordre de laquelle cette autorité répond. Au terme de son enquête monumentale sur le discours conservateur, Freedon en vient par ailleurs à la conclusion que le troisième trait conservateur le plus répandu, en plus de sa conception particulière du changement politique et de son tempérament oppositionnel, s'exprime par son repli explicatif sur des causes naturelles, comme extrahumaines, des forces qui opèrent en ce monde (1996 344). En cela réside l'erreur épistémologique et politique socialiste : contrairement à ce qu'ils croient pour la plupart, des forces radicalement imprévisibles et foncièrement inintelligibles créeraient de l'ordre de manière tout à fait naturelle et spontanée dans l'univers (O'Sullivan 127). Comme les lois et les forces qui sous-tendent l'existence de cet ordre politico-sociale sont imperméables à la raison et à la volonté de l'homme, le conservateur croit qu'il ne sert à rien de tenter de les atteindre (Freedon 2003 88). Alors que, tel Voltaire, le rationaliste entend répondre de la raison, que, tel Bentham, l'utilitariste entend répondre de l'utilité, et que, tel Marx, le socialiste entend répondre de la satisfaction matérielle des masses, le conservateur n'entend qu'obéir au dessein divin, dont il ne connaît forcément pas l'algorithme (Kirk 1953 50). Malgré qu'il ne les connaisse pas, le conservateur sait pourtant qu'il ne relève pas de lui d'altérer les lois naturelles qui régissent le monde ; en effet, « the superior law is not in the power of any political community to amend, » avance Kirk (1953 32). Et plutôt que d'en déplorer notre ignorance, le conservateur persiste à célébrer la variété infinie des mystères de la vie traditionnelle (Frum 1996 300). « Mysteries are things one lives in the presence of, » assure Grant (Cayley & Grant 1995 171).

Les conservateurs donnent néanmoins leur aval à un certain nombre de mécanismes capables d'administrer le réel qui auraient pour vertu de s'apparenter davantage à la nature qu'à l'homme. Le marché en est une bonne illustration. Pour plusieurs conservateurs, l'économie de marché représente un ensemble d'institutions traditionnelles, redevables envers la sagesse des siècles passés, qui permettent plutôt bien de mettre de côté les solutions volontaristes et planistes de ses adversaires socialistes (B. Griffiths in Freedon 1996 412 ; voir aussi Boily 2010 27, Baradat 2009 24). Bien que le conservateur n'admet pas que les hommes interfèrent avec cet ordre social, par ailleurs hors d'atteinte, il permet tout de même que certains interviennent dans l'objectif de prévenir l'intervention des uns ou dans celui de penser les plaies provoquées par l'intervention des autres (Freedon 1996 387). Bien qu'il supportera les conservateurs dans leur volonté de laisser le champ libre aux mécanismes politiques propres au bon fonctionnement de l'économie de marché, Hayek, auteur de « Why I am not a Conservative, » n'en déplore pas moins la justification métaphysique des conservateurs. Le libéralisme, qu'il a pour projet de défendre, « est aussi éloigné du rationalisme sommaire du socialiste qui entend reconstruire les institutions selon un schéma qui lui dicte sa propre raison, que *du mysticisme auquel le conservateur a fréquemment recours* » (mon soulignement) (Hayek 1960 402). À son avis, le libéral diffère du conservateur en ce qu'il admet son ignorance de la nature des choses de ce monde « sans pour autant invoquer l'autorité de sources surnaturelles de connaissance lorsque sa raison se révèle impuissante » (Hayek 1960 402).

L'AMOUR DE CE QU'IL CONNAÎT

We shall not cease from exploration
And the end of all our exploration
Will be to arrive where we started
And know the place for the first time.

T. S. Eliot, "Little Gidding," in *Four Quartets*, London: Faber & Faber, 1942,
(in Scruton 2006 207).

« If one cannot be sure about the answer to the most important questions, then tradition is the best basis for practical life, » écrit G. Grant, l'un des penseurs conservateurs canadiens les plus influents de son époque (2000 94; voir aussi Boily 2010 20). Cette phrase illustre bien l'enchevêtrement presque causal de deux des éléments les mieux circonscrits de l'argument conservateur : l'agnosticisme épistémologique et le traditionalisme. Alors que, d'une part, les

conservateurs soulignent l'imperfection morale radicale du genre humain et de la connaissance que les hommes ont de lui, ils relèvent, de l'autre, la sagesse que renferment, en potentiel, les traditions et les institutions qu'ils ont bâties jusqu'ici (Quinton 1978 16 ; Rossiter 1968 61). À l'errance inéluctable des spéculations individuelles, le conservateur oppose la sagesse collective qu'il trouve diffuse et éparse, mais sédimentée, déposée, investie dans les traditions. Seul, un individu ne pourrait jamais acquérir l'ensemble des expériences qui lui permettent d'exercer un rôle politique avec un quelconque génie : la « science du gouvernement, » comme l'appelle Burke, est de nature si pratique qu'elle nécessite l'action de ceux et celles qui savent puiser à même le génie que renferme l'histoire, récente comme lointaine, et de ceux et celles qui savent se soumettre à la sagesse des institutions qui font autorité et à la « tutelle » morale, mais épistémologique surtout, des traditions (Morton 1959). Imperfectible, l'homme peut tout de même espérer trouver à l'intérieur d'elles les ressources nécessaires à la quête d'une vie un tant soit peu meilleure (Morton 1985 193). Cette sagesse traditionnelle dont il importe de s'appropriier, aux yeux des conservateurs, entend se passer de réflexions, de rêveries sur un quelconque idéal politique, et se place même au-dessus d'elles : elle aurait pour vertu de s'apparenter davantage à la nature qu'à l'homme⁸⁴.

Sans doute parce que sa propre nature s'est mêlée à lui, le conservateur préfère opportunément ce qu'il a eu l'occasion de bien connaître, croit Cecil (1912 14). En plus du traditionnel et du familier, le conservateur aime le tout tracé, le plus prévisible, le déjà essayé, le presque maîtrisé⁸⁵ (Oakeshott 1991 422). Cela va sans dire qu'il préfère ce qui est à ce qui pourrait être : aux maux qu'il ne connaît pas, le conservateur affiche sa préférence envers ceux dont il a déjà suffisamment souffert pour en découvrir des remèdes (Green 2002 283). Tous les hommes ne sont pas conservateurs, mais Oakeshott parie que tous entretiennent une part de ce qu'il entend être une disposition conservatrice. Si le présent est aride et qu'il n'a que bien peu de douceurs à offrir, l'inclinaison conservatrice d'une communauté se fera discrète. Au contraire, si

⁸⁴ Pourtant, Popper reprochera aux conservateurs la difficulté qu'ils ont à décrire et caractériser les traditions qu'ils chérissent pourtant. L'attitude conservatrice consiste effectivement souvent à recevoir la tradition comme un simple donné, alors que le philosophe des sciences croit plutôt qu'il soit possible de les appréhender à coups d'analyses rationnelles (2006 183).

⁸⁵ « To be conservative, then, is to prefer the familiar to be unknown, to prefer the tried to the untried, fact to mystery the actual to the possible, the limited to the unbounded, the near to the distant, the sufficient to the surabondant, the convenient to the perfect, present laughter to utopian bliss. Familiar relationships and loyalties will be preferred to the allure of more profitable attachments; to acquire and to enlarge will be less important than to keep, to cultivate and to enjoy, the grief of loss will be more acute than the excitement of novelty or promise, » comme l'indique un extrait désormais célèbre des écrits d'Oakeshott (1991 408).

les temps sont doux et généreux et que chacun tire son compte de l'état actuel des choses – et surtout si l'on garde l'impression que les temps durs pourraient remboiter le pas, les dispositions conservatrices de cette même communauté s'attiseront d'autant (Oakeshott 1991 408). En ce sens, l'attitude conservatrice se définit par une disposition naturelle qui allie l'appréciation d'une chose bonne et sienne, de laquelle on a appris à prendre soin, et de la peur de la perdre (Kekes 1998 5). En conséquence, elle élira plus fréquemment domicile dans le cœur des personnes d'âge mûr que dans les autres⁸⁶. Elle aime cependant à ressurgir à tout âge, alors qu'un voisin déménage, qu'un joueur sportif que l'on affectionnait prend sa retraite, ou alors qu'un enfant grandit trop vite (Christian & Campbell 1983 102). Elle vise toujours à perpétuer l'écologie sociale et matérielle d'un lieu et d'un temps (Scruton 2006 ix ; voir aussi 34).

Les traditions, telles que les conçoivent les conservateurs, représentent ainsi l'expérience et la sagesse de leurs ancêtres, rendues objectives et impersonnelles⁸⁷ (Morton 1985 301). Occupés qu'ils sont à élever leurs enfants, à apporter du pain sur la table et à prendre des décisions politiques, les hommes se replient souvent sur les repères qu'ils héritent de ceux qui ont vécu des vies semblables, ponctuées de responsabilités et des soucis semblables aux leurs (Cayley & Grant 1995 58). Et tout comme « you cannot jump from the ground without using the resistance of the ground, nor put out the boat to sea without shoving from the shore, [...] so you are under the necessity of using the actual order of things, » ne serait-ce que pour s'y opposer, fait valoir Emerson comme nombre d'autres conservateurs (1971 189). Les traditions sont ainsi, à leurs yeux, des « structures de régularité » (Popper 2006 198) qui représentent autant d'occasions de se retrouver dans le monde, de mieux le comprendre et de le célébrer, dans l'objectif d'en tirer le meilleur qui soit.

En conséquence de son amour pour ses traditions, le conservateur adopte ainsi une posture d'approbation générale des institutions politiques qui garnissent son environnement présent⁸⁸, contrairement à ses opposants politiques qu'il présume incapables d'appréciation de la

⁸⁶ Pas qu'ils soient plus sensibles aux pertes ; Oakeshott indique que les hommes d'âge respectable sont généralement plus conscients des limites qu'impose le jaillissement du réel sur le possible et se satisfont ainsi mieux du premier (1991 408).

⁸⁷ Ces traditions, Scruton les désigne sous le vocable « culture », définie comme le répertoire des expériences d'une communauté, sanctifié par le passage du temps (2006 207).

⁸⁸ À moins qu'elles ne soient « incorrigiblement mauvaises, » à ce qu'en dit Kekes. Du reste, Stanfield avance que l'idéologie conservatrice a pour intention de faire apparaître les structures d'autorité existantes comme acceptables en les représentant comme une caractéristique juste de leur existence (1974). Le conservatisme s'annonce ainsi d'autant plus anti-intellectuel qu'il cherche à mettre les institutions politiques établies à l'abri de la critique que formule souvent les cercles intellectuels (Eccleshall 1977 66).

grande valeur de cet héritage institutionnel (O'Sullivan 1976 17 ; Stanfield 1974). Toutes les traditions ne valent cependant pas la peine d'être honorées à ses yeux, c'est-à-dire qu'elles ne doivent pas toutes susciter également son intérêt de conservation. Seules celles qui ont passé l'épreuve du temps, attisent l'allégeance culturelle et politique de plusieurs des membres d'une communauté, participent de l'identité morale de ces mêmes membres et proposent de se rendre garantes des conventions sociales d'une époque donnée doivent être sciemment entretenues (Kekes 1998 209). Entretenir une tradition, à ce qu'entendent les conservateurs, c'est en exploiter, continuellement, mais pas forcément consciemment, le génie infini (Oakeshott 1991 471).

Les institutions traditionnelles des conservateurs ne sont pas forcément garantes des vérités politiques transcendantes, si elles existent naturellement, mais ont au moins le mérite d'être passées à l'histoire. La constitution américaine et la constitution britannique, toutes deux produits d'un développement historico-organique, constituent de bons exemples de ces institutions que les conservateurs cherchent à protéger envers et contre tout. Elles ne sont pas forcément les meilleures constitutions, pas plus qu'elles ne sont complètement justes. « And in respect to you, personally, O brave young man! they cannot be justified. They have, it is most true, left no acre for you own, and no law but our law, to the ordaining of which, you were no party. But they do answer the end, they are really friendly to the good; unfriendly to the bad; they second the industrious, and the kind; *they foster genius*, » qu'en disait Emerson (mon soulignement, 1971 192). Une disposition à préserver les traditions qui en soient dignes et une habilité à rendre meilleures celles qui ne le sont pas encore : voilà les vertus dont doit faire preuve le traditionaliste qu'est souvent le conservateur (Burke 2009 158). Qu'il vive aussi de sa foi en ces trois quasi-principe - soit la prescription, ce droit qui croît des conventions sociales qui ont jusqu'aujourd'hui tenues, la présomption, cette inférence qui s'accorde adroitement sur les bases d'expérience commune de plusieurs générations, et le préjugé, ce demi-savoir qui permet à l'homme de pallier aux tensions courantes du quotidien - et il vivra heureux⁸⁹ (Kirk 1953 37).

Le traditionalisme du conservateur se répercute naturellement sur sa conception de la famille. Comme Tocqueville, il pense souvent qu'elle est l'institution traditionnelle la plus en

⁸⁹ S'il perd des proches ou des parts du paysage institutionnel qui lui sont chers, le conservateur est néanmoins caractéristiquement disposé à ressentir de la nostalgie. Arthur Meighen, 9^{ème} Premier ministre canadien, et John Diefenbaker aussi, son successeur quelques trente années plus tard, en sont des exemples révélateurs. Alors que les lamentations passéistes du premier rejoignaient ses points de vue sur les relations sociales et impériales, celle du deuxième était essentiellement utilisée comme arme politique dans la mesure où elle rejoignait une partie des affections populaires (Christian 1987 372).

mesure de rendre les individus socialement aptes. Sitôt que les liens qu'entretiennent les membres d'une même famille s'amointrissent, l'égoïsme d'un individu fait inmanquablement surface, soutient-il souvent (Nisbet 1986 57). Plus la notion même de « famille » devient indéterminée, incertaine, l'homme ne pense plus qu'à la génération qui lui succèdera, et encore. Souvent, l'homme-sans-famille ne sait plus que penser à lui-même, selon ce qu'en disent nombre de conservateurs. Pas qu'ils souhaitent laisser tomber le bien de l'ensemble; le conservateur conçoit plutôt que ce dernier est rendu possible par celui de ses proches et de lui-même (Cayley & Grant 1995 103). « Aimer ce qui nous est propre », voilà la meilleure manière de s'engager auprès de l'autre, dans toute son adversité, dans toute son altérité⁹⁰ (Dart 1999 110). À en croire Scruton, la famille serait par ailleurs la seule institution traditionnelle qui ait traversé l'histoire de l'humanité. Même l'État révolutionnaire en dépend, en ce qu'il doit s'en inspirer pour repenser les liens sociaux capables de tenir le fort de l'unité nationale (Scruton 2001 44). À l'instar de l'État révolutionnaire, l'Ouest a tenté de se réinventer sans la famille dans la deuxième moitié du vingtième siècle, écrit Frum, et il en souffre d'ailleurs grandement aujourd'hui. Les produits de cette destruction organisée de la conception nucléaire de la famille se feront trop tôt sentir, à ce qu'il en croit (1996 261). Somme toute, la famille représente pour Frum et ses prédécesseurs classiques la seule institution capable de nourrir la richesse de tous les autres types de relations que doit entretenir l'homme tout au long de sa vie.

Après qu'il ait pris soin de sa famille, le conservateur estime qu'il doit porter assistance à sa communauté immédiate, par son engagement dans son voisinage ou encore auprès de son Église. Le conservateur valorise souvent l'offre d'aide à ceux qu'il connaît le mieux, puisqu'il considère qu'il peut les aider de manière plus ciblée, plus efficace, avec plus d'amour que s'il devait en offrir à d'autres dont il ne sait rien des us ni des besoins. Parce qu'il aime prendre soin de ceux qu'il fréquente, le conservateur se méfie de l'assistance impersonnelle, bureaucratique, celle qui semble venir de loin, de nulle part⁹¹ (Nisbet 1986 62). En ce sens, il favorise les affaires locales, municipales, aux autres, internationales ou universelles, qu'il cherchera souvent à fuir (Segal 2011 3). Il importe de noter ici que la conciliation des allégeances nationalistes et

⁹⁰ La notion de justice surgit d'abord dans l'esprit d'un homme-parmi-les-siens, pense Grant. Les personnes qui, au contraire, ressentent d'abord l'amour universel, impersonnel, pourraient s'avérer dangereuses, imprudentes, pour ses proches (Cayley & Grant 1995 103).

⁹¹ En matière d'aide communautaire, l'État devrait supporter (sur le plan financier, mais organisationnel aussi) les groupes communautaires qui prétendent à une meilleure connaissance de l'environnement social et matériel dans lequel il cherche à intervenir. S'il cherche à accomplir l'ensemble du travail lui-même, l'État sera forcément inefficace et discriminatoire, puisqu'impersonnel et désengagé (Nisbet 1986 62).

religieuses du conservateur n'est pas toujours aisée, attendu que la dimension universaliste ou transnationale du catholicisme heurte souvent de front la conception particulariste qui est celle du nationalisme conservateur (Boily 2010 36). Souvent, il parvient à contourner la difficulté en imperméabilisant les dimensions privées de son existence des autres, publiques ou politiques (voir Lamonde 2011).

Au troisième rang de priorité dans le cœur du conservateur viennent les affaires de la patrie. Le conservatisme, rendu programme et parti, ne pourrait être autre que nationaliste⁹², selon ce qu'en comprend Stanfield, parce qu'il implique une affection particulière et exclusive pour le pays dans lequel il œuvre, affection qu'il dirige typiquement vers son histoire, ses institutions, ses résidents (1974). Le conservatisme d'ici ne pourrait d'ailleurs être bâti ailleurs, parce qu'il présente un caractère résolument indigène. À tout prendre, le conservateur cherche dans son investissement des affaires familiales, municipales et nationales des racines et autant de repères. Déraciné, désinvesti de l'amour des siens et des lieux de ses propres parents, le conservateur est perdu (Dart 1999 121 et 2006 27 ; voir aussi Kirk 1985 428).

Une part de la justification de la résistance conservatrice à la modification abrupte de son paysage social réside certainement dans son agnosticisme épistémologique⁹³, mais aussi dans cette peur persistante de la pulvérisation soudaine de ses racines. En conséquence de l'amour qu'il porte pour les choses qu'il dit savoir apprécier, le conservateur assimile aisément la violence à la volonté, progressiste ou autre, de changements globaux et subits, eux-mêmes rattachés à l'impatience rationaliste⁹⁴ (Aron 1955 111). Pour plusieurs, le conservatisme pourrait bien se réduire à cette position indéfectiblement réfractaire vis-à-vis du changement politique inorganique (Christian & Campbell 1983 102 ; Freedon 1996 345 ; Oakeshott 1991 409; Segal 2011 179).

Peu aventureux, le conservateur déplore généralement le changement politique en ce qu'il menace de perturber la création de Dieu (O'Sullivan 1976 22), d'altérer la substance des objets existants pour en évacuer le mal, mais aussi le bien (Burke in O'Sullivan 1976 12). Les suites de la mise en branle des altérations politiques du statu quo sont d'ailleurs toujours plus

⁹² « Nationalism, or I suppose patriotism might be a better word, is a love of one's own, » souligne par ailleurs Grant (Cayley & Grant 1995 103).

⁹³ Puisqu'il se sait incapable de connaître la direction à suivre en matière de politiques publiques par exemple, le conservateur ne sera que rarement celui qui prend l'initiative d'un changement programmatique délibéré.

⁹⁴ Le conservateur a d'autant moins de tolérance vis-à-vis de la violence dont il accuse son adversaire qu'il comprend qu'elle est « plus inhumaine encore quand elle se croit au service d'une vérité à la fois historique et absolue » (Aron 1955 222).

importantes que ce que celui qui l'initie est en mesure d'envisager (Oakeshott 1991 410). Puisqu'il est ainsi toujours ardu d'évaluer la nature et l'importance de l'ensemble des conséquences qu'encourt la mise en branle d'un changement, le conservateur choisit souvent de se replier sur l'état actuel des choses et s'en contente le plus souvent. Dans la mesure où il comprend son identité et celle de sa communauté comme renfermée dans différentes séries ininterrompues de contingences toutes plus familières les unes que les autres, le conservateur déplore finalement le changement puisqu'il le menace, lui, les siens et leurs propriétés, d'extinction identitaire définitive (Oakeshott 1991 410).

En conséquence de son dédain affiché du changement délibéré, le conservateur adopte une posture politique favorisant la « réforme » plutôt que le « changement », réforme entendue comme un ajustement politique régulier, mais graduel, virtuellement invisible, reconnaissable à sa très grande sensibilité aux oscillations extrinsèques qu'elle tente discrètement de refléter. Grossièrement, la réforme est différente du changement parce qu'elle n'est pas action, mais réaction. Elle n'impose jamais, mais reflète (Oakeshott 1991 431). Advenant que de vrais changements s'avèrent nécessaires⁹⁵, Oakeshott indique qu'il préférera nettement les modestes aux ambitieux, les lents aux pressés (1991 410). Il optera aussi pour ceux qui visent à répondre à un grief particulier, circonscrit et bien connu, que ceux qui ont pour objectif de rendre généralement meilleures les conditions d'existence d'une communauté donnée⁹⁶. Le plus souvent, le conservateur aimera à rendre le processus d'altération du statu quo difficile et rare, en plus de freiner ceux qui s'imposent à lui, dans l'objectif de les rendre plus conformes à ce qu'il entend être l'évolution naturelle des choses. Même en 1688, alors que s'opérait une dislocation politique claire, a-t-on tenté de la justifier sur la base d'arguments conservateurs, c'est-à-dire en tentant de montrer qu'il s'agissait là d'un retour certain aux principes politiques ancestraux (Cecil 1912 222).

⁹⁵ Inévitablement, certains changements politiques s'avéreront nécessaires : un État qui n'a pas le moyen de se renouveler n'a pas, non plus, les moyens de se préserver, selon ce qu'en pense Burke (2009 21).

⁹⁶ Le processus de modification d'une constitution doit par ailleurs respecter un certain nombre de critères, souligne Rossiter. Il doit toujours voir à incorporer de larges pans de l'institution passée, à tout le moins tous ceux qui ont fait leurs preuves à travers les époques. Il doit aussi refléter, dans la mesure du possible, les modifications dans la mentalité de la communautés qui se sont déjà opérées (1968 31). Il doit également voir à l'équilibre des valeurs contraires, à la pondération des obligations opposées, au départage raisonnable des pressions concurrentes (Segal 2006 2). Le conservateur doit finalement présider aux réformes constitutionnelles avec prudence et humilité, vertus qu'il hériterait respectivement de la philosophie des anciens et de la discipline chrétienne (Kirk 1953 32).

Encore qu'elle constitue un excellent divertissement pour le type d'intellectuel que mésestime Aron (1955 55), la révolution doit être évitée à tout prix⁹⁷, à coup de prudence, de circonspection politique et de timidité morale (Cecil 1912 61), que l'on reconnaît au Canada chez quelques-uns des pères de la Confédération canadienne.

However sagacious and observing he may be, it is with infinite caution that any man ought to venture upon pulling down an edifice which has answered in any tolerable degree for ages the common purposes of society, or on building it up again, without having models and patterns of approved utility before his eyes [...]

récapitule habilement Burke dans ses réflexions bien connues sur la Révolution française (2009 61). En conséquence de son intolérance caractéristique pour les idées radicales, le conservateur rabroue vertement le recours aux issues politiques extrêmes, radicales (Clark in Christian & Campbell 1983 152 ; voir aussi Huntington 1957 460). Les améliorations des structures institutionnelles d'un pays doivent conséquemment être amenées de manière progressive. Procéder de manière contraire reviendrait à « s'exposer à faire des ruines », à ce qu'en pense Joseph-Édouard Cauchon, journaliste et homme politique canadien ayant raté de peu le privilège d'occuper la poste de premier ministre du Québec (in Bédard 2009 123). En ce sens, le conservateur marginalise la conception du politique entendue comme activité humaine « deliberate and purposive » (Freeden 1996 334). Quoiqu'il arrive, le conservateur sait qu'il ne rêvera jamais de révolution puisqu'il attend de sa raison qu'elle adhère au réel, qu'elle n'opère jamais de rupture « avec le train ordinaire des choses humaines » (Aron 1955 47).

Le conservatisme classique se veut ainsi résistance, résilience, friction (Stanfield 1974) : il est une croûte sous laquelle mûrissent les forces du renouvellement (Aron 1955 78). En cela, il cherche à revêtir d'un point de vue politique les propriétés chimiques du ciment, cette pâte malléable ayant pour qualité de s'affermir à mesure que le temps file ; en effet, il cherche à faire tenir ensemble ce qu'il a vu naître et s'installer dans l'objectif de rendre cette matière virtuellement permanente, capable de fournir une base de vie solide, durable, perpétuellement reconnaissable à ceux qui ont grandi avec lui (Viereck 1965 5). Le conservateur souhaite ainsi incarner la résistance politique, qu'il entend d'ailleurs calquer sur celle de la réalité (Aron 1955 33), résistance qu'il oppose aux désirs « capricieux » (Boily 2010 24) d'altération de l'état présent des choses que défendent ses adversaires. Ce qui vaut la peine d'être réalisé en matière politique doit être mis en œuvre lentement, sans l'empressement dont témoigne l'engagement

⁹⁷ Dans la mesure du possible, le conservateur aime à considérer comme criminels les actes révolutionnaires (Freeden 2003 89).

politique du progressiste, se répète le conservateur comme un mantra⁹⁸. Si l'esprit d'innovation est énergie saillante, le conservatisme se propose, à son tour, d'être une « pause on the last movement » (Emerson 1971 186).

En même temps qu'il dit rechercher le compris (O'Sullivan 1976 27), le conservateur s'annonce comme modéré en toutes choses⁹⁹: il oppose ses allégeances politiques à son adversaire politique, qu'il récuse de temps à d'autre d'être « more royalist than the king, more classicist than the Greeks, and more pontifical than any infallible pontiff » (Viereck 1965 16). Comme David Crombie, maire de la ville de Toronto de 1972 à 1978, les conservateurs entendent être « in the middle of the political road » (in Christian & Campbell 1983 151). En cela, ils croient être capables d'obtenir les gains dont rêvent les révolutionnaires sans importer, dans le processus « le péril d'une nouvelle forme d'asservissement » (Aron 1955 32).

CONSERVATISME & HISTOIRE

We are born with the dead:
See, they return, and bring us with them.
The moment of the rose and the moment of yew-tree
Are of equal duration. A people without history
Is not redeemed from time, for history is a pattern
Of timeless moments. So, while the light fails
On a winter's afternoon, in a secluded chapel
History is now and England.

T. S. Eliot, "Little Gidding", in *Four Quartets*, London: Faber & Faber, 1942,
(in Scruton 2006 206).

La conception conservatrice de l'histoire n'est pas plus étrangère à l'épistémologie conservatrice que ne l'est la conception conservatrice, ci-dessus présentée, de la situation du

⁹⁸ Les conseillers politiques de Stephen Harper sommeraient le Premier ministre d'adopter cette formule. Lorsqu'il déroge de cette prudence, il déraperait. « Ses grandes erreurs ont été commises quand il n'a pas pris le temps de préparer le public, » se confie une source près du Premier ministre (in Castonguay 2012). C'aurait été le cas de l'abolition du long formulaire du Recensement et de la crise parlementaire de 2008 provoquée par sa volonté d'abolir la subvention par vote aux partis politiques (Castonguay 2012).

⁹⁹ Il pourrait s'avérer difficile de définir la modération dont se revendique les conservateurs dans la mesure où la modération « est loin d'être une véritable catégorie conceptuelle » (Boily 2010 64). Baradat entreprend néanmoins de le faire en rappelant que, encore qu'ils considèrent qu'il y ait place à l'amélioration, les modérés partagent une relative satisfaction vis-à-vis de l'état politique actuel des affaires humaines. Les personnes politiques modérées s'entendent aussi sur le fait que les changements à apporter sur le plan politique devraient l'être de manière graduelle de sorte qu'ils ne désorganisent en rien les tissus sociaux en place (Baradat 2009 22).

conservatisme en politique. L'histoire, pour le conservateur, est le plus souvent indocile et inintelligible¹⁰⁰. Elle doit être appréhendée de manière non linéaire, c'est-à-dire sans période préhistorique connue, ni fin des temps annoncée ou fatalité globale. Elle ne progresse pas forcément ; plutôt, elle recule souvent¹⁰¹. L'humanité aura beau faire des progrès scientifiques et matériels rapides. Or, la rapidité n'est en rien un standard à partir duquel il est possible d'évaluer le progrès. Selon ce qu'en pense Farthing « we may all go far along a path before discovering that we have long since lost our way » (1957 144). L'humanité aura beau réaliser des changements politiques pour le meilleur de ses communautés. Or, ce que le conservateur abhorre, c'est le progrès pour lui-même, le progrès comme religion ; « the mad rush of technological advance leaved them bemused and apprehensive, » récapitule Taylor (1982 143). Même s'il discrédite de la sorte l'idée téléologique de la progression inéluctable de la raison humaine, le conservateur n'en croit pas moins que le passage du temps, accompagné de la nécessaire sédimentation du savoir, « makes history into reason » (Scruton 2001 40). La raison, que le conservateur refuse à la conscience individuelle, se trouve, chez le conservateur, cristallisée dans l'histoire et, par extension, au cœur de l'existence des structures d'aujourd'hui (Stanfield 1974). À travers les préjugés des hommes et des traditions de leur conduite, accumulées qu'elles ont été depuis des millénaires, ces structures recèlent, au fond, de l'esprit et de la volonté de Dieu (Barker 1951 221 ; Kirk 1953 26).

Contrairement au marxiste, qui entrevoit l'histoire comme le développement de la lutte des classes et des conditions matérielles d'existence aboutissant inéluctablement à la révolution qui mettra fin à toutes les autres, au libéral séculier, qui l'entrevoit plutôt comme la victoire inévitable, mais lente, des meilleures idées sur les autres, et au Chrétien fondamentaliste qui l'entrevoit finalement comme une série de dérogations à la volonté ultime de Dieu débouchant sur le Jugement dernier, le conservateur ne prête souvent pas de logique particulière au déroulement de l'histoire (Farthing 1957 50). Il lui arrivera toutefois d'emprunter aux Chrétiens et aux Whigs certaines de leurs vieilles idées, notamment celle postulant que, suivant la Chute, la rédemption et le salut des hommes, la fin des temps adviendra¹⁰² (Sullivan 2006 210), ou celle

¹⁰⁰ Aron compare l'ascension de Bonaparte au pouvoir à la fortuité des résultats d'un bingo. « Bonaparte, personne n'aurait pu le prévoir, » note-il. « Le fait dépendait de causes innombrables, [...] comparables aux causes innombrables qui amènent l'arrêt de la boule sur un numéro plutôt que sur un autre » (1955 184).

¹⁰¹ Celui qui achète du détergent sait que « nouveau » ne signifie pas toujours « amélioré, » indique Frum avec un brin d'humour (1996 268 ; voir aussi Baradat 2009 23).

¹⁰² Plusieurs conservateurs iront jusqu'à croire que l'histoire acquiert le sens d'une véritable révélation, c'est-à-dire qu'elle « devient au sens presque biblique du terme la révélation du plan architectural sur lequel repose une société particulière » (Boily 2010 21).

d'après laquelle le passage naturel du temps, à travers sa conversion de l'expérience individuelle en raison collective, rend l'homme plus libre (Freeden 1996 333 ; Massolin 2001 21). Certains développeront une sensibilité romantique de leur lecture particulière de l'histoire et de sa continuité (Grant 2000 13), mais tous y verront l'occasion de façonner le futur à l'image de ce qu'ils voient dans le passé (Scruton 2001 39). « My life has fallen at a hateful time. I have come into the world either too early or too late. Now I do not feel comfortable; earlier, I should have enjoyed the time; later I should have helped to build it up again; to-day I have to give my life to prop up the mouldering edifice, » croyait Metternich (in Viereck 1965 108) à l'image de plusieurs autres de ses successeurs conservateurs. Les plus radicaux des conservateurs seront prêts à disqualifier l'ensemble de l'expérience moderne, caractérisée qu'elle est par le développement de la science et de la technique (Nisbet 1986 90). Grant est l'un d'entre eux, impliquant dans le même aveu que « that our brief interlude in the eternal order may be nearing its conclusion » (in Taylor 1982 154). Les autres n'avanceront souvent que l'impossibilité d'entrevoir ce que le futur, qui ne se plie jamais aux décrets de la raison, réserve à ceux qui le vivront (Freeden 1996 339 ; Massolin 2001 217).

Ainsi qu'il envisage l'histoire, le conservateur envisage aussi la vie des hommes. La posture conservatrice vis-à-vis du sens de l'histoire et de la vie des hommes est d'ailleurs bien représentée par l'hypothèse d'Aron voulant que « l'histoire est faite par des hommes qui agissent en des circonstances qu'ils n'ont pas choisies [ici transpire la conception conservatrice de la force autoportante des contingences¹⁰³], selon leurs appétits ou leur idéal [importance conservatrice des vellétés individuelles dans leur conception de l'histoire], leurs connaissances imparfaites [présomption de l'impossible pénétration théorique de l'homme et de l'indisponibilité de l'ordre social], tour à tour subissant la contrainte du milieu ou en triomphant [force autonome des lieux et du temps], courbés sous la pesanteur des coutumes immémoriales ou soulevées par un élan spirituel [importance conservatrice récurrente des traditions] » (1955 214). L'indocilité de l'histoire, son impossible maîtrise et l'intervention imprévisible des accidents, de la rencontre des hommes rend, comme indiqué plus tôt, la planification politique inutile. L'histoire, politique comme individuelle et sociale, demeurera ce qu'elle a toujours été : l'art de la prise des décisions difficiles, arbitrairement déterminées, en situation d'imperfection radicale de la connaissance

¹⁰³ Une contingence, pour le conservateur, est le nom donné au fait que les hommes, individuellement ou collectivement, sont l'objet de causes extrahumaines qu'ils ne peuvent ni comprendre, ni maîtriser et, qu'en conséquence, « one moment may or may not lead to another » (Sullivan 2006 211 ; voir aussi Kekes 1998 214).

(Sullivan 1006 211). La certitude historique ou politique est foncièrement incompatible avec l'essence du devenir (Aron 1955 216).

Bien qu'ils ne s'entendent pas tous sur le sens qu'il faille tirer de l'histoire, selon qu'ils soient religieux ou non, les conservateurs s'entendent toutefois tous sur le fait de lui conférer de l'importance (Rossiter 1968 45). « Le Parti libéral [du Canada] tente de [nous] faire croire que le Canada est né dans les années 1960. C'est ridicule ! » de déclarer Guy Giorno, ancien chef de cabinet de Harper¹⁰⁴ (in Castonguay 2012). Au contraire des libéraux, les conservateurs canadiens seraient infiniment plus conscients de l'histoire de leur pays, ce qui pourrait parfois expliquer leurs références nombreuses aux institutions militaires et au régime monarchique (Segal 2011 211). « The hard truth is that history matters, » martèle Segal avant de rappeler l'importance égale, dans l'imaginaire conservateur, de la particularité des lieux (2011 37, 211).

Si les traditions, à l'instar de l'histoire, tiennent une place de choix dans la vie du conservateur, elles ne se donnent néanmoins jamais telles quelles à son esprit, dans la mesure où elles n'existent pas en dehors de la mémoire qu'en ont les contemporains (Hogan 1963 xii ; Kekes 1998 29). Pour vivre et être reproduites, elles nécessitent l'intervention de l'herméneute, responsable de cultiver et favoriser la promotion de l'exploitation non-réflexive du génie inséré dans les coutumes ainsi que dans les traditions de la conduite morale et politique (Beiner 1983 20 ; Dart 1999 89). En conséquence, une certaine élite politique doit se rendre garante d'une forme d'interprétation de cette histoire traditionnelle. Si les porte-étendards de la nouvelle sensibilité historique au Québec et au Canada, par exemple, offrent de dégager leurs traditions (universitaires, culturelles, linguistiques, etc.) pour les faire revivre, c'est qu'ils se proposent, en quelque sorte, de la créer à coup d'efforts herméneutiques¹⁰⁵. Comme le rappelle Massolin, « [Canadian] critics of academic modernisation were convinced of the need for a resurgence of the traditional academy [...]. Although based on historical fact, the 'university tradition' was [...] mythological in composition » (2001 108). Dans la même veine, Grant va jusqu'à évoquer, dans *Lament for a Nation*, un type de mythe pastoral, auquel il serait prétendument impossible de retourner, pour appuyer sa vision tragique vis-à-vis du destin canadien, « a pastoral myth which Grant and his readers must know has never been an actuality or even an agreed fiction in the

¹⁰⁴ Comme le libéral, le rationaliste n'aurait aucun moyen de reconnaître que l'histoire n'a pas le 20^e siècle pour point de départ (Oakeshott 1991 40).

¹⁰⁵ Il deviendra, dans certains cas, difficile de partager une réhabilitation légitime d'une tradition d'une « contrefaçon, » c'est-à-dire d'une promotion cachée d'une forme d'innovation qui s'écarte de l'esprit de la tradition qu'elle prétend véhiculer. Pour distinguer la tradition d'un facsimilé, il s'agit pour Scruton de rechercher les éléments de « continuité » (2001 42).

Canadian setting » (MacDonald 1977 245 ; voir aussi Duffy 1982 108). Dans l'objectif de la transmettre, il importe ainsi pour les conservateurs de définir les traditions qu'ils somment leurs contemporains d'adopter, parfois, même, moins par le biais de l'interprétation que celui de la création.

Naturellement, les herméneutes responsables de l'interprétation de la tradition ne s'entendent que rarement sur les modalités d'exercice des pratiques coutumières ou sur les détails de la mise en pratique de la sagesse d'antan. Différentes traditions s'entrechoqueront aussi les unes aux autres, rendant difficile le travail des herméneutes, pourtant considérable et nécessaire dans l'univers conservateur (Kekes 1998 64). Scruton suggère évasivement que, pour contourner une partie du problème, les conservateurs ne doivent donner de l'importance aux traditions qui (a) ont fait leurs preuves d'une manière ou d'une autre (b) engagent la loyauté de ceux qui participent d'elle et (c) s'inscrivent dans la durée et la continuité (2001 42).

Nous nous étions proposé, à la lumière de l'étude de la posture de l'épistémologie conservatrice classique, d'examiner les implications de ces prémisses sur le plan de la pratique politique. Après nous être arrêtés quelques instants sur la nature de l'engagement conservateur en politique, que l'on a tour à tour qualifié d'anti-utopiste, d'anti-planiste, d'anti-volontariste et de pragmatique, nous avons rapidement souligné l'importance qu'il confère aux instances d'autorité et à la hiérarchie politique pour mieux illustrer son recours aux explications extrahumaines des conditions d'existence de ses semblables et de lui-même, avant de définir son amour vis-à-vis du peu qu'il entend connaître. Nous proposons de clore ce chapitre sur le pessimisme du conservateur, puisqu'il est la conséquence politique directe de son scepticisme épistémologique sur lequel nous avons conclu le premier. Le pessimisme du conservateur est finalement le contrecoup conséquent de la définition de son engagement dans l'univers politique.

L'ensemble de ses postures épistémologiques débouche sur le scepticisme que l'on reconnaît souvent aux conservateurs (Baradat 2009 23). Pas qu'ils conçoivent le monde comme une stricte vallée de larme, mais ils l'entrevoient certainement comme « a very imperfect place, capable of only limited improvement » (Stanfield 1974). De manière typiquement conservatrice, Richard Bedford Bennett, 11^e Premier ministre canadien, illustre en 1933 la « lenteur » avec laquelle l'humanité progresse –si elle progresse, naturellement (Christian & Campbell 1983 127). Celui qui croit au contraire, à savoir que l'humanité a fait la preuve depuis son commencement de son aptitude aux progrès rapides et réussis, prêche en quelque sorte par optimisme, optimisme lui-même bâti sur une compréhension erronée et malheureuse de la situation subsidiaire des

hommes, à en croire nombre de conservateurs convaincus de la radicale imperfectibilité du monde et de ses hommes¹⁰⁶ (Farthing 1957 45). Le conservateur pourfend en conséquence la prémisse politique rationaliste, progressiste et optimiste, suivant laquelle les fins de la vie politique déterminent, de manière technique et indubitable, les moyens de les réaliser (Rayner 1985 333). Les problèmes qui affligent les hommes ne sont pas forcément capables d'identification, de diagnostic ; voilà pourquoi les conservateurs font preuve de scepticisme politique vis-à-vis de remèdes politiques que proposent à tout vent leurs adversaires (Hogan 1963 25). Du point de vue des conservateurs, les aléas de la vie des communautés sont moins une occasion de redressement que de « célébration » (Sullivan 2006 199).

Il faut libérer le monde de l'illusion, entretenue et propagée par les progressistes et autres révolutionnaires, à l'effet que la Terre soit capable de porter une forme de justice que le conservateur croit appartenir à un règne supérieur d'existence, auxquels les hommes n'ont aucun accès (Beaudry & Chevrier 2007 14 ; Kekes 1998 189). Du reste, le mirage qu'est la justice sociale, dont plusieurs des adversaires des conservateurs font la promotion programmatique, est foncièrement inintelligible, vide et dénudé de sens pour plusieurs conservateurs qui, à l'instar de Friedrich Hayek, assimileront la défense de la justice sociale à l'intervention préjudiciable de l'État dans les affaires économiques et sociales (O'Sullivan 1976 145). Parce qu'elle implique de réconcilier l'irréconciliable, de comparer l'incomparable et de connaître l'inconnaissable¹⁰⁷, l'application de la justice n'est pas de ce monde¹⁰⁸, à ce qu'en disent de nombreux conservateurs. Le conservateur trouve finalement l'optimisme en défaut d'adhérence au monde puisqu'il souhaite éternellement autre ce qui est avéré (Aron 1955 115). Tout comme la plupart des libéraux, un grand nombre de socialistes sont optimistes, confiants dans la capacité de l'humanité

¹⁰⁶ Aron croit que ce qui passe pour optimisme, chez les progressistes, n'est, le plus souvent, que l'effet d'une « erreur intellectuelle » (Aron 1955 178).

¹⁰⁷ Le pluralisme des valeurs est notamment défendu par plusieurs des conservateurs qui font l'objet de la présente étude. Le conservateur conçoit d'ordinaire que son pluralisme départage d'autant mieux sa posture politique de celle de ses adversaires que le socialiste fait résider l'essence de l'homme dans sa stricte égalité d'avec ses pairs et que le libéral la fait résider dans sa liberté (Beaudry & Chevrier 2007 14 ; Cayley & Grant 1995 47). Au contraire de ses opposants, le conservateur considère (à tort à ce qu'en pense Blattberg (2009 11 no 24)) qu'il sait mieux accommoder la diversité morale des êtres humains que ses adversaires en ce qu'il ne confère à aucune valeur une importante suprême et inaliénable (Kekes 1998 23-4, 188, 198 et 205 ; Quinton 1995 ; Scruton 2001 19). Diefenbaker soulignait ainsi l'importance qu'il conférait à la diversité : « For I see Canada not as a mosaic but rather as a peopled garden in which the flowers of different lands lend richness and beauty and the strength of their diversity to our body politics » (Christian & Campbell 1983 133).

¹⁰⁸ D'autres conservateurs seront cependant plus « optimiste » vis-à-vis de la possibilité de la justice sur terre. Parmi eux, Morton croit que la justice réside dans la distribution raisonnable des peines et récompenses selon les mérites des comportements individuels des hommes. « Justice is that each should have its own and that each should be what it is in him to be, » souligne-t-il (1985 307).

à marcher dans le chemin du progrès, alors que les conservateurs, « atterrés par l'inéluctable permanence du mal, demandent tout au plus au politique de le contenir »¹⁰⁹(Beaudry & Chevrier 2007 17 ; voir aussi Aron 1955 178 et Hogan 1963 25).

En conséquence de leur scepticisme politique et de leur conception de l'indisponibilité de la justice, les conservateurs ressentent généralement un mélange de peur et de tristesse qui conclut à leur pessimisme vis-à-vis des affaires humaines. De peur que le tout s'effondre, le conservateur cherchera toute sa vie à ne jamais toucher les fondations des édifices qui lui sont chers (Viereck 1965 126). De peur que le mal ne s'abatte sur les conditions qui rendent sa vie digne et agréable, le conservateur cherchera à protéger son patrimoine envers et contre tous (Kekes 1998 12). Du reste, la perte de ses repères provoque souvent chez le conservateur une profonde tristesse¹¹⁰. En face de l'adversité, le conservateur se rapetisse et comprend son sort comme infiniment vulnérable vis-à-vis de la sauvagerie extrême que lui oppose les forces de la nature (Duffy 1982 28). En conséquence de son pessimisme, le conservateur ne répondra d'ailleurs que rarement aux conflits par la conversation ou même la négociation, encore qu'il acquiescera souvent à ce qu'il estime être la nécessité de compromettre les valeurs qu'il croit voir s'entrechoquer. En ce qu'il conçoit que le mal l'emporte le plus souvent sur le bien et que les valeurs sont, pour la plupart, irréconciliables entre elles, le conservateur n'entretient jamais de sincères espoirs quant à la résolution heureuse et satisfaisante des conflits, qu'il comprend du reste comme étant incessants et inexorables. Plus souvent qu'autrement, le conservateur attend des conflits qu'ils se résolvent par la violence¹¹¹.

Grant disait de lui qu'il n'était pas « pessimiste » au sens où l'a d'abord entendu Leibniz : si l'optimiste croit en effet qu'il vit dans le meilleur des mondes et le pessimiste dans le pire,

¹⁰⁹ À l'instar de plusieurs conservateurs, Thomas More disait que « When you can't expect the good to happen, try and prevent the very worst » (in Horowitz & Grant 1969 5).

¹¹⁰ À cet effet, Grant raconte : « A wise Indian said to me once as a joke –and I think it's a very good joke – that the West is considered to be concerned with right and the East with rite. Now, we immediately think, Oh, how much better we are; but you know, when the West has lost its rite, in the Eastern sense, which it has, it's a position of infinite sorrow for people » (Cayley & Grant 1995 58).

¹¹¹ Cette association du conservatisme (que l'on assimile ici, aux fins de la discussion, à la droite politique) à la résolution effective des conflits par la violence et celle du progressisme à la résolution des conflits par la conversation ou la négociation, rejoint celle de Blattberg qui fait correspondre l'axe politique gauche-droite à celle de l'attitude vis-à-vis de la résolution de conflit, qui s'étend de la conversation (gauche politique) à la force (droite politique), en passant par la négociation (centre politique) (Blattberg 2009 20). Encore que toutes les idéologies politiques, incluant le conservatisme, favorise la négociation, il explique que les conservateurs ont tendance à s'abandonner à la force plus rapidement que les libéraux ou les socialistes, étant donné leur scepticisme épistémologique marqué.

Grant ne se déclare aucunement pessimiste¹¹². Il n'en reste pas moins que le conservateur glisse souvent vers le pessimisme, au sens où il croit souvent au dénouement inopportun des situations dans lesquelles il se trouve, qu'il qualifie souvent d'ailleurs d'inquiétantes, de malheureuses¹¹³ (O'Sullivan 1976 15). Oakeshott comme Kekes rappellent par ailleurs tous les deux que la vie humaine se résume à la manœuvre incertaine d'une embarcation sur une étendue d'eau vaste et perfide, sans destination continentale connue ni repères cartographiques capables d'orienter le navigateur, manœuvre qui se définit du reste par l'absence de communication du pilote avec l'extérieur et de garantie à l'effet que les vivres disponibles sur l'embarcation seront suffisantes pour subvenir aux besoins de ceux qui s'y retrouvent. « The task at hand is to keep afloat, but the crew is unruly, discipline is poor, the command is forever changing hands, there is no safe haven, and the best that can be done is to cope with emergencies as they occur, » allègue Kekes (1998 214-5 ; voir aussi Oakeshott 1991 60). En ces circonstances difficiles, l'optimisme est chimérique, le fatalisme et le cynisme, destructeurs, et le pessimisme, réaliste¹¹⁴. Comme le rapporte métaphoriquement Emerson, le conservateur « assumes sickness as a necessary fact, and his social frame is a hospital, his total legislation is for the present distress, a universe in slippers and flannels, with bib and papspoon, swallowing pills and herb-tea » (1971 196).

Il ne faudrait cependant pas assimiler le pessimiste conservateur au désespoir. Encore que la disposition conservatrice au pessimisme amène celui qui l'adopte à « [smirk] rather than [fight] » (Horowitz 1965 359), le conservateur ne croit que rarement que les limites inhérentes à

¹¹² Comme Grant croit en Dieu, il se croit optimiste. Seulement, la situation présente de l'Occident ne l'emballe en rien, affirme-t-il (Cayley & Grant 1995 75).

¹¹³ Horowitz trouve d'ailleurs Grant coupable du même pessimisme que celui de ses pairs conservateurs (1965 359).

¹¹⁴ Les conservateurs ne sont d'ailleurs que rarement déçus, puisqu'ils n'espèrent que peu de choses (Sullivan 2006 214). Contrairement aux progressistes, qui défendent souvent la cause des moins bien nantis, des plus vulnérables, le conservateur apparaît au demeurant plus souvent qu'autrement se porter à la rescousse de ceux qui n'ont plus rien à gagner. Ses victoires électorales passent pour triomphe de l'égoïsme, alors que celles de ses adversaires se présentent comme la consécration de la raison et de la moralité (Frum 1996 95-6, 188 ; Kekes 1998 ix). Comme le conservatisme est aussi appelé à défendre l'ordre actuel des choses, heureux comme malheureux, et comme il se fait en quelque sorte solidaire des injustices ou des cruautés « dont aucun temps et aucun pays n'ont [pourtant] été exempts » (Aron 1955 71 ; voir aussi Boily 2010 125), il se trouve invariablement du mauvais côté des disputes ; « [the conservative] is always apologizing, pleading a necessity, pleading that to change would be to deteriorate; it must saddle itself with the mountainous load of all the violence and vice of society, must deny the possibility of good, deny ideas, and suspect and stone the prophet » (Emerson 1971 186). La position conservatrice serait finalement d'autant plus difficile à tenir qu'elle doit aussi habilement se passionner pour la modération, se convaincre de ce dont il ne peut convaincre ses pairs – au 20^e siècle, il est certainement plus facile de condamner le monde que de le justifier (Aron 1955 61 ; Viereck 1965 133). La position politique du conservateur s'annonce néanmoins la seule qui, à ses yeux, présente toutes les conditions nécessaires à la vie.

l'exercice de la justice, la permanence du mal et la force des contingences commandent son strict désespoir (Kekes 1998 219). Si la terre ne peut accueillir la perfection céleste, elle peut cependant éviter d'être l'hôte des passives des forces du mal (Kirk 1985 473). « Our cause [...] is the cause of the second best against the worst, » souligne Viereck en dernière analyse (1965 135).

En définitive, le jugement en situation politique est défini dans la tradition conservatrice par sa mise en exercice effective dans des situations de prise de décisions de la vie du conservateur ; informé qu'il est par sa posture épistémologique sceptique, le jugement d'une personne ne serait d'après lui éclairé que dans la mesure où il ne s'exerce guère en situation de détachement, d'observation, de contemplation (Beiner 1983 50). La détention théorique d'une définition du bien ne permet en rien à celui qui la possède d'en faire bon usage. Pour le conservateur, l'art du politique sollicite davantage son savoir-faire, sa connaissance pratique, que ses connaissances théoriques, qu'il annonce idéologiques. En conséquence de sa conception du jugement, le conservateur ne conçoit pas être en mesure d'en rendre compte, à l'écrit comme à l'oral, au devant de sa prise de décision ou à sa suite : les modalités de délibération du conservateur ne lui sont connues qu'au moment où elles s'exercent dans les sujets qu'il juge (1983 162). Le jugement du conservateur entend ainsi rendre compte de la particularité des lieux et du moment en même temps qu'il cherche à s'éloigner des fruits stricts de son imaginaire, de ses idéaux, de sa volonté. Convaincu de la difficulté d'arbitration des conflits, du caractère indépassable des limites intrinsèques à l'exercice de la justice et de l'impossibilité de la réconciliation des valeurs, toutes incommensurables, le conservateur conclut souvent, à la lumière de son postulat de l'existence de forces obscures, au pessimisme.

CHAPITRE TROIS. Le conservatisme au Canada : une forme particulière du régime conservateur

À la lumière de notre étude du discours conservateur classique, à tout le moins celui qui a eu le plus d'écho au nord du 49^e parallèle, nous avons tenté de faire ressortir les prémisses épistémologiques du conservatisme pour ensuite mieux dégager leurs répercussions sur l'engagement politique de ses adeptes et sur la conception de la justice de ses principaux artisans. Nous cherchions à travers ce processus à nous enquérir de la signification politique et des modes de production du discours des conservateurs dans l'orbite de la politique canadienne post-confédération, en choisissant toutefois de ne franchir la barre des années 1970s qu'à de rares exceptions, parce qu'à leur suite s'opère un changement épistémologique et discursif significatif sur lequel nous reviendrons en conclusion. Cette entreprise visait à nous permettre de mieux comprendre la tradition conservatrice canadienne, mais aussi occidentale, telle s'est articulée depuis 1967, en reconstituant une partie des grandes énonciations orales et écrites de cette tradition dans l'objectif ultime de faire apparaître ses modalités formelles d'articulation et ses allégeances épistémologiques dans l'histoire canadienne. Comme nous avons pour objectif de dégager le discours conservateur de l'héritage oral et écrit de différents hommes de lettres canadiens, nous lui consacrerons ce dernier chapitre. Lorsque possible, l'étude sera limitée à celui de la tradition conservatrice constituée entre les passages de John A. Macdonald et de Brian Mulroney à la tête du pays, époque au cours de laquelle l'argument conservateur s'est fait proche du mouvement « Red Tory » et s'est tenu à l'écart des idéaux réformistes qui verront le jour après lui. Avant de procéder à l'étude détaillée de certaines attitudes épistémologiques et politiques conservatrices (p. ex. le pragmatisme, le nationalisme et l'inquiétude politique) que l'on retrouve distinctement dans la conduite morale et politique de certains conservateurs canadiens, nous visiterons des segments de la lecture conservatrice de certains moments de l'histoire et de la politique canadienne. Nous nous attarderons, le temps d'une section, au mouvement tory anglais, à celui des ultramontains français, à l'arrivée des loyalistes venus des États-Unis, avant de souligner l'importance pour les conservateurs de la clause constitutionnelle définie par la promotion de la paix, de l'ordre et du bon gouvernement par la Couronne. Nous parcourrons rapidement l'expression conservatrice de l'amour de la splendeur géographique du pays et l'attachement des conservateurs au caractère monarchique de son régime politique. Nous relèverons brièvement leur insistance sur le caractère antirévolutionnaire –et souvent anti-américain– des mœurs politiques canadiennes et sur l'excursion « Red Tory » de nombre de

conservateurs canadiens. Avant de conclure notre travail de recherche, nous nous pencherons sur le passage du conservatisme classique au nouveau conservatisme tel qu'il s'est opéré au Canada, nous permettant ainsi de d'illustrer une partie des nouvelles formes de l'engagement du conservateur dans l'univers politique¹¹⁵. Au sortir de ce bref parcours, nous aurons achevé notre enquête sur les prémisses épistémologiques des conservateurs, sur la définition de leur engagement politique et les liens qu'ils entretiennent avec l'histoire politique canadienne.

Plusieurs personnes auront contribué à construire la tradition conservatrice ; d'autres, par leur conduite, en auront inspiré l'esprit. Si John Calvin, Robert Browne et John Locke sont du nombre des Pères de l'Amérique, on doit considérer l'héritage de l'Évêque Bossuet, d'Edmund Burke et de Jeremy Bentham comme décisif dans l'établissement des colonies britanniques d'Amérique du Nord, selon Massolin¹¹⁶ (2001 246). Du point de vue de la pratique politique, John A. Macdonald et George-Étienne Cartier auront inspiré nombre de leurs successeurs canadiens en raison du succès qu'ils ont respectivement rencontré dans leur entreprise de sauvegarde, du reste « profoundly conservative » (Day 2000), de l'identité britannique dans le cas des Canadiens-anglais et franco-catholique dans le cas des Canadiens-français. Autant que leurs leaders conservateurs, la conduite morale et politique du peuple canadien aurait de tout temps témoigné de sa propension conservatrice, à en croire entre autres analystes Seymour Martin Lipset et Gad Horowitz. À la suite de ses enquêtes sociologiques, le premier suggère que la « société » canadienne soit à la fois plus collectiviste et élitiste que sa contrepartie américaine. Il observe aussi au nord du 49^e parallèle plus de déférence de la part de la population vis-à-vis des instances d'autorité comme les corps policiers et les cours de justice, un plus grand respect des limites légales imposées dans les secteurs industriels et économiques, et une plus grande cohérence ethnique dans l'ensemble du pays (in Christian & Campbell 1983 29). Christian et Campbell notent pareillement que les Canadiens ont traditionnellement été disposés à employer les moyens mis en place par l'État pour mener à bien des projets visant le bien-être des communautés – p. ex. la construction du Chemin de Fer Canadien Pacifique, de la Société Radio-Canada, d'Ontario Hydro, d'Air Canada et de Petro-Canada (1983 27). Horowitz ajoute que le

¹¹⁵ Certains préfèrent parler de « néoconservatisme » (voir Boily 2010), mais nous privilégierions l'usage de l'expression plus générique de « nouveau conservatisme » pour ne pas communiquer l'impression d'adopter le point de vue des politologues s'étant avant nous prononcés sur l'existence d'un mouvement « néo-conservateur, » au Canada ou ailleurs.

¹¹⁶ Hogan tient néanmoins à souligner que le conservatisme canadien n'a pas de tels « pères spirituels » à proprement parler, du fait qu'il consiste moins en une lignée idéologique qu'en une disposition politique difficile à enseigner et circonscrire (1963 21).

Canada a toujours abrité des communautés relativement stables et paisibles, encourageant l'établissement d'une tradition politique marquée par la modération dans les instances de décisions législatives de la capitale fédérale et des provinces (1967 364). Les Canadiens se félicitent d'autant plus de leur retenue qu'ils conçoivent les agitations politiques de leurs voisins comme abusivement égalitaristes, radicalement individualistes et irrémédiablement irrespectueuses des contraintes légales (Christian & Campbell 1983 27).

Contrairement à son cousin britannique¹¹⁷, le Parti conservateur canadien n'a pas remporté les honneurs électoraux qui semblaient lui revenir de droit à la suite du long règne de Macdonald. Dans l'imaginaire conservateur canadien, on lui confère tout de même le mérite de la construction du chemin de fer transcontinental canadien et de la protection du Nord-Ouest canadien de l'agression américaine, deux projets orchestrés par John A. Macdonald, de la reconnaissance officielle du statut international du Canada opérée par Robert Laird Borden à Versailles, de la mise en place du suffrage universel proposé par Arthur Meighen, de la mise en place de réformes économiques et sociales en réponse à la Grande Dépression de 1929 concoctées par Richard Bennett, de l'adoption de la Déclaration canadienne des droits initiée par John Diefenbaker, ainsi que de la posture canadienne anti-apartheid défendue par Brian Mulroney (Segal 2011 211). La rhétorique libérale et néo-démocrate tente de passer sous silence l'importance de la tradition conservatrice au pays, martèle Frum. Il n'en reste pourtant pas moins que

[...] that Canada that sang 'The Maple Leaf forever,' that hanged Louis Riel, that listened to black-clad priests denounce the theory of evolution, that erected statues to Queen Victoria, that volunteered for the trenches, that shunned the New Deal reforms of Franklin Delano Roosevelt, that made a hero of Soviet Igro Gouzenko [...]

existe toujours à son avis (Frum 1996 3). Que les conservateurs aient repris le pouvoir en 2006 témoignerait du reste moins d'un changement de cap politique majeur que d'un renouement avec l'esprit qui a accompagné le développement du pays depuis sa naissance, dont se sont jusqu'ici portés garants les descendants des colons britanniques et torys, des conservateurs catholiques et ultramontains ainsi que des loyalistes venus d'Amérique (Day 2000 ; Segal 2011 46).

¹¹⁷ Pas étonnant que le XXe siècle ait été étiqueté « siècle conservateur » en Grande-Bretagne : entre 1900 et 2000, les Conservateurs ont tenu les reines du pouvoir, seuls ou au sein d'une coalition qu'ils menaient, pendant soixante-huit ans (Green 2002 1).

Les travaux de Louis Hartz parviennent pour la plupart à la conclusion que la société américaine est infiltrée de part en part par la doctrine de l'individualisme libéral, faisant d'elle ce que le politologue appellera un « fragment idéologique pur » défini par ses allégeances politiques libérales et bourgeoises. À la suite d'Hartz, McRae travaillera à montrer que les conclusions du premier tiennent aussi au nord du 49^e parallèle, sauf dans de rares cas d'exceptions. À cette thèse, Horowitz répondra que ces « imperfections non-libérales » supposément mineures au Canada, ne sont pas qu'exceptions : elles illustrent un phénomène politique qu'il importe d'étudier à part entière. Dans ses propres travaux, Horowitz conclut à l'existence d'une culture proprement canadienne, différente de la culture libérale américaine qui la borde au sud, en ce qu'elle est définie par l'imposante présence d'éléments torys et socialistes en son sein (Horowitz 1978 388 ; voir aussi Christian & Campbell 1983 26). Ainsi, l'immigration anglaise et britannique aurait insufflé le torysme et le conservatisme dans la culture politique canadienne, selon ce qu'en pense le politologue de l'Université de Toronto (Horowitz 1978 385 ; voir aussi Christian & Campbell 1983 27).

LE TORYSME CANADIEN

Le vocable « torysme » tirerait ses racines étymologiques de l'irlandais *tóraidhe*, « hors-la-loi, » terme qui était à l'époque utilisé pour désigner les hommes qui supportaient les droits et privilèges de la Couronne britannique et s'opposaient ainsi à l'élargissement des pouvoirs du Parlement. Pendant la période pré-Confédération, sur le territoire nord-américain, l'épithète « tory » marquait par extension l'ensemble des immigrants et colons qui respectaient pieusement l'autorité du régime monarchique britannique et prêchaient l'écrasement de l'esprit républicain qui avait alors élu domicile dans certaines chaumières chez leurs voisins américains (Fierlbeck 2006 45). L'amour de la Grande-Bretagne, et le dédain de l'esprit indépendantiste des Américains, appartiennent ainsi par définition au tempérament tory canadien¹¹⁸. De son attachement au régime britannique, le conservateur et tory proto-canadien retient d'abord du premier son *élitisme*, c'est-à-dire son appréciation politique des régimes assis sur une conception hiérarchique de l'ordre social. À ce qu'en rapporte Grant, les colons britanniques au Canada

¹¹⁸ Quoique l'amour des affaires politiques britanniques et le mépris de celles des États-Unis définissent, à eux seuls, une bonne part du tempérament tory canadien, le reste demeure difficile à cerner, « because it is less a clear view of existence than an appeal to an ill-defined past. Yet, [...] it was an *inchoate desire* to build, in these cold and forbidding regions, a society with a greater sense of order and restraint than freedom-loving republicanism would allow » (mon soulignement) (Grant 2000 69). Du reste, il est certainement symptomatique de la place primordiale qu'occupaient les valeurs britanniques que peu de Torys canadiens aient ressenti le besoin d'en archiver l'importance (Fierlbeck 2006 50).

auraient d'ailleurs travaillé à jeter au Nord des États-Unis les bases d'une société stable, hiérarchique et non-démocratique (in Christian 1987 371). L'attitude des critiques culturels conservateurs du milieu du XXe siècle au Canada, dont Massey, Grant et Creighton sont du nombre, témoignera aussi, quelques décennies plus tard, de cette sensibilité élitiste qui caractérise souvent l'engagement politique du conservateur canadien : leur ton confiant, typiquement moralisateur, est certainement un vestige de leur éducation fondamentaliste chrétienne à ce qu'en pense Massolin (2001 17). Encore qu'ils aient évacué une partie des références religieuses de leurs discours, ils n'en restent pas moins imprégnés de la ferveur catholique et de la rigueur anglicane de leur auteur. L'élitisme des Torys canadiens-anglais apparaîtrait finalement clairement dans leur dénonciation acrimonieuse de la culture de masse et du consumérisme. De son amour de la Mère-Patrie, le colon britannique installé en Amérique du Nord soutire également *l'importance qu'il accorde à l'univers religieux*. Les trois Églises qui domineront d'ailleurs la vie coloniale et les débuts canadiens-anglais, à savoir l'Église catholique, l'Église anglicane et l'Église unie du Canada, n'auront que peu de place pour la tradition individualiste américaine, que tout oppose à celle des Torys canadiens (Ives 2009 31). Finalement, le proto-canadien conservateur emprunte le plus souvent à son attachement vis-à-vis du Royaume-Uni sa *conception organique de la communauté*, ou son anti-individualisme, individualisme qu'il qualifie de « rugged » au sud de la frontière (Horowitz 1966 157 ; voir aussi Miousse 2007 11). Au final, le Tory canadien prendra souvent, en situation de conflits religieux, politiques et nationaux, la défense de l'Église, du Roi et du Dominion (Cecil 1912 41).

L'amour de la Mère-Patrie et les tendances antirationalistes du conservatisme anglo-canadien transsudaient de l'esprit de la fondation du Dominion. Dans les mots de Creighton, les pères canadiens de la Confédération

were mid-Victorian British Colonials who had grown up in a political system which they valued, and which they had not the slightest intention of trying to change by revolution. For them the favourite myths of the Enlightenment did not possess an even quaintly antiquarian interest... They would have been sceptical about both the utility and the validity of abstract notions such as the social contract and inalienable rights of man [...]. God, not government, these British Americans believed, could alone effect the regeneration of mankind (1964 142-3).

D'après le plus important d'entre eux, John A. Macdonald, il était d'ailleurs impératif de veiller à la prééminence de l'influence britannique au pays, fréquemment assimilée au torysme dans le discours conservateur canadien. Par son engagement en politique, Macdonald espérait maintenir intacts les liens entre la colonie et la Mère-Patrie, en célébrant et institutionnalisant notamment l'esprit qui animait les institutions britanniques (Christian & Campbell 1983 107).

Tout au long du développement politique du Dominion, le colon britannique, partisan qu'il était souvent du Parti conservateur canadien, s'intéressait aux avancées du Parti conservateur du Royaume-Uni, particulièrement alors que Benjamin Disraeli se retrouve à la tête de sa formation politique (Christian & Campbell 1983 103).

Son fort attachement identitaire à la Mère-Patrie conduisait souvent le Tory anglo-canadien à répudier les manières politiques des Américains, en raison notamment de l'empressement avec laquelle ces derniers avaient décidé de rompre leurs liens politiques avec le Royaume-Uni (Massolin 2001 7). À la société américaine, dont l'esprit est entendu comme scellé par l'accord délibéré d'un certain nombre d'individus, Morton oppose le conservatisme canadien, plutôt caractérisé par la loyauté de ses citoyens à la Couronne britannique (in Horowitz 1966 157). Segal, sénateur conservateur canadien, va jusqu'à répudier des Américains ...leur conservatisme. « When American conservatism –an amalgam of hyper-patriotic, exceptionalist, Whiggish, reason-based, government-designed, melting pot orthodoxy –took hold in the United States, it was Toryism, a far more inclusive and accommodationist version of conservatism, that took hold in Canada » (2011 196).

À mesure que la modernité gagnera du terrain au nord de la frontière, les Torys anglo-canadiens en perdront. Le triomphe des idéaux scientifiques et sociaux de la modernité –p. ex. la technologie, l'utilité, la démocratie politique et universitaire et le nationalisme culturel– triomphe qui s'opère aux dépens de ce qu'ils entendent être les valeurs chrétiennes, garantes de l'existence de la tradition politique conservatrice, aura finalement raison des derniers Torys du Canada britannique (Duffy 1982 110 ; Massolin 2001 9, 14). Déjà, au début du XX^e siècle, l'abandon du soutien conservateur aux privilèges d'un segment de la classe politique suggérait le déclin en influence des fondements torys, venus d'outremer (Christian & Campbell 1983 113). L'élection de Bennett, en août 1930, aura tôt fait de redonner un nouveau souffle à l'élément tory dans le Parti conservateur du Canada, qui se serait à nouveau affaibli dans les années 1970, avec son chef d'alors Robert Stanfield, à mesure que le soutien de ce dernier à l'individualisme gagnait en importance (Ives 2009 30). Le Parti conservateur, devenu « progressiste-conservateur » en 1942, se tournera lentement vers son homologue républicain, plutôt que de puiser son inspiration auprès de sa sœur britannique, comme il en avait auparavant l'habitude (Christian & Campbell 1983 103). De l'avis de plusieurs, ce sera le positionnement politique des Conservateurs canadiens en faveur du libre-échange avec les États-Unis qui marquera le véritable virage qu'empruntera le conservatisme canadien. En même temps qu'elle symboliserait le décollage du nouveau mouvement conservateur, la signature de Brian Mulroney de l'Accord de

Libre-échange avec les États-Unis sonnera en effet le glas de l'existence de la sensibilité tory au sein du Parti progressiste conservateur du Canada, mais ailleurs dans le monde aussi¹¹⁹ (Christian & Campbell 1983 38). Depuis, le sort du torysme est tout sauf assuré¹²⁰ (Patten 2001 45); il ne semble, pour l'instant, n'avoir « d'autre avenir que le ralliement au nationalisme canadien du Parti libéral » (Miousse 2007 24). Même le scepticisme « aristocratique » des conservateurs aurait été remplacé par « un populisme prudent » (Lucardie 2009 59). Encore qu'ils soient aujourd'hui très peu nombreux, les tories canadiens continuent de défendre l'importance de l'héritage britannique en politique canadienne. Du reste, à ce qu'en pense John Farthing, « as a [nationalistic] people we are now living only on our capital; proclaiming that we renounce our traditions and yet continuing to pride ourselves on the lingering and fast-being-dissipated fruits of these same [British] traditions » (Farthing 1957 16).

LE CLÉRICO-NATIONALISME CANADIEN-FRANÇAIS

L'histoire du torysme et celle du conservatisme canadien sont, sans surprise aucune, intimement liées. Nombre des Conservateurs dont l'héritage et le discours sont ici discutés tireraient au demeurant leur conservatisme de leur allégeance tory (Massolin 2001 5). Or, l'importance qu'occupe la Grande-Bretagne dans le cœur du Tory aura pour effet de soustraire souvent le Canadien-français de l'équation conservatrice au Canada : en effet, les torys canadiens « [sometimes tend] to stress the Britishness of Canada to an extent that offered little place to their French-speaking compatriots, » souligne Charles P. B. Taylor (1982 45). L'origine britannique, dans le cas des Canadiens-anglais, ou française, dans le cas des Canadiens-français, des normes et institutions qu'ils cherchent respectivement à conserver a pour effet de créer deux traditions conservatrices assez imperméables l'une à l'autre. Tel qu'annoncé dans l'introduction, la présente étude se sera davantage intéressée à la tradition canadienne-anglaise, redevable qu'elle est vis-à-vis des premiers balbutiements, proprement britannique, du mouvement conservateur. La tradition conservatrice, chez les Canadiens-français, revêtra plus souvent les épithètes « clérico-nationaliste » ou « ultramontaine » que « conservatrice ». Les renvois vers la

¹¹⁹ En 1978, Horowitz écrit que, en même temps que progresse l'américanisation de la politique canadienne, « attitudes distinctively tory (hierarchical, aristocratic) are dying everywhere, » même en Grande-Bretagne (398).

¹²⁰ À l'issue de leur étude qualitative, achevée en 1985, Gibbins et Nevitte parviennent à la conclusion que la droite canadienne-anglaise (jadis façonnée par le torysme) était substantivement indifférenciable de sa consœur américaine, rendant ainsi méthodologiquement malaisée la thèse selon laquelle l'on peut reconnaître la droite canadienne à sa touche tory. La droite canadienne-française, par son absence virtuelle, s'est néanmoins avérée très différente de ses deux homologues anglo-saxonnes (Gibbins & Nevitte 1985 589-97).

littérature orale et écrite qui se réclame de cet héritage transigent ainsi par ces deux premiers vocables.

La Conquête, consacrée en 1763 avec la signature du Traité de Paris, a été vécue comme un véritable traumatisme politique pour les colons français installés en Amérique du Nord¹²¹. Coupés de leurs racines identitaires avant l'avènement de la Révolution de 1789 en France, les « Canadiens » vivaient en Amérique du Nord un sein d'un régime politique hautement centralisé (Taylor 1993 63). Contrairement à celui des colonies britanniques d'origine anglaise, somme toute politiquement libéral et culturellement hétérodoxe, l'héritage politico-culturel que les Canadiens-français ont travaillé à préserver remontait à une époque de l'histoire française au cours de laquelle le régime monarchique jouissait d'une bonne part du soutien populaire (McRae 1955 222). Encore qu'ils avaient tous les trois une vision différente de la relation que devraient entretenir les colonies britanniques avec les États-Unis et la Mère-Patrie et du rôle que devrait jouer l'armée de la Couronne, les Bleus, la formation politique canadienne-française de confession catholique à la tête de laquelle se trouvait l'anglophile George-Étienne Cartier en 1867, se sont joints au rang des réformistes irlandais rassemblés sous le leadership de Thomas D'arcy McGee et aux Tories traditionalistes conservateurs de la trempe de Macdonald dans l'objectif de défendre la cause de la Confédération (Segal 2011 178).

Au cours du XXe siècle, les Canadiens-français flirteront avec différents types de régimes politiques d'inspiration conservatrice, seule doctrine politique capable de protéger leurs acquis culturels et linguistiques de la menace continentale, américaine comme canadienne-anglaise. L'école sociale populaire, située qu'elle était à mi-chemin entre conservatisme et catholicisme social, inspirera nombre des chefs d'État de la province (Boily 2010 42). Quant à lui, le catholicisme social, d'importation française, contribuera à faire primer, dans la province québécoise, l'idée de la collectivité sur celle de l'individualisme en même temps qu'il caressera le rêve d'une alliance entre le peuple et les élites cléricales. En pleine crise économique, les élites ecclésiastiques et politiques seront soucieuses de faire naître un nouvel ordre chrétien, « qui passait par une lutte de tous les instants contre le communisme » (Boily 2010 43). Bien qu'ils n'aient en effet pas de mal à reconnaître les errements des régimes communistes, les auteurs catholiques et conservateurs de la moitié du XXe éprouveront de la difficulté à rejeter l'esprit du fascisme, ce « mouvement », « anti-système, » qui ne s'inspire pas tant de la politique que de la

¹²¹ Les nationalistes conservateurs canadiens-français reviendront du reste toujours sur cet événement comme illustrant l'ensemble des forces adverses qu'ils devaient défier pour survivre culturellement dans l'environnement politiquement hostile qu'est celui de l'Amérique du Nord depuis 1763 (Boily 2010 33).

vie et qui doit son succès à Mussolini, cet « homme qui a réussi » (Boily 2012 56, 59). Toutes proportions gardées, Lionel Groulx, chanoine traditionaliste et nationaliste, aura occupé, dans la première moitié du XXe siècle au Québec, le même espace politique et symbolique qu'aura occupé Joseph de Maistre en France ou Edmund Burke au Royaume-Uni, selon ce qu'en pense Boily¹²² (2010 37). Le catholicisme que défendra le prêtre et professeur tout au long de son existence « was the great sustaining enemy of the doctrine of progress » (Cayley & Grant 1995 48).

Plusieurs Québécois restent sur l'impression que le conservatisme s'est éteint avec le décès de Maurice Duplessis et la déconfiture de l'Union nationale (Boily 2010 63). À ce qu'en croit néanmoins Boily au terme de sa recherche fouillée sur le conservatisme au Québec, le conservatisme survit à la Révolution tranquille, mais il faut savoir où le chercher. Dépossédé de sa possession prééminente sur la scène politique de la province, le conservatisme continue pourtant de vivre dans l'esprit de ceux qui s'inscrivent dans le mouvement de ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « nouvelle sensibilité historique » au Québec ou, encore, dans l'engagement politique des partisans de l'Action démocratique du Québec. Nous revisiterons son importance dans la conclusion de cette section.

LES LOYALISTES

Les loyalistes de l'Empire-Uni, ces colons américains ayant fui les États-Unis d'Amérique au lendemain de la défaite des forces de la Couronne britannique déployées depuis la déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776, complètent notre portrait expéditif des forces politiques humaines ayant assuré l'avenir du conservatisme au Canada. Bien qu'ils n'aient guère été si nombreux au final¹²³, les loyalistes, en vertu de leur détermination expresse à suivre la voie que leur montrait la Mère-Patrie, ont joué un rôle considérable dans l'imaginaire conservateur canadien. À en croire Leuprecht, l'arrivée des loyalistes dans la Province de Québec, mais dans les provinces maritimes aussi, serait à elle seule virtuellement responsable de la présence du « fragment tory » au nord de la frontière américaine (2003 402). L'évacuation des forces

¹²² « S'il n'y avait qu'un auteur à désigner comme conservateur ou traditionaliste, c'est assurément à lui que reviendrait la palme du représentant par excellence de ce courant en sol québécois, » considère Boily (2010 37).

¹²³ Dart rapporte que quelque cent mille loyalistes ont migré au nord de la frontière. Quelque huit mille se seraient installées en Ontario, un autre vingt mille en Nouvelle-Écosse, tandis que les autres se seraient établis ailleurs dans le centre et dans l'Est du pays (Dart 1999 13). Le flux migratoire des loyalistes aurait même été plus considérable dans le cas de la Révolution américaine que dans celui de la Révolution française (Duffy 1982 20).

monarchistes des treize colonies expliquerait aussi, d'après Horowitz, la force et l'uniformité avec laquelle les Américains ont embrassé le paradigme libéral (1966 151). L'immigration des Loyalistes aurait du reste contribué à envenimer le sentiment d'oppression ressenti par les patriotes canadiens-français, révolutionnaires dans leurs moyens d'action ultimes, qui manifesteront leur colère à l'endroit des autorités royales lors des Rebellions de 1837-8 (McRae 1955 239). En somme, l'immigration loyaliste au Canada pourrait expliquer le point de départ idéologiquement libéral des États-Unis et celui, conservateur, du Canada (Horowitz 1966 151).

Le catéchisme politique des loyalistes est, sans surprise, semblable à celui des Torys canadiens. Ces communautés partagent toutes deux un fort sens de la communauté, un dédain de la conception jacksonienne de la démocratie, de l'idée jeffersonnienne de la séparation stricte des pouvoirs de l'État et de l'Église ainsi que du recours américain aux moyens politiques dits « révolutionnaires » (Massolin 2001 6). Comme les Torys canadiens, les loyalistes comprennent leur expérience politique comme relevant d'un ensemble d'abord régional puis national, mais appartenant aussi à un Empire, dont les frontières transcendent nettement celles du continent nord-américain. Et puis, « what grounds are there to support a concept of cultural autarky for a nation not created by revolution and which came into being during the modern age as a product of imperial drives? » demande Duffy au terme de son étude des thèmes loyalistes dans la littérature du Haut-Canada et de l'Ontario (1982 132). Il rapporte comprendre de la tradition littéraire loyaliste qu'elle véhicule la croyance des immigrants monarchistes selon laquelle le Canada n'a du sens que dans la mesure où son existence se rapporte à celle d'une entité politique, sociale et culturelle plus large que celle qu'étaient capables de contenir les colonies britanniques nord-américaines¹²⁴. Après qu'ils se soient établis en sol britannique, les loyalistes devront à nouveau opposer leurs forces à celles des Américains, avec lesquels ils entretenaient de nombreux liens culturels et commerciaux, alors que ces derniers tentaient d'envahir les territoires canadiens en 1812-15. De l'avis de Duffy, la Guerre anglo-américaine de 1812 « loomed as important in the Loyalist view of their history as did those of the Revolution » (Duffy 1982 20, 24). Sans doute que la mentalité loyaliste alimentera une part de l'anti-américanisme

¹²⁴ À la suite de la perte en importance politique, économique et culturelle de la Mère-Patrie, Duffy craint que les loyalistes, et les autres Canadiens de manière générale, ne s'en soient remis à l'hégémonie de l'influence américaine, puisque « empires provide the material base that grants the surest hope for the continuation of a tradition » (Duffy 1982 132).

que cultivent nombre de conservateurs et torys canadiens, dans la mesure où les premiers auront du mal à reconnaître l'origine américaine de leurs racines culturelles et politiques¹²⁵.

L'ADVERSITÉ GÉOGRAPHIQUE CANADIENNE

Le conservatisme canadien tire une partie de sa force de ce que ses artisans auront rapporté être la grandeur géographique des territoires canadiens. Les fonctionnaires impériaux, les loyalistes et les autres émigrés auraient tous, tour à tour, ressenti « an inchoate desire to build, *in these cold and forbidding regions, a society with a greater sense of order and restraint than freedom-loving republicanism would allow* » (Grant 2000 69, mon soulignement). En conséquence, le Canada serait né d'une aventure unique, mais périlleuse, commandant la cohésion, la confiance et la solidarité des premiers colons qui ont dû, à leur arrivée en Amérique du Nord britannique, braver l'adversité géographique des lieux¹²⁶ (Duffy 1982 8). Au demeurant, « Canada's extreme climate, difficult topography, and sparse settlement made her extraordinarily dependent on her own metropolitan centers and those of Europe for the necessities as well as the amenities of civilized life, » fait valoir Kilbourn avant d'ajouter que ces sources de dépendance pourraient très bien expliquer certains aspects de l'ethos politique canadien, frileux qu'il a toujours été vis-à-vis des agitations révolutionnaires (1976 28). Du reste, les terres et « the vast physical resources with which this land is blessed » (Farthing 1957 88) ne sont pas importantes qu'en vertu de leur capacité à fournir aux hommes de quoi se loger et se nourrir aux yeux des conservateurs ; la nature, telle qu'elle se trouve lorsque préservée de l'intervention de l'homme sur elle, recèle une valeur infinie du fait qu'elle nourrit l'imaginaire de l'homme et le renseigne quant à la toute petite place qu'il occupe dans l'ensemble. Al Purdy, poète canadien aux allégeances politiques conservatrices bien connues, défendait d'ailleurs cette définition de la nature qu'il entrevoit « as something greater and more enduring than ourselves, something held in trust, not merely something to be exploited » (in Taylor 1982 90).

¹²⁵ Plusieurs historiens s'entendent à montrer que l'expulsion des loyalistes du territoire américain aura eu pour effet d'exacerber le mépris conservateur canadien de l'esprit des institutions politiques américaines. Leur émigration « forcée » les a aussi amené à valoriser le sens de l'ordre public aux dépens des autres valeurs politiques. Dans ce contexte, la tutelle politique de la Couronne britannique, alors garante de la Pax Britannica, prenait tout son sens (Duffy 1982 27).

¹²⁶ Au temps de la confédération, les installations politiques, industrielles et domiciliaires témoignaient au demeurant du dur labeur dont avait fait preuve les sujets britanniques depuis la découverte de l'Amérique. « Here stood a land and a degree of prosperity stemming not from conquest and enslavement, but from the toil of those who improved the empire that nurtured them, » rapporte Duffy d'après l'humeur coloniale qu'il prélève dans ses travaux (1982 8). En conséquence de leur statut de pionniers et des responsabilités qui accompagnent ce statut, les premiers Canadiens ont eu peu de chance de travailler à leur culture philosophique, estime Grant (in Massolin 1002 171).

La proximité de la nature forgerait par ailleurs l'imaginaire du conservateur et du Canadien de manière générale, à en croire Frye (1971 239). Au terme de son enquête sur les thèmes de l'imaginaire canadien que dégagent différents essais publiés au XX^e siècle, Frye relève l'importance que revêtent les formes de vie pré-modernes pour nombre d'artistes et d'hommes d'État canadiens¹²⁷. Elles en viennent même qu'à investir les documents officiels fédéraux : « the Massey Report begins, almost as a matter of course, with an idyllic picture of the Canada of fifty years ago, as a point of departure for its investigations » (1971 239). À ce qu'en croit le critique littéraire canadien, le mythe pastoral, l'amour des contrées arctiques toutes aussi inaccessibles les unes que les autres façonne l'image du Canada qu'entretiennent ses résidents depuis plusieurs décennies. En somme, le conservateur se rappelle souvent l'importance que revêt pour lui la nature dans la mesure où elle pourvoit aux besoins d'enracinement de l'homme, à son « basic sense of place »¹²⁸ (Morton in Taylor 1982 78).

LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE CANADIENNE

Bien que plusieurs l'ignorent aujourd'hui, le régime politique canadien demeure caractérisé par la souveraineté, non pas du peuple, mais celle du monarque britannique. Depuis la prise de possession des territoires désormais canadiens par le roi de France, l'histoire politique du pays est définie par le règne d'une succession incessante de souverains, qu'ils soient français ou britanniques. En vertu de son affection pour les régimes d'autorité et les coutumes politiques ancestrales, les conservateurs canadiens embrassent aisément l'état présent des choses constitutionnelles au pays. Au demeurant, l'importance politique de la paix, de l'ordre et du bon gouvernement canadien, scellée dans le préambule de l'article 91 de la Loi constitutionnelle de 1867, traduit bien l'esprit de ce régime, monarchique, mais constitutionnel aussi. Cette disposition relève d'autant le conservatisme constitutionnel canadien qu'il se tranche avec son équivalent américain, à saveur plus individualiste, stipulant l'importance des « Life, Liberty, and the Pursuit of Happiness » de ses citoyens (Farthing 1957 37). Peut-être la substance de cette clause (dite « POGG ») n'est-elle pas parvenue à saisir l'humeur politique coloniale du

¹²⁷ Sans avoir une expérience immédiate de la vie rurale, nombre des conservateurs canadiens, dont ceux à qui s'intéresse Massolin, valorise encore aujourd'hui la production agroalimentaire artisanale, non-industrielle (Massolin 2001 16).

¹²⁸ À ce sujet, David Crombie, maire de Toronto de 1972 à 1978 et député conservateur à la Chambre des communes de 1978 à 1988, soutient que tous les Canadiens sont tous pareillement investis de « a common belief in the land itself, a passionate regional identification, and a tenacious faith in our national traditions » (Taylor 1982 202).

temps de la Confédération¹²⁹; il n'en reste pourtant pas moins qu'un grand nombre de Canadiens, conservateurs ou pas, se sont depuis identifiés à elle¹³⁰ (Forsey 1974 319 ; Taylor 1993 158).

Le régime politique du dominion canadien aurait de tout temps été caractérisé par l'importance de ses élites, le respect desquelles cultivent sciemment les conservateurs canadiens (Fierlbeck 2006 50). Les valeurs politiques anglaises comme françaises, d'origine tory, loyaliste ou catholique, auraient d'ailleurs favorisé l'établissement de leur autorité, en matière politique et économique, bien avant la montée en importance du respect des libertés individuelles (Kilbourn 1976 29 ; voir aussi Cecil 1912 169; Fierlbeck 2006 50 ; Massolin 2001 247). Tous les penseurs conservateurs canadiens du temps de la Confédération, Taché, Cartier et Macdonald notamment, étaient convaincus de la valeur politique du leadership de la Couronne au pays, de l'avis de Christian et Campbell. La déférence des Canadiens vis-à-vis de l'autorité et l'importance qu'ils confèrent au maintien de l'ordre et à la stabilité politique est du reste bien illustrée par leur acceptation de la mise en place de la Loi sur les mesures de guerre canadiennes, les 15 et 16 octobre 1970, au cœur de la Crise d'Octobre au Québec, par le gouvernement libéral de l'époque¹³¹ (1983 27, 129). Notamment parce qu'il tire de l'élite une forme de direction politique, le conservateur canadien s'en remet facilement au « paternalisme bénin » dont aurait fait preuve l'État canadien depuis sa constitution (Fierlbeck 2006 50).

Les conservateurs canadiens auraient aussi contribué à faire de l'État canadien un État fort¹³². Déjà, alors que les Américains s'entredéchiraient entre 1861 et 1865, les élites impériales installées au nord de la frontière prêchaient la constitution d'un gouvernement central robuste, capable d'étouffer les querelles régionales. « Long may that principle –the Monarchical principle –prevail in this country, » pensait les premières autorités canadiennes en réaction aux luttes

¹²⁹ John Ralston Saul défend cette hypothèse dans *A Fair Country: Telling Truths about Canada*. D'après l'intellectuel canadien, l'expression qui figure au préambule de l'article 91 de la Loi constitutionnelle de 1867 s'est furtivement introduite dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. Avant la rédaction de la constitution canadienne, l'expression « Paix, Bien-être, et Bon Gouvernement » apparaissait plutôt dans les documents officiels, diminuant d'autant l'importance de l'« ordre » auprès de la communauté politique canadienne pour plutôt faire valoir celle du « bien-être » (2008). Dans tous les cas, la manière dont les pères fondateurs sont arrivés à la constitutionnalisation de cette expression, à savoir par le biais de la négociation entre hommes d'État plutôt que par celui de la ratification populaire, est caractéristique du style politique canadien de la fin du 19^e, hautement anti-démocratique, élitiste et, en cela, conservateur (Wise 1970 243).

¹³⁰ Farthing suggère que la Gendarmerie royale du Canada, les « *mounties* » pour utiliser ses mots, incarne parfaitement la tradition politique canadienne que désigne la clause « Paix, ordre et bon gouvernement » (1957 132).

¹³¹ Les Québécois aussi, se retrouvent souvent du côté de la loi et de l'ordre. D'après Charles Taylor, ils seraient « even more horrified by internecine conflict than other Canadians are » (1993 162).

¹³² Les conservateurs québécois, spécialement ceux des années 1930 et 1940, « voulaient [...] d'un État qui exerce ses fonctions de police avec toute l'autorité nécessaire » (Boily 2010 48).

sanguinaires qui prenaient place tout juste au Sud (in Gwyn 2007 241). Depuis, les chefs du gouvernement canadien d'opinion conservatrice ont souvent fait preuve « d'autoritarisme », une attitude politique résultant, à tout le moins dans le cas de Bennett et de Borden, de leurs conceptions du politique¹³³ (Bliss 1994 90, 117). En retour, les conservateurs canadiens qui n'occupaient aucun rôle dans la prise de décisions politiques ont offert au régime leur loyauté indéfectible. Pour les Canadiens, la loyauté vis-à-vis de l'État canadien impliquerait, de l'avis du Farthing, l'auteur de *Freedom Wears a Crown*, « a sense of personal attachment to, and with it a determination to preserve, the magnificent fabric of free institutions of which we are the inheritors –and which we can hope to preserve » (Farthing 1957 142). Au final, la conjugaison de l'amour du conservateur canadien pour le principe monarchique et sa traduction constitutionnelle, de son soutien politique des régimes élitistes et du respect de son autorité, de son attachement à la force de l'État canadien et de sa loyauté vis-à-vis de lui, le conservateur canadien préconise le respect de la loi et le maintien de l'ordre¹³⁴. Selon ce qu'en pense Farthing, l'ensemble des Canadiens seraient même plus respectueux du droit et de ses contraintes que les Américains qui, eux, en déclarent constitutionnellement la suprématie (1957 132).

LA BRITANNICITÉ CANADIENNE

As for myself, my course is clear.
A British subject I was born –a British subject I will die.
With my utmost effort, with my latest breath,
will I oppose the 'veiled treason' which attempts by sordid means
and mercenary proffers to lure our people from their allegiance.

John A. Macdonald, en réaction à la négociation des libéraux, qu'il accuse de collaborer avec les annexionnistes, avec les Américains en faveur du libre-échange des produits commerciaux sur le continent
(in Bliss 1994 10)

Il existe nombre de liens évidents entre le soutien conservateur au principe monarchique et l'attachement aux choses britanniques¹³⁵, déclare Horowitz, avant d'ajouter que ces affects

¹³³ Bliss explique l'attitude autoritaire de Bennett en ces termes : « Bennett's authoritarianism was a combination of two hierarchical traditions. Drawing on the world of business, he saw himself as a kind of managing director of Canada Inc. running the show, at times appearing to own a controlling interest in the country. His position shaded into making himself lord of the manor, working hard to help lesser breeds because religion dictated that the *noblesse* should *oblige* (while at the same time keeping the sheriff well armed in case the unstable peasantry rioted against law and order) » (Bliss 1994 117).

¹³⁴ De l'avis de Grant, « regard for law and order [is] firmly rooted in Canadian political culture; it [is furthermore] a nature element of the Canadian concept of liberty » (in Massolin 2001 237).

¹³⁵ Le conservatisme, supporteur qu'il s'est fait du principe monarchique, serait proprement anglais, à ce qu'en pensent nombre de ses adeptes au Canada. Quoique certains de ses apôtres les plus éloquents et les plus loyaux ont aient élu domicile en France, en Allemagne, au Canada et aux États-Unis, le conservatisme

politiques commandent également l'anti-continentalisme des conservateurs canadiens (1978 389 ; voir aussi Massolin 2001 239). Comme signalé précédemment, la déclaration d'indépendance des États-Unis a suffi à départager, pour le ou les siècles à venir, les colonies américaines des autres en Amérique du Nord. « Loyalty distinguished the nation from its neighbour, [...]. Canada was loyal; the United States was disloyal, or had been when it rebelled. No other cross-border differences needed to be identified or constructed, » indique justement Gwyn pour montrer le caractère conservateur d'un pan des délibérations pré-confédérations (2007 365). Si le libellé de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique a bel et bien été rédigé à la lumière du rejet des pères de la confédération de l'humeur survoltée, voire violente, de leurs voisins du sud, la contrée canadienne est, par excellence, celle de la contrerévolution¹³⁶ et de l'anti-américanisme (McRae 1955 243).

« *A mild but firm hostility to the United States*, » voilà ce que ressentiraient les Canadiens, depuis la nuit de leurs temps, au regard de leur seul voisin¹³⁷ (mon soulignement, in Christian & Campbell 1983 151 ; voir aussi Taylor 1982 33). Du point de vue d'Underhill, la tradition la plus durable du paysage politique canadien demeure en effet celle de l'anti-américanisme : du « grand refus de 1776, » jusqu'à l'ère nationaliste de Diefenbaker, en passant par la guerre de 1812 et les disputes de 1911 quant au libre-échange entre les deux pays, s'exprime la détermination des Canadiens à ne jamais devenir Américains¹³⁸. « We were born saying 'No' to the Enlightenment and the American Revolution, and for a century and a half we have regularly indulged in outbursts of anti-American feeling and rejected the best that American thought and society has had to offer us, » insiste Frank Underhill, historien à la sensibilité libérale (in Kilbourn 1976 41). La publication de John Saul, *Reflections of a Siamese Twin* a pareillement de quoi rappeler que, nonobstant la ferveur des luttes qui ont opposé les Canadiens-français aux Canadiens depuis

« has held continuous sway as a major political and intellectual force only in Great Britain » (Rossiter 1955 16). À l'opposé, le libéralisme canadien, de connivence avec celui des États-Unis, se serait toujours fait destructeur de l'attachement de ses citoyens aux choses britanniques en plus de menacer l'intégrité des principaux symboles nationaux et identitaires (Massolin 2001 251).

¹³⁶ Kilbourn rapporte à ce propos les remarques de Chester Martin à l'effet que les traditions canadiennes sont les plus vieilles de l'hémisphère nord-américain. Selon ce dernier, les traditions politiques canadiennes demeurent à ce jour intouchées puisqu'elles n'ont jamais connu la désorganisation attribuable aux mouvements de révolte politique (in Kilbourn 1976 25).

¹³⁷ La haine qu'éprouve Creighton à l'endroit des Américains n'est pas du tout caractéristique du sentiment d'hostilité, infiniment moins acharné, que ressentent la plupart des conservateurs canadiens. Typiquement, Creighton livrait ainsi le mépris qu'il entretient pour ses voisins du Sud. « I have a dislike and hatred of the United States. I've always had it. I never met one I liked » (in Taylor 1982 23).

¹³⁸ Du temps de Borden, le plus grand désaccord qui départageait la position des Libéraux de celle des Conservateurs avait trait à la réciprocité économique entre le Canada et les États-Unis (Plamondon 2009 107).

1867, une position les a de tout temps rassemblés: celle de ne jamais céder aux pressions continentalistes qui préparent l'intégration sociale, politique, et économique du Canada aux États-Unis (Saul 1997 in Dart 1999 57). Mis à part son passé révolutionnaire, le conservateur canadien réproouve pareillement de l'Américain son républicanisme, sa conception contractuelle de la société et sa promotion sans réserve de l'égalité des chances¹³⁹ (Taylor 1982 58). Même le conservatisme des Américains ne se trouve pas digne de son épithète. À ce qu'en croient Dart, Grant et Segal, le soi-disant « conservatisme » des Américains n'est, depuis la Révolution de 1776, qu'un type de libéralisme de droite quelque peu travesti, qui ne partage du reste rien avec le conservatisme canadien, né en Grande-Bretagne précapitaliste, nourri par l'immigration loyaliste, catholique et britannique et prêt à défendre la limitation des libertés individuelles au nom du bien de l'ensemble (in Taylor 1982 110 ; voir aussi Dart 1999 3). Depuis leur révolution, le conservatisme des Américains a pris le chemin de l'individualisme et du républicanisme, pour délaissier celui qu'empruntaient les Canadiens - pas forcément monarchiste, mais décidément favorable au maintien de la souveraineté du monarque britannique¹⁴⁰ (Segal 2001 17).

La clef de l'étanchéité politico-culturelle de la plus longue frontière internationale au monde réside, de l'avis de plusieurs conservateurs canadiens, dans la promotion de la britannicité du pays. D'ailleurs, la proclamation de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et l'acte confédératif en tant que tel avaient pour objectif de sauvegarder le caractère britannique, comme anti-américain, des derniers territoires britanniques en Amérique du Nord. « To remain distinct, Canada had to remain British, » de rappeler Richard Gwyn, chroniqueur au *Toronto Star* et biographe de John A. Macdonald. « To keep the British connection, Canada had to impress a doubting Britain by an expression of its national will to survive. And the way to do that was Confederation, because it involved a commitment to national unity across British North America on a scale never before attempted » (2007 275). On attendait par ailleurs du Commonwealth

¹³⁹ Comme le montre Morton dans *The Canadian Identity* (1961), les conservateurs canadiens adoptent le plus souvent une conception organique de la société, à laquelle s'identifieraient ses citoyens par le biais d'une simple allégeance commune plutôt qu'à travers leur assentiment à différentes clauses contractuelles. Pareillement, les Canadiens, à tout le moins les plus conservateurs d'entre eux, entreverraient le renouvellement des traditions plutôt que la déclaration et l'adoption d'un acte de raison comme définissant le développement des communautés (in Kilbourn 1976 28). Finalement, les Canadiens attacheraient une moins grande importance à l'égalité sociale que leurs homologues américains en même temps qu'ils feraient preuve d'une plus grande tolérance vis-à-vis de l'iniquité économique des foyers, de la stratification sociale et de la hiérarchie (in Christian & Campbell 1983 27).

¹⁴⁰ De surcroît, le « conservatisme » américain devient néolibéral, exceptionnaliste dans ses excès. Les différences entre les deux mouvements politiques reposeraient notamment sur les pratiques d'exclusion des conservateurs américains depuis la Révolution. À contrepied, le conservatisme canadien aurait de tout temps été plus inclusif, plus ouvert à la participation de chacun, à ce qu'en dit Segal (2011 200).

britannique, qui veillait - quoique distraitemment - au bien-être des Canadiens, qu'il cause l'établissement d'un nouvel ordre mondial, tout-puissant mais paisible (Massolin 2001 239). Au sein de cette grande fédération, du reste « truly sublime » dans les mots de Creighton (in Massolin 2001 239), le Canada, dont la force économique et culturelle était intégralement redevable à celle de l'Empire, jouerait un rôle phare, à la mesure de l'abondance des ressources naturelle sur son territoire (Bliss 1994 90). À l'image de son appartenance politique au Commonwealth, Macdonald avait choisi pour dénomination du pays nouvellement constitué le « Royaume du Canada ». Les autorités coloniales s'y étant cependant opposées, évoquant le caractère « pompeux » de l'expression, ce sera plutôt « Dominion du Canada » qui sera choisi pour désigner la réunion récente de quatre des colonies britanniques en Amérique du Nord (Christian 1987 372).

LE TORYSME ROUGE

Avant d'affronter la question du tournant conservateur au pays, il importe d'effleurer la question d'un des moments clefs du conservatisme canadien, celui du torysme rouge. Quoique vivement contestée¹⁴¹, la notion du « Red Toryism » a beaucoup gagné en notoriété scientifique depuis sa mise en circulation par le politologue Gad Horowitz. Elle se propose d'expliquer la présence de forces socialistes véritables au nord du 49^e parallèle, en plus de l'insolite métissage de certains conservateurs et socialistes canadiens. Soit le Tory rouge acquiesce à la fois aux dispositions politiques socialistes et conservatrices, mais rejette celles, individualiste, contractualiste et rationaliste, du libéral, soit il adopte une partie des réflexes de l'une ou l'autre des écoles (Robertson 1986 47-48). À titre d'exemple, l'attitude de George Grant témoignerait, à ce qu'en dit Horowitz, du tempérament tory rouge, dans la mesure où il approuve tour à tour les positions du Parti conservateur du Canada ainsi que celles de la Fédération du Commonwealth coopératif, fait paraître un livre à la défense des politiques de Diefenbaker, déplore l'évaporation du conservatisme britannique au Canada, attaque les Libéraux au nom de leur promotion du libéralisme et de l'américanisation du pays et définit le socialisme comme une variante du conservatisme, à la défense duquel il a toujours proposé de se porter (voir aussi Dart 1999 23). Somme toute, le Tory rouge se définit par son adhésion générale aux positions conservatrices, mais son approbation événementielle, apparemment étrange mais non pas moins cohérente, de

¹⁴¹ Preece critique vertement l'utilisation de l'idée de « Torysme rouge » dans le contexte canadien. « Indeed, in Canada, the Red Tory is a myth. The progressive Conservative Party is a Whig Party and within it there are various proponents of different styles of Whiggery, » avance-t-il avant de déconstruire un à un les arguments proposés dans cette section de notre étude (1977 23).

celles du camp socialiste –ou réciproquement (Horowitz 1966 159 ; voir aussi Massolin 2001 278). À ce qu'en pensait Horowitz, le torysme et socialisme sont, dans le paysage canadien, à ce point congénère que le premier, pré-moderne, couvrait déjà les germes de ce que deviendrait le socialisme moderne, songeait-il en 1965 (359 ; voir aussi Massoin 2001 278).

Les symptômes de l'existence d'une formation politique « tory rouge » au Canada sont nombreux. Parmi eux, on compte la ferveur avec laquelle le jeune État canadien, pourtant mené par les troupes conservatrices de Macdonald ou de Bennett, s'est lancé dans la réalisation de projets d'envergure nationale, souvent au prix d'un endettement massif et durable. Au temps de la mise en place de la politique nationale, les gouvernements conservateurs n'ont pas souvent hésité à financer des chantiers publics d'ampleur, pour la plupart déficitaires –contentons-nous de rappeler la construction des premiers canaux (Welland, Lachine, Rideau) et celle des chemins de fer (Gwyn 2007 69 ; Thorburn 2001 3). Contrairement aux « Blue Tories » qui entendent les obligations sociales comme remplies par le moyen la charité privée, les Torys rouges proposent la mise sur pied d'infrastructures semblables à celle de l'État providence (Patten 2001 137). À titre d'illustration, W. L. Morton, le conservateur canadien propose, en 1985, « the frank and loyal acceptance of the welfare state, in order to keep it one humanely administered for people, for people who matter as people » avant de souligner que l'entretien d'un État dit « providence » n'entre en rien en conflit avec le catéchisme conservateur « of which laissez faire and rugged individualism are no part » (Morton 1985 307). Il n'en reste pas moins que les conservateurs justifieront la constitution et l'entretien des rouages de l'État providence sur des bases différentes de celles de ses opposants. Le conservateur voit, au 20^e siècle, d'un bon œil l'État providence dans la mesure où il pourvoit les moyens d'encourager la productivité de ses travailleurs par le biais de leur satisfaction sur les plans matériels et financiers et où il sait maintenir la paix sociale, susceptible qu'il est d'éliminer les causes du ressentiment ouvrier¹⁴² (Freeden 1996 386). De l'avis de Dart, le Tory rouge légitimerait aussi la mise sur pied de programmes d'assistance sociale au pays en vertu du souci conservateur pour le bien de l'ensemble (1999 34).

¹⁴² Freedon précise qu'au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, le keynésianisme est devenu l'orthodoxie conservatrice par excellence en ce qu'elle offrait de préserver les valeurs traditionnelles que chérissent nombre de conservateurs, parmi lesquelles figurent la responsabilité « quasi-paternaliste » des gouvernements centraux vis-à-vis du maintien de l'ordre, de la quiétude et de l'unité nationales (1996 386).

Les Torys rouges ont définitivement laissé la trace de leur engagement en politique canadienne, notamment par le biais de leur passage à la tête du pays¹⁴³. De même que la tradition conservatrice elle-même, la sensibilité « rouge tory » semble cependant fondre comme neige au soleil, au moins depuis le début des années 1970. Il n'en resterait pas moins quelques vestiges au pays. Dart en décèle des traces dans la parution de l'enquête de Charles Taylor sur le conservatisme canadien, *Radical Tories* (1982), et celle du *Red Tory Blues* (1992) de Heath MacQuarrie, avocate et députée prince-édouardienne. On en discerne d'autres dans l'activisme de David et Grant Orchard en plus de celui de Marjaleena Repo, dans le renouveau de l'intérêt universitaire pour les travaux de Stephen Leacock et la profondeur des recherches historiques de William Christian (1999 56).

LE NOUVEAU CONSERVATISME CANADIEN

À mesure que disparaît l'esprit du torysme rouge, montait en importance celui du torysme bleu. Le plus récent des moments conservateurs dans l'histoire canadienne n'est cependant moins un chapitre nouveau qu'un virage assumé. Tous ne s'entendent cependant pas sur le moment du virage; certainement s'est-il amorcé doucement, au début des années 1960, à la fin du règne de Diefenbaker qui, d'après Dart, a été le dernier conservateur à « stand for a noble Tory ideal that was being eroded by Yankee individualism and imperialism » (1999 31). Creighton croit cependant que le « déclin de l'Empire, » – l'apothéose de l'intégration continentale économique et politique du Canada – remonte aux années 1940, pour s'achever dans les années 1960, qui représentent « the culmination of an epoch, the epitome of modernity » (Massolin 2001 269). Déjà, dans les années 1950, il est devenu clair que les influences métropolitaines se faisant le mieux sentir au Canada provenaient de Washington, plutôt que de Londres (Kilbourn 1976 29). Creighton n'est cependant pas le seul à situer la disparition du torysme rouge dans les années 1960, marquées, à leur fin, par le passage de Robert Stanfield à la tête des troupes conservatrices au pays : Grant croit aussi que l'année 1963 a été d'une importance symbolique considérable, alors qu'Hilda Neatby estime que la décennie 1960 sonnait le glas d'une époque, aboutissant sur des manifestations étudiantes et « the rising up of the unlearned against those who were failing to teach » (in Massolin 2001 269). De l'avis de Patten, ce serait plutôt l'investiture de Brian Mulroney à titre de chef du Parti conservateur en 1982, et son élection subséquente en 1984, qui marque un nouveau départ pour les artisans du torysme rouge vers une droite, qu'il qualifie de « néolibérale, » de la formation politique conservatrice,

¹⁴³ Nous reviendrons sur l'héritage de Diefenbaker et de Clark à la fin de ce chapitre.

mais des conservateurs canadiens de manière plus générale aussi. Il est néanmoins certain que, contrairement aux Conservateurs qui les ont précédés, ceux impliqués dans le Parti en 1997 présument dorénavant que la promotion du bien commun était assurée par l'entremise d'un marché libre et parfaitement compétitif (Patten 2001 140). Quoi qu'il en soit, la dernière décennie des trente glorieuses représenterait immanquablement une période de transformation au pays. En tant que telle, de l'avis de plusieurs conservateurs et d'analystes politiques, elle aurait ouvert la voie à la banqueroute du conservatisme canadien dans sa forme classique, par le biais de la défaite des forces nationalistes et anti-américaines au pays, et le triomphe des idées de la modernité¹⁴⁴ (Massolin 2001 270-273).

Pendant cette période, divers éléments portent à croire que les postures politiques des libéraux et des conservateurs se soient en quelque sorte inversées¹⁴⁵ : celles que défendaient les Libéraux (libertés individuelles, libre-échange avec les États-Unis, et ainsi de suite) se seraient retrouvées dans le giron conservateur –et inversement. À l'intérieur de quelques années, les points de vue politiques de Macdonald, Borden, Meighen et Diefenbaker se seraient évanouis pour faire place à ceux de leurs successeurs, Stanfield, Mulroney, Charest et Harper, souvent d'ardents défenseurs des libertés individuelles historiquement « libérales ». Le nouveau conservatisme canadien se modèlerait de plus en plus, de l'avis de Leuprecht, sur celui de leurs voisins américains, dont l'épithète est, au mieux, fallacieuse. Le conservatisme américain, qui aiguillerait dorénavant son pendant canadien, ne serait ainsi qu'une version falsifiée du libéralisme classique, additionnée d'une forte dose de moralisme, qui a pour produit le conservatisme fiscal et social¹⁴⁶ (2003 409). À l'image de leurs homologues américains, les nouveaux conservateurs canadiens puiseraient leur inspiration politique de l'exaltation excessive des qualités de l'individu des libéraux classiques du dix-neuvième siècle (Segal 1997 4). En même temps qu'il se porte à la défense d'un individualisme qui lui était jusque là pourtant étranger, le nouveau conservateur renonce aussi aux politiques économiques protectionnistes au

¹⁴⁴ Massolin parvient à cette conclusion puisque cette décennie est l'hôte d'un changement national et culturel manifeste, d'un clair avancement matériel et technologique et de manifestations étudiantes nombreuses. « Conservatism simply could not withstand the centrifugal forces of the decade, » à ce qu'il en croit (2001 270).

¹⁴⁵ Preece critique fortement cette thèse, puisqu'il considère hautement improbable que les deux principaux partis au pays aient permuté dans leurs positions politiques (1977 16). Il avance plutôt que le nouveau conservatisme représente l'intégralité de la tradition conservatrice au pays, alors que nous avançons qu'elle a emprunté un virage dans les années 1960.

¹⁴⁶ Dart exprime rudement cette réalité de la manière suivante : « Most of those in the PC party are fiscal liberals with a teaspoon of social conservatism thrown into the cup » (Dart 1999 51).

pays pour embrasser celles qui favorisent la libre circulation des marchandises¹⁴⁷. Déception amère de certains conservateurs, retranchés dans la défense de la forme classique du conservatisme canadien : selon ses derniers, le Parti conservateur, sous le leadership de Clark et Mulroney, a adopté des positions « that [were] most unconservative »¹⁴⁸ (Dart 1999 25). Du point de vue électoral, l'une des positions les plus attrayantes du Parti résidait, pour plusieurs, dans sa défense de protectorats économiques pancanadiens proposant d'assurer l'avenir de l'industrie au pays, mis en valeur à l'occasion des débats sur la réciprocité au début du siècle. En conséquence, le député conservateur, élu pour la première fois sous le leadership de Mulroney, exprime le malaise qu'il a ressenti au moment où il a réalisé que son parti en était à négocier l'ouverture économique du pays sur celle de leur voisin. « You can imagine my feelings and the feelings of many other supporters of the Progressive Conservative Party when the government decided to embark upon a course of trade negotiations with the United States, » suggère-t-il avant d'indiquer qu'il s'est depuis résigné à adopter le programme économique de son parti, notamment puisqu'il avait pour ambition de protéger les emplois à l'intérieur des frontières canadiennes de la manière la plus appropriée (in Christian & Campbell 1983 160). En 1986, Barbara McDougall était nommée ministre d'État à la Privatisation. Sous Charest, les Conservateurs proposaient de substituer une culture de l'opportunité à l'État providence (Patten 2001 140).

Depuis la réunion des forces conservatrices sous la bannière du Parti conservateur du Canada, le nouveau conservatisme semble avoir retranché l'essentiel des ruines de son confrère classique. Dorénavant, le conservatisme canadien préfère définitivement l'individualisme, la libre compétition et le libéralisme économique au collectivisme, ou à l'interventionnisme de l'État, en même temps qu'il s'annonce plus « moral » que jamais, malgré que « ce moralisme [soit] bien étranger au torysme » (Lucardie 2009 59). Maintenant réunies, les troupes réformistes et conservatrices visent à joindre leurs efforts pour offrir à leur base un spectre politique plus grand. Harper, avec son équipe, aura ainsi réussi à rassembler, sous un même toit, les populistes

¹⁴⁷ Jusqu'à alors, à l'initiative de Macdonald, Bennett ou Diefenbaker, la tradition politique du Parti conservateur commandait l'utilisation de tarifs dans l'objectif précis de contrecarrer les incursions américaines dans l'économie canadienne (Christian & Campbell 1983 160).

¹⁴⁸ Malgré tout, Clark et Mulroney ont tous deux annoncé, lors d'un Congrès national du Parti, qu'ils étaient prêts à accommoder l'ensemble des vues conservatrices de leur formation politique sur l'économie et à ne jamais abandonner leur héritage tory en faveur d'un libéralisme de marché mur-à-mur. Il n'en reste pas moins que, dans le cas de Mulroney, la population n'ait vu transpirer que l'élément libéral de son programme économique (Christian & Campbell 1983 155).

de l'Ouest, les derniers Torys de l'Ontario et des provinces de l'Atlantique et plusieurs des nationalistes bleus du Québec (2012 65).

De l'aveu de Hugh Segal, issu de l'aile progressiste-conservatrice du parti, Harper se tiendrait au centre de son propre parti, de telle sorte que les membres du caucus se sentent « à l'aise de rester » malgré l'adoption de nouvelles orientations (in Castonguay 2012). Ces nouvelles orientations sont nombreuses et considérables, d'après Paul Wells, chroniqueur pour la revue canadienne *Maclean's*. Déjà, en 2004, dans un exposé prononcé devant les membres de l'association conservatrice Civitas, Stephen Harper, alors chef de l'Alliance canadienne, se risquait à avancer les conséquences que pourrait avoir la réunion des forces conservatrices au pays. « We may lose some old 'conservatives', Red Torys like the David Orchards or the Joe Clarks, » précise-t-il, avant d'ajouter qu'un tel état de fait ne leur permettrait assurément que de mieux tenir leurs positions politiques difficiles, comme celles qu'a prises l'Alliance canadienne sur l'enjeu de la guerre en Irak (in Miousse 2007 24). Soixante-cinq projets de loi ont reçu la sanction royale dans le cadre du premier mandat du gouvernement Harper. Aucun d'entre eux ne n'a semé, à lui seul, les graines d'une révolution ; il n'en reste pourquoi pas moins que, considérés dans leur ensemble, « they moved Canada a perceptible nudge to the right » (Wells 2012 68).

Plusieurs considèrent que, au lendemain de la Révolution tranquille au Québec, le conservatisme qu'avaient promu les Lionel Groulx, François Hertel et autres Maurice Duplessis s'est évaporé devant les avancées de la technique, la promotion du progrès démocratique et la modernisation de l'État québécois qu'a mis en œuvre le gouvernement Lesage dans les années 1960. Encore que ce nouveau genre de nationalisme soit tout à fait irréconciliable avec celui des Canadiens-anglais (Massolin 2001 276), il n'a pas exclu la possibilité d'enracinement d'une nouvelle forme de conservatisme au Québec. Il est cependant difficile de parler de manière cohérente de ce nouveau conservatisme proprement québécois, dans la mesure où, en réaction aux fortes poussées nationalistes d'une section de la population¹⁴⁹, la politique québécoise s'est essentiellement structurée autour du couple politique nationaliste/fédéraliste au tournant des années 1960-1970. En conséquence de cette réingénierie du politique au Québec, les conservateurs québécois se sont retrouvés éparpillés¹⁵⁰. Le conservatisme québécois survivra à la Révolution tranquille, « encore qu'il faille savoir où la chercher¹⁵¹ » (Boily 2010 64, 123).

¹⁴⁹ Charles Taylor avance que le nationalisme québécois ait d'abord été promu par le segment le mieux éduqué de la classe moyenne au Québec, et non pas par la classe ouvrière ou encore celle des élites politiques (1993 21).

¹⁵⁰ Boily ajoute que certains conservateurs québécois ont choisi de s'engager en politique au palier provincial, d'autres au fédéral ou au municipal. Au demeurant, des politologues auraient remarqué que, sur

Il n'est pas difficile de trouver le conservatisme que cultivait le Québec à la veille de la Révolution tranquille. Le gouvernement mené par Duplessis s'inscrivait « résolument » dans cette mouvance¹⁵², tant par son soutien à l'industrie agricole que par son respect de l'autorité de l'Église catholique, en passant par son profond mépris des idées communistes et socialistes (Boily 2010 94). Au lendemain de la Révolution tranquille, le conservatisme au Québec deviendra plus épars, mieux dissimulé, plus réactif. Dans les années 1960 naissent ainsi ce que Boily, auteur du *Conservatisme au Québec*, appellera les « conservateurs tranquilles, » forts de leur scepticisme vis-à-vis d'un modernisme qui gagne en importance dans la province en général, et à l'intérieur de l'État en particulier, modernisme prétendument capable d'arracher le Québec à ses traditions « pour le mettre sous le patronage de la raison connaissante » (Beaudry & Chevrier 2007 25 ; Massolin 2001 276). Dans ce contexte de modernisations rapides et extensives se développe ce qu'il est désormais convenu d'appeler la nouvelle sensibilité historique au Québec. Cette sensibilité évoluera dans une dynamique d'évaluation critique des intentions qui se cachent derrière la mise en branle d'une telle Révolution et des conséquences néfastes qui l'accompagnent. Les auteurs dits « de la nouvelle sensibilité » opteront de même pour une lecture de l'histoire du Québec qui souligne les éléments de continuité liant la période pré-Révolution et la Révolution en tant que telle au Québec (Beaudry & Chevrier 2007 21 ; voir aussi Boily 2010 83).

Plus souvent qu'autrement, les nouveaux conservateurs québécois ne se pencheront pas sur le passé à la manière des antiquaires, c'est-à-dire pour le fouiller et le reconstituer : plutôt, ils s'y intéresseront pour l'interroger, en découvrir la sagesse déposée, menacée qu'elle est de liquidation « par l'oubli et la désinvolture des vivants » (Beaudry & Chevrier 2007 21-22). Aujourd'hui, l'inquiétude conservatrice vis-à-vis de la disparition du fait religieux, de la technocratisation des services publics et de l'hyper-démocratisation de l'éducation trouve notamment refuge dans la revue *Égards* qui, de l'avis de Boily, est la représentante la plus

le plan des valeurs, des partisans du Parti libéral au Québec étaient aussi « conservateurs » que d'autres députés de l'Action démocratique du Québec. Pour l'auteur, « cela vient confirmer que les conservateurs québécois, qui ne sont pas regroupés au sein d'un seul vaisseau politique, se sont tout simplement dispersés dans l'espace politique partisan » (Boily 2010 123).

¹⁵¹ Le nouveau conservatisme québécois est cependant virtuellement orphelin. De l'avis de Beaudry & Chevrier, le Québec n'abrite aucun intellectuel d'envergure qui ait développé dans le Québec contemporain une position authentiquement conservatrice (2007 24).

¹⁵² Encore que Boily en vient à la conclusion que la période duplessiste est caractérisée par son conservatisme sur le plan social et par le libéralisme en ce qui a trait à l'économie (2010 101).

articulée et organisée de la droite intellectuelle¹⁵³ dans la Belle Province à l'aube des années 2000 (2010 123). Parallèlement, la pensée conservatrice s'intéresse, à l'intérieur des cercles universitaires, aux écrits d'auteurs considérés inspirants, notamment ceux d'Hannah Arendt et George Grant, mais aussi de Léo Strauss, G. K. Chesterton et d'autres Canadiens-Français. Politiquement, les nouveaux conservateurs québécois se retrouvent, tel qu'attendu, disséminés parmi les adeptes de l'ex-Action démocratique du Québec ainsi que ceux du Parti libéral du Québec. Dans *Avoir le courage de ses ambitions*, le chef de la première de ces deux formations politiques semonçait du reste ceux qui « n'ont pas encore été sevrés de la Révolution tranquille; ils la traînent avec eux comme une preuve de fidélité et s'y réfèrent comme à un mode d'emploi » (in Boily 2010 111). Malgré qu'il adopte un discours qui, pour un parti près de certaines dispositions politiques conservatrices, prône un discours de rupture très fort avec l'état actuel des choses au Québec, plusieurs verront dans sa montée en importance un renouveau du vieux fond unioniste et créditiste après une période d'hibernation politique longue d'une vingtaine d'années (Boily 2010 105). Somme toute, il subsiste au Québec, à divers endroits politiques, un « vieux fond bleu » qui fait régulièrement surface lorsque les circonstances s'y prêtent : lorsque, notamment, les succès des réformes inspirées de l'ère de la Révolution tranquille sont mitigés ou qu'un besoin de changement électoral se fait sentir.

À la lumière de cette brève incursion dans la lecture conservatrice de l'histoire et de la politique canadienne, nous procéderons à l'étude de certaines attitudes épistémologiques et politiques conservatrices qu'ont adoptées diverses figures de proue de la tradition conservatrice canadienne dans l'objectif de fouiller les formes d'expression de leur posture épistémologique sur le plan de la pratique. Comme nous aurions pu mettre au jour l'inquiétude politique de Lucien Bouchard, la prudence politique de Stockwell Day, l'amour de la grandeur d'Al Purdy, l'orthodoxie constitutionnelle de Forsey, nous nous consacrerons plutôt à l'étude du pragmatisme de Macdonald, à la conception de l'histoire comme antiscience de Creighton, à la recherche de l'unité dans la pluralité de Morton, en passant aussi par l'agnosticisme épistémologique de Stanfield et l'esprit de compromis de Mulroney.

¹⁵³ Née en 2003, *Égards* serait né d'un regain du conservatisme au Québec, « dont l'origine est à rechercher dans les attentats du 11 septembre 2001 » (Boily 2010 123).

Le pragmatisme de Sir John A.

I am satisfied to confine myself to practical things
-to the securing of such practical measures as the country really wants.
I am satisfied not to have a reputation for indulging in imaginary schemes
and harbouring visionary ideas that may end sometimes in an annexation movement,
sometimes in federation, and sometimes in a legislative union,
but always utopian and never practical.

in Province of Canada, Debates (1865), 1002
(in Preece 1984 465).

Le tact, le jugement, l'expérience, la prudence et la sagesse sont toutes des vertus que louent typiquement les conservateurs (Bédard 2005 129). De l'avis de ses successeurs, pour la plupart admiratifs, Macdonald les possédait presque toutes, faisant de lui un des hommes d'État conservateur canadien ayant rencontré le plus de succès au pays.

Le pragmatisme de Macdonald, sans parler de son amour pour les boissons alcoolisées, est sans doute son trait de caractère le mieux connu. À l'image de ses contemporains et de ses proches¹⁵⁴, Macdonald était un homme « pratique » dans les mots de Clark; il se faisait sceptique vis-à-vis des idées abstraites en même temps qu'il se méfiait de l'esprit de prosélytisme politique de certains de ses collègues (in Christian & Campbell 1983 145 ; voir aussi Plamondon 2009 25). Il ne faisait pas parti du camp rationaliste en ce qu'il refusait de considérer le gouvernement comme ayant pour essence une série d'objectifs atteignables par l'application de règles éternelles et universelles : il estimait que le gouvernement n'est en rien le moyen d'une quête de justice politique, pas plus qu'il n'est de nature à solliciter les raisonnements mathématiques des hommes d'État (Berger 1986 233). Dans les mots de son biographe Donald Creighton, Sir John A. « thumped no tubs and banged no pulpits, » trop occupé qu'il était à administrer les détails de la vie politique coloniale de son époque (in Berger 1886 233). « In a young country like Canada I am of the opinion that it is of more consequence to endeavour to develop its resources and improve its physical advantages than to waste the time of the legislature and the money of the people on abstract and theoretical questions of government, » a-t-il mémorablement signifié à l'occasion de sa première campagne électorale en 1844 (in Gwyn 2007 64). À la tête du régime politique colonial dès 1857, Macdonald ne s'est que très rarement écarté des affaires pratiques et

¹⁵⁴ L'attitude pragmatique de Macdonald vis-à-vis des affaires politiques étaient sensiblement la même que celle de ses électeurs, typiquement loyaux à l'endroit des autorités britanniques, respectueux de l'ordre et des lois, énergiques et « disdainful of theories » (Tucker in Gwyn 2007 65). Même les Réformistes étaient « at least as conservative as the Conservatives, » à ce qu'en pense Gwyn (2007 68-9).

immédiates, qu'il oppose aux imaginaires, visionnaires ou spéculatives, et préférait nettement l'action à la parole (Gwyn 2007 275-7 ; Preece 1984 466). À la fin de sa vie politique, les questions abstraites et théoriques continuaient de l'indifférer (Gwyn 2007 228). Peut-être Macdonald doit-il cette partie de lui-même à ses ancêtres écossais qui, de l'avis de Gwyn, « didn't go in for intellectualising or for attitudinising » (2007 294).

Le pragmatisme de Macdonald aurait notamment eu pour effet la modération dont témoigneraient les fruits de son engagement politique. Selon ce qu'en dit Plamondon, l'esprit de modération du premier premier ministre canadien l'aurait amené à construire des ponts politiques entre les communautés francophones et anglophones des quatre coins de l'Empire britannique en Amérique du Nord, notamment par le biais de l'amitié qu'il cultivait avec l'avocat et poète George-Étienne Cartier (2009 29). Le pragmatisme caractéristique de l'attitude politique de Sir John A. aurait aussi eu pour effet de le disposer favorablement à l'établissement de compromis entre les différentes communautés politiques dispersées sur le territoire canadien. À la tête du gouvernement du Dominion, Macdonald avait du reste rassemblé les Conservateurs capables d'une certaine forme de progressisme, les Réformistes à la recherche d'un sanctuaire et un groupe respectable de Canadiens-français conservateurs (Gwyn 2007 131). Tout au long de sa carrière, Macdonald aura fait tenir ensemble un amalgame d'éléments nationaux, religieux, régionaux et impériaux « as motley as the component patches of any crazy quilt » (Smith in Gwyn 2007 439 ; voir aussi Preece 1984 472). En intégrant des pans du programme politique des partisans du *business liberalism* et celle du Torysme, somme toute incompatibles, il a conçu sa Politique nationale qui prévoit notamment l'acquisition de l'Ouest, la construction d'un chemin de fer transcontinental et la mise en place de tarifs préférentiels (Christian 1987 373 ; Christian & Campbell 1983 112). Somme toute, Macdonald aura fait preuve au cours de sa carrière d'un esprit de compromis et d'une modération qui découleraient tous deux de son pragmatisme distinctif (Preece 1984 472).

Se conjuguent au pragmatisme de John A. Macdonald des attitudes politiques connexes, dont la prudence et le réalisme. Comme l'indique habilement son biographe - et chroniqueur au *Toronto Star* - Richard Gwyn, le caractère de Macdonald se compare à celui d'un renard, dans les termes métaphoriques que Isaiah Berlin reprendrait d'Archiloque, alors que celui de son opposant Réformiste, George Brown, se compare davantage à celui d'un hérisson. Saisi d'une seule grande idée, celle de la « Representation by population, » le principe selon lequel le vote de chacun doit équivaloir celui de son concitoyen, Macdonald n'en défendait aucune avec autant de verve et de persistance : au contraire, il jonglait avec plusieurs à la fois, les unes contredisant

parfois les autres¹⁵⁵. Macdonald changeait fréquemment d'avis, n'acceptant jamais la défaite comme permanente et ne considérant pas la victoire autrement que comme temporaire (Gwyn 2007 138). Les successeurs de Macdonald se souviendront de lui comme d'un homme curieux et prudent dans le sens burkéen du terme. À ce qu'en pense Preece, Sir John A. maîtrisait effectivement l'art du jugement pratique, à savoir celui qui ne s'exerce que dans l'action, et qui se traduisant souvent, dans son cas, par une résistance régulière aux changements qu'il ne considérait pas absolument nécessaires (1984 459, 486). Pour finir, la conduite politique de John A. témoignait souvent de son réalisme dans la mesure où l'expérience « was still the criterion of judging a measure » (Preece 1984 474 ; voir aussi Bliss 1994 17). De l'avis de Waite, aucun autre politicien canadien, sauf peut-être King, n'avait une telle maîtrise de l'art du possible (in Gwyn 2007 296).

L'épisode de la Confédération illustre bien le pragmatisme de Sir John A. À l'image de la plupart des autres Pères de la Confédération canadienne, sa conduite morale et politique témoignait de son non-rationalisme et son caractère radicalement non-philosophique (Preece 1984 462-3). « Macdonald had actually been something of a Johnny-come-lately to the whole idea of Confederation » rapporte Bliss, en ce qu'il hésitait toujours à se commettre envers la réalisation de projets politiques d'envergure dont les conséquences étaient difficilement prévisibles (1994 12). Jusqu'en 1864, il ne s'était encore aucunement emballé à l'idée de créer un nouveau pays¹⁵⁶. Contrairement à un petit nombre de poètes et rêveurs, qui avait d'ores et déjà imaginé le Canada de l'avenir, Macdonald travaillait jusque là à la petite semaine au sain fonctionnement des choses politiques dans la Province du Canada. À son avis, « if there is one thing to be avoided, it is the meddling with the constitution of the country, which should not be altered till it is evident that the people are suffering from the effects of that constitution as it actually exists » (in Bliss 1994 12). Assurément, Macdonald était trop conservateur pour se faire activiste en matière constitutionnelle. Il n'en reste pas moins qu'il déterminera, notamment à la suite du déclenchement des hostilités au sud de la frontière et des raids féniens, que la préservation de liens identitaires et politiques forts avec la Mère-Patrie passait par l'union fédérale des colonies britanniques en Amérique du Nord. Partisan d'une forte centralisation des

¹⁵⁵ À cette différence, Gwyn ajoute qu'alors que Macdonald était un homme de son époque, Brown était un précurseur (2007 157).

¹⁵⁶ Sir Edmund Head, Gouverneur général de la Province du Canada de 1854 à 1861, aurait suggéré en 1858 la réunion fédérale des colonies britanniques en Amérique. À ce moment, aux yeux de Macdonald, « such an idea was but an intellectual abstraction –perhaps nice, but irrelevant because undoable » (in Gwyn 2007 213).

pouvoirs aux mains du gouvernement fédéral pour éviter les troubles politiques américains - qu'il attribuait du reste à la trop forte décentralisation de leur République- Macdonald finit par abandonner l'idée de l'union législative pour embrasser celle de la fédération, qu'il qualifia plus tard de « happy medium » (in Bliss 1994 14). De l'avis de Donald Creighton, la confédération orchestrée par John A. aura été un triomphe national durable, garant de la réalisation du destin canadien (in Massolin 2001 249).

L'histoire comme belles-lettres de Creighton

La conception conservatrice de l'histoire que nous avons présentée au deuxième chapitre est élégamment défendue par Donald Creighton, historien et professeur à l'Université de Toronto aux allégeances conservatrices bien connues du Canada anglais¹⁵⁷. Tout au long de sa carrière, Creighton s'est fait un ardent défenseur d'une affiliation de la discipline universitaire qu'est l'histoire aux belles lettres plutôt qu'aux sciences sociales. Les mystères de la conduite morale et politique de l'histoire ne peuvent être percés par la dissection clinique du passé, fait valoir Creighton, puisqu'il n'émane de l'histoire rien qui sache s'instituer en système et être dégagé par les outils de l'ingénierie mécanique ou du rationalisme autoportant et exclusif dont se réclament les « théoriciens », « libéraux classiques », ou autres « doctrinaires » qui ne jugent que d'après des standards universels (Berger 1986 233). Comme les événements que renferme l'histoire sont tous pareillement uniques et, en cela, incommensurables, la recherche en histoire peut s'opérer selon un certain nombre de règles, mais les fruits de cette recherche seront toujours « interprétatifs, » ou « créatifs », c'est-à-dire qu'ils relèveront plus de la littérature que de la science. En tant que professionnel de la recherche en histoire, Creighton n'amorcera jamais ses enquêtes au moyen d'une question, qui devait éventuellement l'amener à un certain type d'analyse. Plutôt, il pensait de l'histoire qu'elle s'apparentait au théâtre et devait, en cela, « raconter une histoire » (Berger 1986 223). Pour cette raison, Creighton s'attardait aux détails des espaces, à l'esprit des lieux, –les conditions climatiques, l'angle du soleil, l'ambiance installée dans les pièces à l'intérieur desquelles évoluent les figures historiques qu'il étudie– puisqu'elles constituent le cadre dans lequel ses histoires prennent vie. En conséquence de sa grande sensibilité aux particularités spatiales et temporelles de l'histoire qu'il fouille, tous ses comptes rendus historiques s'apparenteront moins à des articles savants qu'à des nouvelles, ces petits

¹⁵⁷ De tous les conservateurs canadiens qui font l'objet de l'enquête de Charles Taylor (notamment William Arthur Deacon, Eugene Forsey, George Grant, Stephen Leacock, Al Purdy, et Bernard Keble Sandwell), Creighton est, de l'avis de l'auteur, « the grandest old conservative of them all » (Taylor 1982 20).

univers narratifs exclusifs et suffisants¹⁵⁸. Somme toute, « Creighton's history was a monument to the belief that history was akin to drama, that it moved in accordance with the deeper truths contained in the very forms of literature and music –that history, in short, imitated art, » à ce qu'en pense Berger (1986 237).

L'approche littéraire, et non scientifique, de l'histoire, l'a mené à déplorer un certain nombre de nouveautés au sein de l'institution. Il craindra notamment la « scientification » de la discipline universitaire qu'est l'histoire. Alors qu'on attendait des professeurs universitaires qu'ils s'intéressent aux problèmes de ce monde, tout particulièrement au sortir de la Seconde Guerre mondiale,¹⁵⁹ dans l'objectif de les approcher de la manière la plus objective et d'y apporter des réponses, Creighton déplorait que l'on conçoive même cette institution, et les sciences sociales de manière générale, comme capable de remplir une telle fonction sociale et scientifique (Massolin 2001 29-36). Sans doute pour répondre à la demande politique d'expertise sociale, les collègues de Creighton auront tôt fait de s'intéresser aux malaises dont souffraient différentes sociétés pour y remédier. D'autant plus qu'elles se sont avérées durables, la nouvelle conception des sciences sociales comme capables de résolution de problèmes humains et la nouvelle conception du politique comme apte à être alimenté par les conclusions des sciences sociales auront profondément contrarié Creighton¹⁶⁰.

Au milieu de la tempête des changements substantiels qui ont été apportés à la mission des universités canadiennes, Creighton persévère dans sa conception traditionnelle de l'histoire et de son étude¹⁶¹. Il en allait de sa conception de sa destinée qu'il s'engage à préserver les grandes traditions de la culture et de l'État occidentaux pour les transmettre aux nouveaux venus, à l'encontre des forces nihilistes qu'exercent tour à tour les sans-racines et les maraudeurs déshérités¹⁶² (Berger 1986 233). Pour ce faire, il proposait de reconstituer des pans de l'histoire canadienne qu'il modèlera de manière délibérée sur l'idée qu'il a d'elle. Au cœur de sa

¹⁵⁸ Du reste, Creighton a toujours adoré la littérature (Berger 1986 209). Il aurait d'abord souhaité se dédier à l'écriture, mais se qualifia très rapidement d' « écrivain manqué » (Berger 1986 223).

¹⁵⁹ Plutôt que de démanteler l'image du scientifique des affaires humaines comme ingénieur social, ou « expert social, » la fin de la Deuxième Guerre mondiale l'a plus renforcée (Massolin 2001 33, 154).

¹⁶⁰ Pour Creighton, comme pour Grant, cette « hérésie du progrès » provient tout droit des États-Unis (Berger 1986 236).

¹⁶¹ Robin George Collingwood est rapidement devenu le philosophe de l'histoire favori de Creighton, notamment puisqu'il insistait sur l'aspect littéraire de la discipline et les différences qui la départagent d'autres disciplines telles l'économie, la sociologie et la science politique (Berger 1986 200).

¹⁶² Il reconnaissait ainsi la profession d'historien comme ayant pour mission de lier les générations entre elles. Du reste, il célébrait la vie des hommes comme celles des Pères de la Confédération canadienne, qui se sont satisfaits, comme lui, de l'expérience et de l'héritage dont ils disposaient sans « attempt to plumb the depths of political theory or speculate on the rights of man » (Berger 1986 233).

reconstitution narrative de l'histoire se trouvera immanquablement le fleuve Saint-Laurent, qu'il entend être le point de départ et protagoniste du développement politique et économique des colonies britanniques en Amérique de l'avis¹⁶³ (Berger 1986 213). En définitive, Creighton aura tenté de montrer que la version la plus répandue, qu'il dit « autorisée, » de l'histoire du Canada, qui suggère l'émancipation progressive de l'ex-Dominion vis-à-vis du Royaume-Uni, n'est que parcellaire, voire mensongère, puisqu'elle occulte l'héritage culturel britannique qui continue de façonner l'ensemble des institutions au pays¹⁶⁴ (Massolin 2001 244). Par la bande, il aura cherché à réhabiliter les « traditions canadiennes authentiques », celles que l'on hérite de Macdonald et qui rappellent l'indépendance du Canada vis-à-vis de son voisin du Sud (Taylor 1982 41).

Creighton aura partagé nombre d'inquiétudes et une certaine forme d'amitié avec, notamment, Eugene Forsey, George Grant, Judith Robinson, William Morton, Roger Graham ainsi que John Farthing. À ce qu'en pense Berger, ces personnes étaient moins liées par un profond attachement que par une répulsion commune à l'égard de ce qu'ils estimaient être la nature destructrice du travail politique de Mackenzie King (1986 230). Il n'en reste pas moins que Creighton sera de tout temps apparu comme isolé de ses contemporains et de la vie contemporaine au Canada, surtout après la mort de Vincent Massey et de l'éminent et proche collègue Harold Innis. Dans les mots de Kilbourn, « even his narratives tend to gray and sadden a little as they approach the present » (Kilbourn 1976 38 ; voir aussi Massolin 2001 284).

Le fait pluriel canadien de Morton

Barry Cooper, politologue à l'Université de Calgary et collaborateur régulier au *Calgary Herald*, rapporte qu'il existe plusieurs mythes autour de l'identité canadienne. Les centristes, notamment Harold Innis, Donald Creighton et Arthur Lower, seraient à l'origine du mythe répandu, que Cooper, entre autres commentateurs, qualifie de « laurentien, » d'après lequel les colonies impériales canadiennes, la réunion des Haut- et Bas-Canada, l'ensemble que formaient les Canada-Est et Canada-Ouest, et l'association des deux provinces les plus vieilles et des plus

¹⁶³ Dans *The Commercial Empire of the St. Lawrence*, son *opus magnum*, Creighton avance la thèse qui fera de lui un historien des plus célèbres. Il propose que le fleuve Saint-Laurent, ainsi que les Grands Lacs d'Amérique du Nord, se trouvent au cœur du projet politique et économique du Dominion transcontinental (in Berger 1986 211).

¹⁶⁴ Il tient notamment John Wesley Dafoe, éditeur du *Manitoba Free Press*, l'historien Arthur Lower et les politologues Oscar Douglas Skelton et R. Macgregor Dawson pour responsables de l'officialisation de cette version de l'histoire canadienne, entendue comme « stupendous crusade, mainly constitutional in character, by which Canada ascended from the degraded status of dependent colonialism to the serene heights of autonomous nationhood » (in Berger 1986 228).

populeuses, l'Ontario et le Québec, représentent l'essence du Canada contemporain (Cooper 2001 381). Or, pour William Lewis Morton, historien du développement canadien de l'Ouest à la sensibilité conservatrice bien connue, il n'en est rien: le Canada est plus pluriel, moins central, mais pas moins soudé que ne l'entendent les promoteurs du mythe laurentien. En effet, Morton publiera en 1946 un article dans lequel il dénonçait la thèse laurentienne puisque trop économique, trop homogène, trop peu intéressée aux aspirations régionales de l'Ouest canadien et trop indifférente à l'urgence d'établir des relations de justice entre l'État fédéral, les différentes régions du pays et les Canadiens de toutes origines (Berger 1986 241). Comme Creighton, l'historien manitobain a une lecture foncièrement conservatrice du pays, en ce qu'elle rappelle notamment l'importance de célébrer l'héritage politique britannique au pays ; or, celle de Morton sera beaucoup plus sensible que celle du Torontois à la dignité et aux droits des résidents des régions « périphériques » canadiennes et des groupes raciaux non-caucasiens¹⁶⁵ (in Taylor 1982 54, 61 ; voir aussi Massolin 2001 245). En conséquence de sa considération pour les différences linguistiques et raciales des Canadiens, Morton sera notablement plus sympathique aux aspirations culturelles des Canadiens-Français que plusieurs de ses compères conservateurs et appuiera sans réserve la politique de bilinguisme officiel introduite par Pierre Elliott Trudeau.

De sa province natale manitobaine, qu'il décrira comme étant le microcosme de l'expérience canadienne, en vertu de son métissage ethnique et de l'origine diverses des colons venus s'y établir au cours du 19 et 20^e siècle¹⁶⁶, Morton se sera engagé tout au long de sa carrière à la promotion du pluralisme politique comme garant de la liberté, des droits civiques et du respect du sens de la justice des Canadiens (Berger 1986 256). De son poste de professeur, Morton travaillera d'arrachepied à montrer que l'unité canadienne ne tiendra qu'à condition que ses différences régionales y soient adéquatement valorisées et reconnues (Taylor 1982 54). De sa considération pour les particularités culturelles de l'Ouest canadien, Morton cherchera toute sa vie à promouvoir l'équilibre qu'il importe selon lui de maintenir au pays entre le respect de la

¹⁶⁵ En tant qu'historien, Morton partagera avec Creighton un certain nombre de suppositions. Entre autres convictions, Morton croyait qu'aucun historien n'est capable de neutralité clinique alors qu'il étudie le passé –une supposition qu'il tenait de Lord Acton, homme politique et historien d'origine britannique qui a joué dans la vie de Morton le même rôle qu'a joué Robin George Collingwood dans celle de Creighton (Berger 1986 256). Morton entrevoyait sa profession comme ayant beaucoup en commun avec celle des poètes modernes en ce que, ensemble, ils produisaient des mythes au milieu d'une époque trop analytique, décadente (Berger 1986 252).

¹⁶⁶ Du point de vue de Morton, l'expérience canadienne du bi-nationalisme et de la diversité culturelle est à son point culminant dans cette province des Prairies canadiennes. La Manitoba aura effectivement été l'hôte de plusieurs tempêtes liées au passé national du pays –en 1870, 1890, 1916 et 1919 (Berger 1986 249).

diversité culturelle et l'appartenance à une communauté politique canadienne commune (Berger 1986 248).

L'anti-intellectualisme de Diefenbaker

Diefenbaker a eu tort de traiter la communauté universitaire avec l'indifférence et le mépris qu'il a manifesté à leur égard, à ce qu'en croit Grant. En effet, l'amour du peuple dont il aura fait preuve au cours de son mandat comme premier ministre fédéral, entre 1957 et 1963, l'aura à plusieurs reprises coupé des liens qu'il aurait pu entretenir avec les intellectuels, surtout ceux qui faisaient carrière à l'université (Grant 2000 25). Au lieu de tirer profit des talents politiques et narratifs de ses contemporains nationalistes et conservateurs, qui se sont notamment penchés sur la question de la modernité au pays –Grant pense à William Morton, Northrop Frye et Donald Creighton¹⁶⁷– Diefenbaker s'est essentiellement appuyé sur la direction que lui donnaient les valets de son parti et ses copains politiques (Potter in Grant 2000 xix). De manière générale, Diefenbaker ne démontrait pas de confiance envers ses stratèges cérébraux, peut-être à l'exception de son greffier du Conseil Privé, Robert Broughton Bryce (Smith 2005). Les intellectuels lui rendaient apparemment bien sa méfiance : malgré que certains d'entre ces derniers se soient d'abord réjouis de la victoire des forces conservatrices sur celles des progressistes, seuls les électeurs ruraux, ou œuvrant dans les milieux ouvriers, ont voté massivement en faveur de l'élection du gouvernement de Diefenbaker (Massolin 2001 255). Comme cette classe se trouvait typiquement loin des lieux de pouvoir, celui que l'on surnommait « le chef » se trouvait souvent seul à la tête du pays (Grant 2000 3). Plutôt que de fréquenter la classe intellectuelle, il aimait à garder des liens serrés avec le « Canadien moyen » : il faisait religieusement le suivi de son courrier et investissait de longues journées dans la lecture et la rédaction de réponses aux lettres qu'il recevait des Canadiens de tous les horizons et de toutes les régions (Plamondon 2009 257). Somme toute, de l'avis de Bliss, le Parti conservateur, sous la direction de Diefenbaker, était au moins aussi anti-intellectuel que celui de Bennett ou de Drew¹⁶⁸ (1994 205).

¹⁶⁷ Grant n'arrive particulièrement pas à accepter la non-nomination de Donald Creighton sur les commissions, comités, et autres conseils nationaux, alors qu'il aura défini la conception conservatrice du Canada d'une génération complète (2002 24).

¹⁶⁸ Bliss va jusqu'à croire que la direction qu'offrait Diefenbaker à son parti était « erratic, mercurial » (1994 205).

Malgré qu'il ait incarné le meilleur de la tradition tory canadienne depuis Macdonald, de l'avis de plusieurs de ses partisans, notamment par le biais de sa valorisation de l'héritage politique britannique, l'approche de Diefenbaker l'a radicalement déhiérarchisée, démocratisée, popularisée (Christian & Campbell 1983 128 ; Massolin 2001 252). Contrairement à la plupart des conservateurs de son époque, le populisme de Diefenbaker l'amenait à se méfier des figures d'autorité politiques qui gravitaient dans son orbite, de même qu'à se tenir à l'écart des membres de son équipe qui, en dehors de lui-même, disposaient de pouvoirs importants (Plamondon 2009 263). L'héritage conservateur de Diefenbaker restera, pour cette raison, mitigé. Bien qu'il ait remporté d'importantes victoires électorales¹⁶⁹, il n'est pas clair que sa disposition anti-intellectualiste, son zèle « évangélique » et sa passion pour le peuple aient vraiment servi sa défense de la tradition tory (Plamondon 2009 253).

Le nationalisme de George Grant

La plupart des conservateurs canadiens entretiennent une certaine sensibilité nationaliste, mais rares sont ceux qui l'engageront publiquement comme l'aura fait George Grant, philosophe et professeur en études religieuses à l'Université Dalhousie et McMaster. Tout au long de sa carrière, il aura déploré les incursions culturelles américaines à l'intérieur des frontières canadiennes, ainsi que la perméabilité de la culture canadienne aux influences américaines sur le plan scientifique, mais politique et économique aussi. Il a engagé une partie de sa notoriété dans la constitution d'une conscience conservatrice, mais d'abord nationaliste, chez les Canadiens-anglais.

Lament for a Nation. The Defeat of Canadian Nationalism (1965), qu'il fait paraître à l'occasion de la défaite du gouvernement de Diefenbaker à la suite de son opposition à l'introduction de missiles nucléaires américains sur le sol canadien, conclut à la disparition fatale d'une identité canadienne, traditionnellement définie par les différences politiques et culturelles qu'elle cultive vis-à-vis de son voisin. Il y fustige du même souffle vertement les élites libérales canadiennes qu'il accuse de travailler à l'intégration du pays au complexe militaro-industriel des États-Unis, principal centre duquel transite et se répand la technique à travers le monde. À ce qu'il y écrit en guise de conclusion de son ouvrage désormais célèbre, « the impossibility of

¹⁶⁹ Il aura permis aux Conservateurs de tenir les rênes du gouvernement, en 1957, pour la première fois depuis 27 ans. Il aura aussi assuré la direction, en 1958 du gouvernement majoritaire le plus imposant en termes de sièges conservateurs représentés. Malgré qu'il ait été institutionnellement capable d'adopter n'importe quel type de projet de loi, son « populisme » l'a gardé d'adopter des mesures impopulaires (Plamondon 2009 263 ; voir aussi Bliss 1994 193).

conservatism in our era is the impossibility of Canada. As Canadians we attempted a ridiculous task in trying to build a conservative nation in the age of progress, on a continent we share with the most dynamic nation on earth » (Grant 2000 67). Il notera plus tard, dans un ouvrage posthume relevant un certain nombre d'entretiens qu'il aura eus avec David Cayley, écrivain et producteur de l'émission « Ideas » diffusée sur le réseau de CBC Radio, qu'il tenait pour acquis que le Canada, en tant qu'entité politique, survivrait aux crises identitaires qu'il a surmontées au 20^e siècle ; seulement, il souhaitait ardemment que le pays soit en mesure de soutenir une culture identitaire indigène en plus de fournir aux Canadiens-Français un espace particulier, différent de celui qui définit l'ensemble culturel nord-américain¹⁷⁰ (Cayley & Grant 1995 104, 109). Bien qu'il cherchait à se constituer en tournant les dos aux Américains, le nationalisme conservateur canadien qu'il proposait alors d'appuyer n'en défendait pas moins l'héritage britannique au Canada, notamment puisqu'il exerçait un contrepoids conservateur au « dynamisme conquérant des États-Unis » (Roy 2009). Somme toute, les travaux de Grant, spécialement ceux des années 1960, auront profondément influencé le mouvement nationaliste canadien-anglais, mais canadien-français aussi¹⁷¹, bien que la nouvelle gauche canadienne-anglaise, qui se tient derrière lui, ne sera pas toujours à l'aise avec l'aspect profondément religieux de l'héritage de Grant¹⁷².

L'esprit de compromis de Mulroney

Premier Québécois à assurer la direction du Parti progressiste-conservateur et à se faire élire à la tête du pays en cette qualité, Brian Mulroney, de passage au 24, promenade Sussex de 1984 à 1993, aura définitivement fait preuve d'un esprit de compromis, qualité chère aux conservateurs canadiens. D'aussi loin que ses proches puissent se souvenir de lui, Mulroney

¹⁷⁰ « And I mean by culture quite a big thing –I don't mean only art galleries and rock concerts, I mean the way in which people live in all sorts of towns and all sorts of situations, » précise-t-il (Cayley & Grant 1995 109).

¹⁷¹ Les Canadiens-Français recevront mieux que leurs homologues canadiens-anglais le rapport sur la philosophie au Canada anglais que Grant préparera pour ces derniers dans le cadre de la Commission royale d'enquête sur le développement national des arts, des lettres et des sciences présidée par son oncle Vincent Massey (Roy 2009).

¹⁷² Au Canada français, Fernand Dumont, écrivain, sociologue et philosophe, aura défendu, un peu plus tard, un type de nationalisme semblable à celui que proposait Grant. Dans ses travaux, il présentait une lecture de l'histoire du Québec qui souligne la radicalité et la rapidité avec laquelle se sont installées les réformes mises en branle au tournant des années 1960. Les rêves suscités par cette période d'effervescence ont été pour la plupart déçus de telle sorte qu'il y a urgence de retrouver, à son avis, le sens –ou les raisons communes– d'un véritable projet collectif, capable de donner du sens et de fournir une « poétique » à l'aventure politique québécoise, par le biais d'une redéfinition de ce qu'il a de meilleur dans la tradition canadienne-française au pays (in Boily 2010 68).

aurait été populaire auprès d'un grand nombre de personnes de différents horizons, des fédéralistes comme des indépendantistes, des Canadiens d'expression française ou anglaise, partisans de la droite comme de la gauche ; son entourage le voyait comme « a people person, a networker, rather than a man of ideas¹⁷³ » (Bliss 1994 284 ; voir aussi Plamondon 2009 316). Par ailleurs, il illustre lui-même ingénieusement ses talents en matière de négociation et de recherche de compromis par l'utilisation de métaphores se rapportant au jeu : « He talks about 'not tipping your hand' or of 'keeping your high cards,' » rapportent les biographes autorisés de Brian Mulroney, Rae Murphy, Robert Condos, and Nick Auf Der Maur, pour rappeler ses pratiques en matière politique (in Bliss 1994 299).

Pour se faire élire avec autant de succès¹⁷⁴, Mulroney admet qu'il a dû compter sur l'appui de quatre blocs de supporters politiques qui ne partageaient pas toujours beaucoup des points de vue constitutionnels ou politiques entre eux : les nationalistes québécois, les conservateurs sociaux de l'Ouest canadien et les conservateurs fiscaux de l'Ontario et des provinces de l'Atlantique. Cette coalition, qui ne tardera cependant pas à se démanteler à la suite de la déconfiture de l'Accord de Charlottetown, était connue sous le nom de « Blue Thunder » (Plamondon 1009 326). À côté de « l'intransigeance » de Pierre Elliott Trudeau, Mulroney est même apparu « conciliant, » « pragmatique » et « constructif » aux yeux de la CIA américaine¹⁷⁵. Pareillement conclue sous le signe du compromis, l'entente du Lac Meech qu'aura bâtie Mulroney se proposait de réparer les pots cassés par le rapatriement de la constitution rendu effectif en 1982 par le premier ministre de l'époque, Pierre Elliott Trudeau. Une impasse menaçait cependant de faire avorter l'Accord à la veille de son adoption, quelque trois années après l'entente de principes qu'avaient tour à tour signée tous les premiers ministres provinciaux. Pour la surpasser, Mulroney a de nouveau mis sur pied un comité, supervisé par le député conservateur québécois Jean Charest, responsable d'envisager un certain nombre

¹⁷³ À ce qu'en écrit Plamondon, les talents de Mulroney à titre de médiateur et de négociateur lui ont valu une disposition naturelle vers la pratique du droit du travail (2009 317).

¹⁷⁴ Lors de l'élection générale de 1984, les Progressistes-Conservateurs rangés derrière Mulroney ont remporté la plus forte majorité parlementaire de l'histoire du pays, raflant 211 des 282 sièges de la Chambre des Communes. De surcroît, les Progressistes-Conservateurs avaient remporté une majorité de sièges à la fois dans les dix provinces et les deux territoires. Aucun parti n'a été jusqu'ici capable de surpasser la performance électorale des troupes de Mulroney de 1984.

¹⁷⁵ En vertu des dispositions sur la Loi américaine sur la liberté de l'information, *La Presse Canadienne* a pu mettre la main sur nombre de documents appartenant à l'agence de renseignements américains qui attestent que la CIA trouvait le nouveau gouvernement de Brian Mulroney « agréable », comparativement à l'attitude « gratuitement négative » de l'ombrageux Pierre Elliott Trudeau, avant d'ajouter que, à leur avis, les Conservateurs canadiens adoptait un point de vue « pragmatique », soutenant Washington quand cela était dans l'intérêt du Canada (*La Presse Canadienne* 2012).

d'amendements capables de rendre l'Accord acceptable aux quatre coins du pays. Dans les mots de Plamondon, « like Sir John A. and not unlike the Fathers of Confederation in their discussions at Charlottetown and Québec City, Mulroney was prepared to compromise to reach an honourable deal¹⁷⁶ » (Plamondon 2009 343).

Le torysme rouge de Clark

Le torysme rouge de Clark est bien connu du milieu du nouveau conservatisme: Stephen Harper, à l'occasion d'un exposé prononcé devant les membres de l'association conservatrice Civitas en 2004 annonçait que ses engagements partisans ne plairaient sans doute pas aux torys rouges de la trempe de David Orchard et de Joe Clark, ou encore celle de Diefenbaker (in Miousse 2007 24 ; voir Bliss 1994 193). De l'avis de Dart, certains conservateurs contemporains, dont Joe Clark et Hugh Segal, continuent de se réclamer de l'héritage du torysme rouge sans en adopter authentiquement l'esprit ; il n'en reste pas moins que, dans l'histoire du torysme canadien, Joe Clark a été l'une des dernières figures à chercher à le défendre (Dart 1999 221). À la suite de la fusion des forces conservatrices au pays, plusieurs Red torys rejoindront les rangs de l'ennemi traditionnel du Parti progressiste-conservateur, ceux du Parti libéral du Canada.

Le torysme rouge de Clark l'aura amené à se faire sceptique des réclamations du milieu des affaires. Quoique certains aient attribué ses nombreuses vagues-hésitations vis-à-vis des entreprises à sa piètre maîtrise de ses enjeux propres, la plupart de ses successeurs s'entendront pour affirmer qu'il s'agissait davantage de son idée à l'effet que « the country's agenda and that of business were not necessarily identical » (Simpson 1996 xviii). Plusieurs commentateurs politiques relèvent par ailleurs l'importance du sens communautaire de Clark. Père de l'expression « communauté de communautés » pour désigner le Canada, Clark aura promis, au moment de se faire élire à la tête du Parti progressiste-conservateur pour une deuxième fois en 1994, travailler à préserver l'héritage culturel britannique, renouveler l'infrastructure sociale et renforcer les communautés canadiennes (Patten 2001 136 ; voir aussi Simpson 1996 xx).

¹⁷⁶ Plamondon établit plus d'un point de comparaison entre le travail politique de Sir John A. et celui de Mulroney. Il rapporte que le deux ont travaillé à la construction de coalitions politiques rassemblant les conservateurs des communautés politiques francophones et anglophones, de l'Ouest comme de l'Est. De manière plus controversée, l'auteur propose aussi qu'alors que « Macdonald built a railroad and a nation that reached across the continent, Mulroney re-structured the economy and nearly brought constitutional peace and unity to Canada » (Plamondon 2009 349).

L'agnosticisme épistémologique de Stanfield

Il n'est pas jamais simple de montrer le scepticisme d'une personne par son discours, mais Robert Stanfield, 17^e Premier ministre de la Nouvelle-Écosse et chef du Parti progressiste-conservateur de 1967 à 1976, rend la tâche plus facile en relevant, à l'occasion d'une allocution devant des partisans du Parti progressiste-conservateur, « la pauvreté politique de la raison individuelle, » qu'il considère consacrée par la comparaison de celle-ci avec « la sagesse pratique de millions d'hommes, sédimentée qu'elle est dans les structures politiques qui existent » (Stanfield 1974). Reprenant des pans entiers de l'épistémologie burkéenne, Stanfield rappelle en outre qu'il est difficile pour une génération de juger de la pertinence et de la performance des institutions politiques qui lui sont contemporaines, parce qu'elles sont le fruit de l'industrie de plusieurs générations. Au cœur de la tradition conservatrice canadienne, qu'il aspire à représenter et défendre, « the call to revere the present on the grounds that it is a repository of the collective wisdom and experience of mankind has been a persistent one, » insiste-t-il dans l'objectif d'ainsi soutenir ses propres positions (Stanfield 1974). Économiste de formation, Stanfield doutera pareillement qu'il existe des solutions permanentes aux torts économiques que subissent les Canadiens. « There isn't perhaps a great deal of final truth in economics, » lançait-il, convaincu de l'inaccessibilité du savoir absolu en cette matière (in Stevens 1973 33). Somme toute, le conservatisme de Stanfield transpirera moins de ses attributs politiques que de ses qualités personnelles : de l'avis de Geoffrey Stevens, journaliste, chroniqueur au *Globe and Mail* et biographe de Stanfield, le conservatisme du « meilleur premier ministre que le pays n'ait jamais eu » se cache dans son « unassertiveness, » son « unassumingness » et son absence de prétention à la connaissance (Stevens 1973 10, 37).

L'agnosticisme épistémologique de Stanfield aura tôt fait de lui un politicien humble et calme¹⁷⁷ (Stevens 1973 198). De l'avis de Plamondon, il aura incarné, tout au long de sa carrière, les vertus conservatrices de la décence, de la modestie et de la modération¹⁷⁸ (2009 267 ; voir aussi Christian & Campbell 1983 140 et Haliburton 1972 13-14). De manière générale, « Honest Bob » est apparu aux Canadiens comme un homme sérieux, « somewhat dour », introspectif et pas du tout excitant (Plamondon 2009 278). Entre autres conséquences de son scepticisme,

¹⁷⁷ Stanfield se féliciterait qu'on rapporte cette qualité de lui, puisqu'il souligne que « humility is a valuable strain in Conservatism, provided it does not become an excuse for resisting change, accepting injustice or supporting vested interests » (Stanfield 1974).

¹⁷⁸ Stephen Harper pense du reste de Stanfield qu'il « inspired people, not with grand schemes or fiery rhetoric, but with his practical ideas and fundamental *decency* » (in Plamondon 2009 291, mon soulignement).

Stanfield entrevoit le monde politique dans lequel il évolue comme capable de progrès très limités¹⁷⁹. Dès lors, il attend pareillement de l'État qu'il ne soit pas mesure de surmonter le caractère imparfait des jours sur terre. Il donne conséquemment à son parti et à lui-même le rôle d'entendre les doléances des différentes régions canadiennes et des Canadiens de tous les horizons dans l'objectif de les départager au meilleur de leur jugement (Stanfield 1974).

¹⁷⁹ Religieux, Stanfield entend cette situation comme résultant de la conception judéo-chrétienne que les Conservateurs canadiens ont du monde. Ce point de vue commande aussi leur image de l'homme, qu'ils entendent être « an imperfect being, » et de la terre, « as a very imperfect place » (Stanfield 1974).

CONCLUSION

À la lecture de ce mémoire, d'aucun persisteront dans leur croyance selon laquelle il n'existe point d'épistémologie conservatrice, pas plus qu'il n'existe d'épistémologie libérale ou socialiste, dans la mesure où les êtres humains tirent tous du monde un même type de connaissance qui leur permet néanmoins de s'engager diversement, sur le plan idéologique, dans ce monde. D'autres seront sympathiques au présent étalage des attitudes épistémologiques et politiques conservatrices, mais demeureront sceptiques quant aux liens, que l'on a qualifiés de privilégiés, qu'elles entretiendraient avec le conservatisme. Finalement, les autres rejetteront assurément en bloc l'ensemble du projet scientifique visant à mettre au jour les prémisses épistémologiques du conservatisme, comme séparées de l'action de ses artisans dans le monde.

Nous n'en concluons pas moins la présente enquête en récapitulant l'essentiel des hypothèses établies au fil de notre présentation. Comme nous nous sommes proposés de procéder à l'étude de la notion de jugement dans la tradition conservatrice canadienne, nous avons travaillé à dégager du discours conservateur certaines des attitudes épistémologiques qui sous-tendent l'engagement de ses partisans dans le monde. Tout au long de notre démonstration, nous avons fait le pari qu'il est possible de reconnaître le conservateur à sa posture épistémologique. Nous avons dit d'elle qu'elle n'impliquait pas forcément l'évacuation de tout exercice de réflexion pratique, supervisé qu'il est par la raison théorique, mais qu'elle rappelait incessamment l'importance de reconnaître les limites inhérentes à son exercice et son application. En matière politique, le conservateur affirme qu'il est dangereusement imprudent de se laisser « éclairer » par la raison, comme savoir immédiat, mais strictement technique, et en rejette conséquemment l'emploi exclusif en politique. De son insistance sur la nature imperfectible de l'homme, conjuguée à l'appréhension de la complexité de l'univers qu'il a à saisir, le conservateur infère souvent que les constructions théoriques constituent de bien piètres guides politiques.

À la lumière de notre étude de la posture de l'épistémologie conservatrice classique, nous nous sommes proposés d'examiner les implications de ces prémisses sur le plan de la pratique politique. Nous espérons ainsi effectuer l'exploration, encore que forcément partielle, des conséquences pratiques des postulats conservateurs qui concernent le rapport qu'entretiennent ses partisans avec la connaissance. Dans l'objectif d'y parvenir, nous nous sommes notamment suggérés de patrouiller le scepticisme politique qui marque l'engagement conservateur en

politique, le pragmatisme dont il se revendique, son rejet manifeste du volontarisme et des velléités planistes qu'il entrevoit être celles de ses adversaires. Au passage, nous avons souligné l'importance que le conservateur confère aux instances d'autorité, à l'ordre politique de manière générale et à la nature hiérarchique des régimes politique. Avant de clore le chapitre sur le pessimisme conservateur, nous nous sommes attardés à la conception conservatrice de la sagesse coutumière et traditionnelle, qui contraste d'autant mieux avec l'imperfection radicale et indéracinable de l'homme, intellectuelle comme morale et physique, que cette première est plusieurs fois millénaire et infiniment vaste. Nous nous sommes proposés de clore ce chapitre sur le pessimisme du conservateur, puisqu'il est la conséquence politique directe du scepticisme épistémologique sur lequel nous avons conclu le premier. Convaincu de la difficulté d'arbitration des conflits, du caractère indépassable des limites intrinsèques à l'exercice de la justice et de l'impossibilité de la réconciliation des valeurs, toutes incommensurables, le conservateur conclut souvent, à la lumière de son postulat de l'existence de forces obscures, au pessimisme.

Au troisième chapitre, nous avons entrepris de reconstituer très schématiquement la lecture conservatrice de l'histoire canadienne. À sa suite, nous avons travaillé à découvrir un certain nombre d'attitudes épistémologiques et politiques conservatrices que nous avons retrouvées dans la conduite morale et politique de certains conservateurs canadiens. Ainsi, nous avons entrepris de définir la conception de l'histoire de Donald Creighton, le torysme rouge de Clark et l'anti-intellectualisme de Diefenbaker. À terme, nous souhaitons de cette entreprise qu'elle nous ait permis de mieux comprendre la tradition conservatrice canadienne, mais aussi occidentale, telle qu'elle s'est articulée dans la décennie suivant la réunion fédérale des colonies britanniques en Amérique du Nord.

Au terme de notre présentation de la lecture conservatrice de l'histoire politique canadienne, nous avons suggéré le déclin en importance des forces torys au pays, avant de suggérer la montée en influence de celles du nouveau conservatisme. D'aucuns trouveront par ailleurs qu'étant donné son importance politique actuelle, notre allusion aux forces du nouveau conservatisme, que plusieurs désignent par l'intermédiaire du vocable « néo-conservatisme, » arrive tardivement dans notre enquête. De manière tout à fait délibérée, nous avons déterminé de nous consacrer à l'étude d'une seule des deux traditions conservatrices canadiennes, celle des Canadiens d'origine essentiellement britannique, mais aussi à l'étude d'un seul des deux grands moments de son histoire, le moment classique plutôt que moderne. Nous avons néanmoins fait allusion aux changements politiques qui se sont opérés dans les rangs du mouvement conservateur canadien dès la décennie 1960 dans le troisième chapitre. Nous proposons enfin, ici,

d'examiner sommairement les innovations épistémologiques qui ont accompagné le passage canadien du conservatisme classique au nouveau conservatisme.

Les Canadiens qui se revendiquent de l'esprit du conservatisme au Canada ont quelque peu changé depuis quelques cinquante années. Les Creighton, Morton, Massey et Clark sont disparus de la scène politique canadienne pour laisser place aux Byfields, David Frum, Tasha Kheiriddin, Adam Daifallah, Michael Coren et William Gardner qui se proposent de revoir la définition du conservatisme à neuf (Dart 1999 26). Il y a d'ailleurs longtemps que le Parti conservateur, qui a aussi abandonné le qualificatif « progressiste » de son appellation en 2003, a renié ses positions traditionnellement protectionnistes pour mieux accueillir les influences « libérales » en son sein (Christian & Campbell 1983 127). D'un point de vue épistémologique, que s'est-il donc passé au Canada entre 1960 et 1989¹⁸⁰ ?

Il semblerait d'abord que le nouveau conservatisme soit moins négatif, comme l'était le classique, que positif, c'est-à-dire qu'il s'intéresse à la préservation et à la réification substantive plutôt qu'à la stricte sauvegarde des traditions. Il n'apparaît pas se contenter de raviver les traditions du passé, mais travaille à en constituer de plus fortes. Alors que le conservateur classique discriminait les institutions à préserver de celles à abandonner, notamment en fonction de leurs effets sur la société (Burke 2009 173), le nouveau conservateur les conserverait toutes sans discrimination (Viereck 1965 5). En ce sens, aux yeux des conservateurs classiques, les nouveaux conservateurs renient leur foi conservatrice en ce qu'ils travaillent à faire revivre, par la voie révolutionnaire s'il le faut, les valeurs traditionnelles qu'ils croient voir s'effondrer et qu'ils n'entendent pas compromettre¹⁸¹ (Rossiter 1968 292 ; voir aussi Segal 1997 174). À cet égard, l'une des influences présumées comme étant la plus forte à se manifester sur le Parti conservateur et son chef serait celle d'un groupe d'intellectuels communément désignés comme formant une École, celle de Calgary (Boily 2007 2).

De plus en plus, les conservateurs délaissent leur agnosticisme épistémologique pour se porter à la défense inconditionnelle de ce qu'ils entendent être les traditions nationales. Ainsi, dans les mots de Stephen Harper, les conservateurs estiment que la vision du monde des Libéraux

¹⁸⁰ De l'avis de Nisbet, le mouvement du nouveau conservatisme serait né en réaction à la montée de la nouvelle gauche et à l'éclatement de différentes luttes étudiantes dans les années 1960. Irving Kristol, un protagoniste du mouvement, dit d'un nouveau conservateur qu'il est « a liberal mugged by the Revolution » (in Nisbet 1986 99). Massolin suggère plutôt que ce soit la Seconde Guerre mondiale qui « galvanised the critics of modernity, [as] it laid bare the deplorable conditions and decadent value system of western society, which was especially apparent after the Holocaust » (Massolin 2001 9).

¹⁸¹ C'est notamment la raison pour laquelle un des porte-paroles de l'école de Calgary rapporte être en lutte contre l'idée qu'ils se font du consensus canadien. « Pour eux, [...] la politique canadienne est profondément embourbée dans des ornières dont il lui faut sortir » (Boily 2007 49).

« est trop nuancée » et, ainsi, fait preuve de « naïveté ». À ce qu'en pense un stratège conservateur, « Harper déteste le relativisme moral des libéraux. À vouloir faire plaisir à tout le monde, on ne fait plaisir à personne » (in Castonguay 2012). Aux valeurs relatives, incommensurables, le nouveau conservateur substitue les « valeurs absolues », à la défense desquelles il s'engage à se porter¹⁸². Paradoxalement, le nouveau conservatisme « has come to mean the commitment to an objectively identifiable public interest referenced in philosophical absolutism while liberalism has come to identify democracy with the process of compromise referenced in ethical relativism » (Livingston 1956 642).

En conséquence de ces changements épistémologiques et politiques, les Conservateurs et Libéraux canadiens se retrouvent en quelque sorte dans la position de l'autre. Alors que les premiers ont de tout temps souligné la nature sociale de l'homme et l'organicité des communautés, ils se retrouvent aujourd'hui plutôt à défendre le principe traditionnellement libéral d'après lequel « the source of all progress lies in the free exercise of individual energy » (Ramsay Muir in Rossiter 1968 59). Plusieurs politologues avanceront effectivement que la plupart des conservateurs modernes ont adopté une philosophie « libertaire, » qui ne faisait pas parti de la version classique du mouvement (Green 2002 259 ; voir aussi Frum 1996 194). Enfin, la nouvelle épistémologie conservatrice commande inéluctablement une nouvelle conception du politique. Au Canada, le nouveau conservatisme se traduit le plus souvent par la défense de la limitation des pouvoirs de l'État, de l'allègement du fardeau fiscal, l'augmentation des sphères de libertés et de responsabilité de l'individu (Kheiriddin & Daifallah 2005).

Finalement, bien que le Parti conservateur ait survécu au passage des années 1970, ce n'aura pas été le cas des conservateurs, entendus comme classiques (Green 2002 290). Peut-être le conservatisme classique canadien n'était-il, de toute manière, un « reliquat archaïque destiné à disparaître » (Boily 2010 7).

¹⁸² Morton, qui embrasse pourtant une bonne part de l'esprit du conservatisme classique, adopte le langage des nouveaux conservateurs alors qu'il déclare : « Modern Age must rest on absolute values, the established norms of our Western tradition, both secular and Christian. The relativism of the liberal thinkers of our times must be shunned for the moral infection it is » (Morton 1985 307).

LES SOURCES DOCUMENTAIRES

- Adams, Ian. 2001. *Political Ideology Today*. Manchester: Manchester University Press.
- Arendt, Hannah. 2006. *On Revolution*. New York: Penguin Books.
- Aron, Raymond. 1955. *L'opium des intellectuels, Agora*. Paris: Calmann-Lévy.
- Baradat, Leon P. 2009. *Political Ideologies: Their Origins and Impact*. Upper Saddle River, N.J.: Pearson Prentice-Hall.
- Barker, Ernest. 1951. *Essays on Government*. Oxford: Clarendon Press..
- Beaudry, Lucille et Marc Chevrier (éds). 2007. Une pensée libérale, critique ou conservatrice? Actualité de Hannah Arendt, d'Emmanuel Mounier et de George Grant pour le Québec d'aujourd'hui. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Bédard, Éric. 2005. De la difficulté à penser le conservatisme canadien-français. *Recherches sociographiques* XLVI (3):453-471.
- Bédard, Éric. 2009. Le conservatisme canadien-français au XIXe siècle : accéder autrement à la modernité. In *Le conservatisme. Le Canada et le Québec en contexte*, (éds. L. Cardinal and J.-M. Lacroix). Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Beiner, Ronald. 1983. *Political judgment*. Chicago: University of Chicago Press.
- Beiner, Ronald, and Jennifer Nedelsky. 2001. *Judgment, Imagination, and Politics: Themes from Kant and Arendt*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield Publishers.
- Beiner, Ronald, and Wayne Norman. 2001. *Canadian Political Philosophy: Contemporary Reflections*. Don Mills, Ont.: Oxford University Press.
- Berger, Carl. 1986. *The Writing of Canadian History: Aspects of English-Canadian Historical Writing, 1900-1970*. Toronto: Oxford University Press.
- Blattberg, Charles. 2009. Political Philosophies and Political Ideologies. In *Patriotic Elaborations: Essays in Practical Philosophy*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Bliss, Michael. 1994. *Right Honourable Men: The Descent of Canadian Politics from Macdonald to Mulroney*. Toronto: HarperCollins.
- Boily, Frédéric. 2007. Genèse de l'ouvrage. In *Stephen Harper. De l'École de Calgary au Parti conservateur : les nouveaux visages du conservatisme canadien* (éd. F. Boily). Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Boily, Frédéric. 2007. Le néoconservatisme au Canada : faut-il craindre l'École de Calgary? In *Stephen Harper. De l'École de Calgary au Parti conservateur : les nouveaux visages du conservatisme canadien* (éd. F. Boily). Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Boily, Frédéric. 2010. *Le conservatisme au Québec : retour sur une tradition oubliée, Collection Prisme*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Bénéton, Philippe. 1988. *Le conservatisme*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Brimelow, Peter. 1986. *The Patriot Game: National Dreams & Political Realities*. Toronto: Key Porter Books.
- Burke, Edmund. 1770. *Thoughts on the Cause of the Present Discontents*. London: Printed for J. Dodsley.

- Burke, Edmund, and L. G. Mitchell (éd.). 2009. *Reflections on the Revolution in France and a Letter to a Member of the National Assembly*. Oxford: Oxford University Press.
- Campbell, Colin M., and William Christian. 1996. *Parties, Leaders and Ideologies in Canada, McGraw-Hill Ryerson Series in Canadian Politics*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson.
- Cardinal, Linda, and Jean-Michel Lacroix. 2009. *Le conservatisme : le Canada et le Québec en contexte*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Cartier, George-Étienne, and Alfred Booker (éd.). 1873. *Catalogue de la bibliothèque de feu l'Hon. Sir G. E. Cartier, baronnet, pour être vendue le 24 septembre 1873*. Montréal: Des presses à vapeur de « La Minerve ».
- Cartier, George-Étienne, and Joseph Tassé (éd.). 1893. *Discours de Sir Georges Cartier, baronnet*. Montréal: E. Senécal.
- Castonguay, Alec. 2012. La face cachée du plan Harper. *L'actualité*, 24 février.
- David Cayley, and Grant, George Parkin. 1995. *George Grant in Conversation*. Concord, Ont.: Anansi
- Cecil, Hugh. [1912]. *Conservatism*. New York: Holt.
- Chauveau, Pierre- J. Olivier. 1889. *Discours prononcé lors de l'inauguration du monument Cartier-Brébeuf le 24 juin 1889*. Montréal: C. Beauchemin.
- Chauveau, Pierre- J. Olivier, and Royal Society of Canada. 1884. *Étude sur les poésies de François-Xavier Garneau et sur les commencements de la poésie française au Canada*. Montréal: s.n.
- Christian, William. 1987. Party Ideologies in Canada. In *Politics: Canada*, éd. P. Fox et G. White. Toronto: McGraw-Hill Ryerson Limited.
- Christian, William, and Colin Campbell. 1983. *Political Parties and Ideologies in Canada, McGraw-Hill Ryerson Series in Canadian Politics*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson.
- Cochrane, Christopher. 2010. Left/Right Ideology and Canadian Politics. *Canadian Journal of Political Science* 43 (3): 583-605.
- Cohen, Andrew. 1990. *A Deal Undone: The Making and Breaking of the Meech Lake Accord*. Vancouver: Douglas & McIntyre.
- The Conservative Manifesto. 1979. London.
- Cooper, Barry. 2001. Weaving a Work. In *Canadian Political Philosophy: Contemporary Reflections*, édité par R. Beiner et W. Norman. Don Mills, Ont.: Oxford University Press.
- Cooper, Barry. 2009. *It's the Regime, Stupid! A Report from the Cowboy West on Why Stephen Harper Matters*. Toronto: Key Porter Books.
- Creighton, Donald Grant. 1957. *Dominion of the North: A History of Canada*. Toronto: Macmillan.
- Creighton, Donald Grant. 1964. *The Road to Confederation: The Emergence of Canada, 1863-1867*. Toronto: Macmillan
- Creighton, Donald Grant. 1966. Myth of Biculturalism or the Great French Canadian Sales Campaign. *Saturday Night* 81 (Sept.): 35-40.
- Creighton, Donald Grant. 1972. *Towards the Discovery of Canada: Selected Essays*. Toronto: Macmillan of Canada.

- Creighton, Donald Grant. 1975. *The Story of Canada*. Toronto: Laurentian Library.
- Dart, Ron Samuel. 1999. *The Red Tory Tradition: Ancient Roots, New Routes. A Series of Essays*. Dewdney, B.C.: Synaxis Press.
- Dart, Ron Samuel. 2004. *The Canadian High Tory Tradition: Raids on the Unspeakable*. Dewdney, B.C.: Synaxis Press.
- Day, Stockwell. 2000. Notes for a Speech Delivered to the Fourth Annual National Conference of Civitas, 28th April, 2000.
- Duffy, Dennis. 1982. *Gardens, Covenants, Exiles: Loyalism in the Literature of Upper Canada/Ontario*. Toronto: University of Toronto Press.
- Dumont, Fernand. 1974. *Les idéologies*. Paris: Presses universitaires de France.
- Dumont, Fernand, Jean Hamelin, and Jean Paul Montminy. 1971. *Idéologies au Canada français, 1850-1900, Histoire et sociologie de la culture*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Eccleshall, Robert. 1977. English Conservatism as Ideology. *Political Studies* 25 (1): 62-83.
- Emerson, Ralph Waldo. 1971. The Conservative. In *Nature; Addresses, and Lectures, The Collected Works of Ralph Waldo Emerson*. Cambridge, Mass.: Belknap Press of Harvard University Press.
- Farthing, John Colborne, and Judith Robinson (éd.). 1957. *Freedom Wears a Crown*. Toronto: Kingswood House.
- Fierlbeck, Katherine. 2006. *Political Thought in Canada: An Intellectual History*. Peterborough, Ont.: Broadview Press.
- Flanagan, Thomas. 2007. *Harper's Team: Behind the Scenes in the Conservative Rise to Power*. Montreal: McGill-Queen's University Press.
- Forbes, H. D. 1985. *Canadian Political Thought*. Toronto: Oxford University Press.
- Forsey, Eugene A. 1974. *Freedom and Order. With an Introduction by Donald Creighton*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Freeden, Michael. 1996. *Ideologies and Political Theory: A Conceptual Approach*. Oxford: Oxford University Press.
- Freeden, Michael. 2003. *Ideology: A Very Short Introduction*. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Frum, David. 1996. *What's Right: The New Conservatism and What it Means for Canada*. Toronto: Random House of Canada
- Frye, Northrop. 1971. *The Bush Garden: Essays on the Canadian Imagination*. Toronto: Anansi.
- Gibbins, Roger, and Neil Nevitte. 1985. Canadian Political Ideology: A Comparative Analysis. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique* 18 (03): 577-598.
- Grant, George Parkin. 1945. *The Empire, Yes or No?* Toronto: The Ryerson press.
- Grant, George Parkin. 2000. *Lament for a Nation: The Defeat of Canadian Nationalism*. Montréal & Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Green, E. H. H. 2002. *Ideologies of Conservatism*. Oxford: Oxford University Press.

- Gwyn, Richard J. 2007. *John A.: The Man who Made Us. The Life and Times of John A. Macdonald*. Toronto: Random House Canada.
- Gwyn, Richard J. 2011. *Nation Maker. Sir John A. Macdonald. His Life, Our Times. Volume II, 1867-1891*. Toronto: Random House Canada
- Haliburton, E. D. 1972. *My Years with Stanfield*. Windsor, N. S. : Lancelot Press.
- Hartz, Louis. 1964. *The Founding of New Societies; Studies in the History of the United States, Latin America, South Africa, Canada, and Australia*. New York: Harcourt, Brace & World.
- Hayek, Friedrich A. von. 1960. Postscript: Why I am not a Conservative. In *The Constitution of Liberty*. Chicago: University of Chicago Press.
- Hogan, George. 1963. *The Conservative in Canada*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Horowitz, Gad. 1965. Tories, Socialists and the Demise of Canada. In *Canadian Political Thought* (éd. H. D. Forbes). Oxford: Oxford University Press.
- Horowitz, Gad. 1966. Conservatism, Liberalism, and Socialism in Canada: An Interpretation. *The Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne d'Economie et de Science politique* 32 (2): 143-171.
- Horowitz, Gad. 1967. On the Fear of Nationalism. In *Canadian Political Thought* (éd. H. D. Forbes). Oxford: Oxford University Press.
- Horowitz, Gad. 1978. Notes on "Conservatism, Liberalism and Socialism in Canada". *Revue canadienne de science politique* 11 (02): 383-400.
- Horowitz, Gad, and George Parkin Grant. 1969. A Conversation on Technology and Man. *Journal of Canadian Studies* 4 (August): 3-6.
- Huntington, Samuel P. 1957. Conservatism as an Ideology. *The American Political Science Review* 51 (2):454-473.
- Ives, Andrew. 2009. La transformation du conservatisme à la canadienne. In *Le conservatisme. Le Canada et le Québec en contexte*, edited by L. Cardinal and J.-M. Lacroix. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Kekes, John. 1998. *A Case for Conservatism*. Ithaca, N.Y. ; London: Cornell University Press.
- Kheiriddin, Tasha, and Adam Daifallah. 2005. *Rescuing Canada's Right: Blueprint for a Conservative Revolution*. Mississauga, Ont.: J. Wiley and Sons Canada.
- Kilbourn, William. 1976. The Writing of Canadian History. In *Literary History of Canada: Canadian Literature in English* (éd. Carl Frederick Klinck et al.). Toronto: University of Toronto Press.
- Kirk, Russell. 1953. *The Conservative Mind: From Burke to Santayana*. Chicago: Henry Regnery Company.
- Kirk, Russell. 1985. *The Conservative Mind: From Burke to Eliot*. Chicago: Henry Regnery Company.
- Kristol, Irving. 1995. *Neoconservatism: The Autobiography of an Idea*. New York: Free Press.
- Lamonde, Yvan. 2011. *La modernité au Québec. La crise de l'homme et de l'esprit, 1929-1939*. Montréal: Fides.
- Leacock, Stephen. 1907. *Greater Canada, An appeal. Let us no Longer be a Colony*. In *Canadian Political Thought*, édité par H. D. Forbes. Oxford: Oxford University Press.

- Leacock, Stephen. 1916. *Literary Lapses*. London: John Lane.
- Leacock, Stephen. 1941. *Canada, The Foundations of its Future*. Montreal: Privately printed.
- Leuprecht, Christian. 2003. The Tory Fragment in Canada: Endangered Species? *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique* 36 (2): 401-416.
- Livingston, John. 1956. Liberalism, Conservatism, and the Role of Reason. *The Western Political Quarterly* 9 (3):641-657.
- Lucardie, Paul. 2009. L'évanouissement du « toryisme » canadien. In *Le conservatisme. Le Canada et le Québec en contexte* (éd. L. Cardinal et J.-M. Lacroix). Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Macdonald, John A., and Joseph Pope (éd.). 1921. *Correspondence of Sir John Alexander Macdonald: Selections from the Correspondence of Sir John Alexander Macdonald*. Garden City, N. Y.; Toronto: Doubleday, Page.
- Macdonald, John Alexander, and J. K. Johnson (éd.). 1968. *The letters of Sir John A. Macdonald, 1836-1857*. Ottawa: Public Archives of Canada.
- Macdonald, John Alexander, and Joseph Pope (éd.). 1894. *Memoirs of the Right Honourable Sir John Alexander Macdonald, G.C.B., First Prime Minister of the Dominion of Canada*. Ottawa: J. Durie.
- Macdonald, R. D. 1977. The Persuasiveness of Grant's *Lament for a Nation*. *Studies in Canadian Literature*. 2 (2) : 245-6.
- Malpas, Jeff. Summer 2009. Hans-Georg Gadamer. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, <http://plato.stanford.edu/archives/sum2009/entries/gadamer/>. En ligne [consulté le 1 février 2013].
- Mannheim, Karl, Louis Wirth et Edward Shils (éds. et trad.). 1936. *Ideology and Utopia. An Introduction to the Sociology of Knowledge*. San Diego; New York: Harvest/Harcourt Brace Jovanovich Publishers.
- Mannheim, Karl, David Kettler, Volker Meja, and Nico Stehr (éd.). 1986. *Conservatism: A Contribution to the Sociology of Knowledge, International Library of Sociology*. London ; New York: Routledge & Kegan Paul.
- Manning, Ernest C. 1967. *Political Realignment: A Challenge to Thoughtful Canadians*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Massolin, Philip A. 2001. *Canadian Intellectuals, the Tory Tradition, and the Challenge of Modernity, 1939-1970*. Toronto; Buffalo: University of Toronto Press (EN LIGNE).
- McRae, Kenneth D. 1955. The Structure of Canadian History. In *The Liberal Tradition in America: An Interpretation of American Political Thought Since the Revolution* (éd. L. Hartz). New York: Harcourt Brace Jovanovich.
- Miousse, Benoît. 2007. *The West wants in: les revendications de l'Ouest comme vecteur de renouvellement de la droite canadienne*. In *Stephen Harper. De l'École de Calgary au Parti conservateur : les nouveaux visages du conservatisme canadien* (éd. F. Boily). Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Morton, William Lewis. 1985. Canadian Conservatism Now. In *Canadian Political Thought* (éd. H. D. Forbes). Toronto: Oxford University Press.

- Morton, William Lewis. 1961. *The Canadian Identity, Canadian University Paperbacks*. Madison: University of Wisconsin Press.
- Morton, William Lewis. 1963. *The Kingdom of Canada: A General History from Earliest Times*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Morton, William Lewis, and A. B. McKillop (éd.). 1980. *Contexts of Canada's Past: Selected Essays of W. L. Morton*. Toronto: Macmillan of Canada.
- Nisbet, Robert A. 1986. *Conservatism: Dream and Reality, Concepts in the Social Sciences*. Milton Keynes: Open University Press.
- O'Sullivan, Noël. 1976. *Conservatism, Modern ideologies*. New York: St. Martin's Press.
- Oakeshott, Michael. 1991. *Rationalism in Politics and Other Essays*. Indianapolis: Liberty Fund.
- Oakeshott, Michael. 1975. *On Human Conduct*. Oxford: Clarendon Press.
- Patten, Patten. 2001. 'Toryism' and the Conservative Party in a Neo-Liberal Era. In *Party Politics in Canada* (éd. H. Thorburn). Scarborough, Ont.: Prentice-Hall.
- Plamondon, Robert E. 2006. *Full Circle: Death and Resurrection in Canadian Conservative Politics*. Toronto: Key Porter Books.
- Plamondon, Robert E. 2009. *Blue Thunder: The Truth about Conservatives from Macdonald to Harper*. Toronto: Key Porter Books.
- Popper, Karl. 2006. Pour une théorie rationaliste de la tradition. In *Conjectures et réfutations, La croissance du savoir scientifique*. Paris: Payot & Rivages.
- Preece, Rod. 1977. The myth of the Red Tory. *Canadian Journal of Political and Social Theory* 1 (2) : 3-28.
- Preece, Rod. 1984. The Political Wisdom of Sir John A. Macdonald. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique* 17 (03) : 459-486.
- Presse Canadienne, La. 2012. « La CIA s'est vite intéressée au 'pragmatique' Mulroney ». In *Le Devoir en ligne*. <http://www.ledevoir.com/politique/canada/360410/la-cia-s-est-vite-interessee-au-pragmatique-mulroney> [consulté le 30 août 2013].
- Purdy, Al. 1967. *North of Summer: Poems from Baffin Island*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Purdy, Al. 1972. *Selected poems*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Purdy, Al. 1977. *No Other Country*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Quinton, Anthony. 1978. *The Politics of Imperfection: The Religious and Secular Traditions of Conservative Thought in England from Hooker to Oakeshott, T. S. Eliot Memorial Lectures*. London: Faber and Faber.
- Quinton, Anthony. 1995. Conservatism. In *A Companion to Contemporary Political Philosophy* (éds. R. Goodin et P. Pettit). Blackwell Publishing, Blackwell Reference Online. http://www.blackwellreference.com/subscriber/tocnode.html?id=g9780631199519_chunk_g978063119951 (Page consulté le 11 décembre 2012) .
- Radasanu, Andrea. 2011. The Modern Foundations of Burke's Conservatism. *Perspectives on Political Science* 40 (1): 16-26.

- Rayner, Jeremy. 1985. The Legend of Oakeshott's Conservatism: Sceptical Philosophy and Limited Politics. *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique* 18 (2): 313-338.
- Robertson, Ian Ross. 1986. The Historical Leacock. In *Stephen Leacock, A Reappraisal* (éd. D. Staines). Ottawa: University of Ottawa Press.
- Rossiter, Clinton. 1955. *Conservatism in America*. New York: Knopf.
- Rossiter, Clinton. 1968. Conservatism. In *International Encyclopaedia of the Social Sciences* (éd. D. L. Sills). New York: Macmillan.
- Roy, Christian. 2009. « Le Devoir de philo. Que penserait George Grant de son neveu Michael Ignatieff ? » In *Le Devoir en ligne*. <http://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo/255889/le-devoir-de-philo-que-penserait-george-grant-de-son-neveu-michael-ignatieff> [consulté le vendredi 30 août 2013].
- Sarra-Bournet, Michel. 2009. L'infortune politique de la droite politique au Québec depuis 1960. In *Le conservatisme. Le Canada et le Québec en contexte* (éd. L. Cardinal and J.-M. Lacroix). Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Saul, John Ralston. 1997. *Reflections of a Siamese Twin: Canada at the End of the Twentieth Century*. Toronto: Viking.
- Saul, John Ralston. 2008. *A Fair Country: Telling Truths about Canada*. Toronto: Viking Canada.
- Scruton, Roger. 2001. *The Meaning of Conservatism*. South Bend, Ind. : St. Augustine's Press.
- Scruton, Roger. 2006. *A Political Philosophy: Arguments for Conservatism*. New York: Continuum.
- Segal, Hugh. 1997. *Beyond Greed: A Traditional Conservative Confronts Neoconservative Excess*. Toronto: Stoddart.
- Segal, Hugh. 2006. *The Long Road Back: The Conservative Journey in Canada, 1993-2006*. Toronto: HarperCollins.
- Segal, Hugh. 2011. *The Right Balance: Canada's Conservative Tradition*. Vancouver: Douglas & McIntyre.
- Sigurdson, Richard. 1994. Preston Manning and the Politics of Postmodernism in Canada. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique* 27 (02): 249-276.
- Simpson, Jeffrey. 1996. *Discipline of Power: The Conservative Interlude and the Liberal Restoration*. Toronto: University of Toronto Press.
- Smith, Denis. 2005. « Diefenbaker, John George ». In *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 20. Toronto: Université de Toronto/Université Laval, 2003 http://www.biographi.ca/en/bio/diefenbaker_john_george_20E.html [consulté en ligne le 29 août 2013].
- Stanfield, Robert L. 1974. *Conservative Principles and Philosophy*. <http://www.freedomion.ca/phpBB2/viewtopic.php?t=7350> [consulté en ligne le 12 juillet 2013].
- Stevens, Geoffrey. 1973. *Stanfield*. Toronto: McClelland and Stewart.

- Sullivan, Andrew. 2006. *The Conservative Soul: How We Lost it, How to Get it Back*. New York: HarperCollins Publishers.
- Taylor, Charles. 1982. *Radical Tories: The Conservative Tradition in Canada*. Toronto: House of Anansi Press.
- Taylor, Charles, and Guy Laforest. 1993. *Reconciling the Solitudes: Essays on Canadian Federalism and Nationalism*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Taylor, John. 1814. *An Inquiry into the Principles and Policy of the Government of the United States*. Fredericksburg: Green and Cady.
- Thorburn, Hugh G. 2001. The Development of Political Parties in Canada. In *Party Politics in Canada* (éd. H. Thorburn). Scarborough, Ont.: Prentice-Hall.
- Tucker, Gilbert Norman. 1936. *The Canadian Commercial Revolution, 1845-1851*. New Haven, CT : Yale University Press.
- Viereck, Peter. 1965. *Conservatism Revisited: The Revolt Against Revolt 1815-1949*. New York: Free Press.
- Viereck, Peter. 2006. *Conservative Thinkers: From John Adams to Winston Churchill*. New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers.
- Wells, Paul. 2012. *The Harper Decade. Inside the Fight to Remake Canada*. Toronto: Rogers Publishing Limited.
- White, Reginald James. 1964. *The Conservative Tradition, The British Political Tradition*. London: Black.
- Wise, S. F. 1970. Conservatism and Political Development: The Canadian Case. *South Atlantic Quarterly* 69 : 226-243.
- Woolstencroft, Peter. 2001. Staying Alive: The Progressive Conservative Party Fights for Survival. In *Party Politics in Canada* (éd. H. Thorburn). Scarborough, Ont.: Prentice-Hall.

